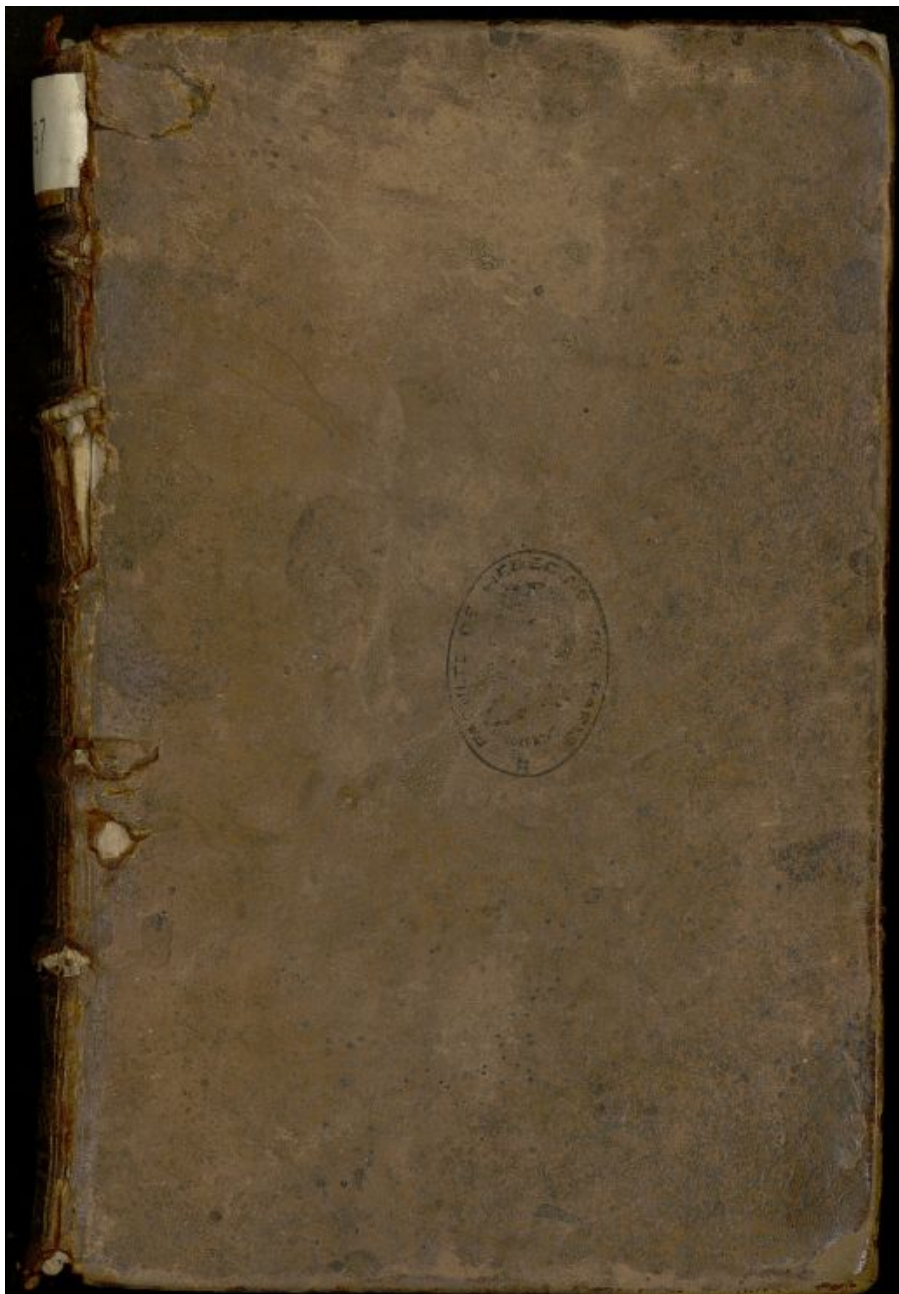


*Bibliothèque numérique*

medic@

**A. D.. Traité de la longue vie dans lequel par des principes nouveaux de médecine, on donne des moyens certains pour conserver long tems la vie. A Zoïphile...**

*A Roue, A Paris chez Nicolas Couterot, 1698.  
Cote : 88497*





88497







88497

TRAITE  
DE LA 88497  
LONGUE VIE

DANS LEQUEL,  
PAR DES PRINCIPES  
nouveaux de Médecine, on donne des  
moyens certains pour conserver long-tems  
la Vie.

A ZOÏPHILE.

*Disce ubi sit longiturnitas vite & victus.*  
Baruch 3.

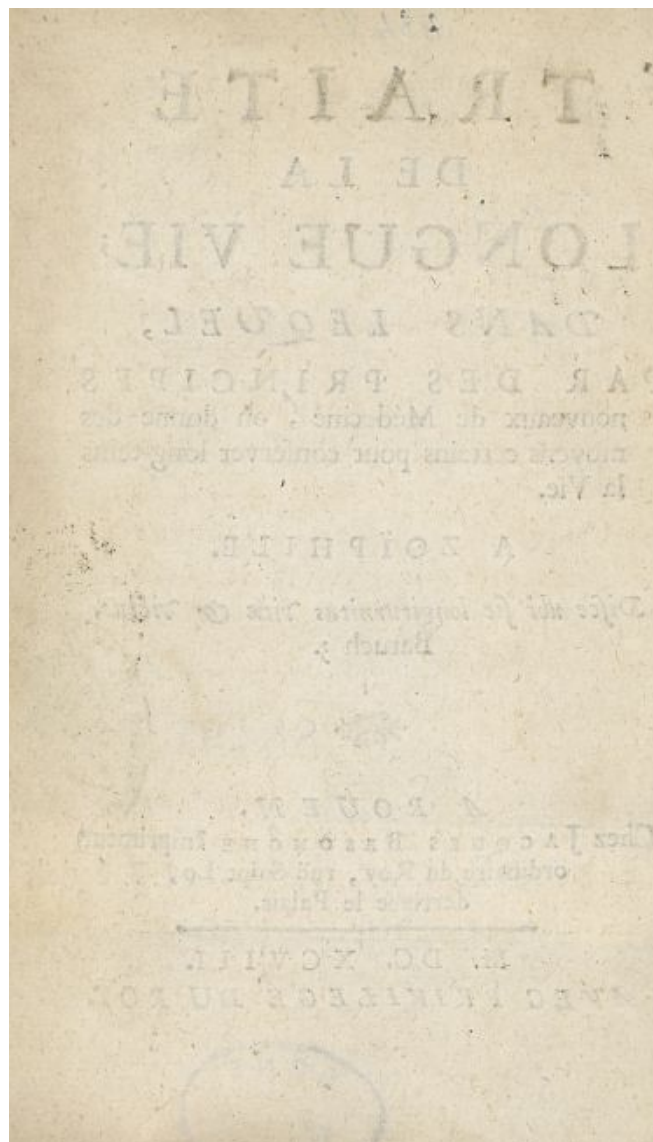
88497



A ROUEN,  
A PARIS,  
Chez NICOLAS COUTEROT, rue S. Jacques,  
aux Cicognes.

M. DC. XCVIII.  
AVEC PRIVILEGE DU ROT.





AU DIEU  
DE L'UNIVERS.

**S**OURCE inépuisable de vie,  
mon Dieu, par qui vit tout ce  
qui vit; prosterné aux pieds de V<sup>otre</sup>  
Auguste Majesté, j'avoie à la face  
du Ciel & de la Terre que vous êtes  
le Principe de ma vie, & je viens  
pour vous en rendre tout l'hommage  
qui vous en est dû. Mais, mon  
Seigneur, j'ay été assez malheureux  
pour abuser de cette vie, je m'en suis  
servy contre v<sup>otre</sup> gloire; & par une  
ingratitude extrême, v<sup>otre</sup> don a été  
employé à vous outrager. Mal-avisé  
que je suis, je devois bien considérer  
que qui s'éloigne du principe de son

à 2

## E P I T R E.

être , s'éloigne de ce qui influë à sa subsistance. La Rose n'a pas été si-tôt cueillie du Rosier , qu'elle commence à perdre sa beauté , à se faner & à périr. Le Rosier n'a pas été si-tôt tiré de la terre , son principe , qu'il commence à secher , à languir & à mourir : Des qu'une ame s'est séparée de vous , ô mon Dieu , dès le même moment elle tombe dans la disgrâce , dans la déformité & dans la mort. O mon ame , qu'as-tu fait ? que tu as été insensée d'offenser ton Dieu ; retourne à lui , malheureuse , & ne t'en separe jamais. Oüy , mon Dieu , dès aujourd'huy je veux me réunir à vous ; la larme à l'œil , & le cœur tout brisé d'une vive douleur , je vous demande très-humblement pardon de mes infidelitez passées , & je vous consacre de toute mon ame les restes



## ÉPI TRE.

de la vie que vous m'avez donnée ;  
je ne veux plus vivre que pour vous.  
Mais, mon Seigneur, je suis dans la  
dernière confusion de ne vous en con-  
sacrer que de misérables restes, lors-  
que le tout vous en étoit dû. Ce  
n'est point pour en alonger le cours  
que je reviens à vous : Je proteste  
devant Votre Majesté infinie qu'ayant  
mérité mille & mille fois la mort,  
je n'en veux pas un seul moment au-  
delà de ce que vous avez déterminé  
de m'en donner : mais c'est pour vous  
dire qu'étant vôtre par une infinité  
de titres, je veux enfin me ranger à  
mon devoir, & ne cesser jamais d'être  
à celui auquel je dois toujours  
être. Souffrez seulement, adorable  
Majesté, je vous en prie, qu'avec  
un profond respect, outre les restes  
d'une vie très-indigne de vous, je



## ÉPIÎRE.

vous fasse encor offrande du petit  
Traité de la longue Vie : Il vous  
appartient à plus juste titre qu'à per-  
sonne ; c'est vous qui avez la lon-  
gue Vie , puisque la vôtre , qui n'a  
jamais commencé , ne finira jamais ;  
c'est vous qui la donnez , & s'il y  
a quelque chose de bon dans cet Ou-  
vrage , c'est vous qui me l'avez in-  
spiré ; les défauts qui s'y rencontrent ,  
viennent de moy seul ; il est donc juste  
que ce qui est à vous vous revienne.  
Je vous prie seulement , ô mon Dieu ,  
de répandre votre benediction sur les  
pages qui le composent ; que le cœur  
des Lecteurs en soit touché ; qu'au  
lieu de suivre le penchant de la na-  
ture corrompue , ils évitent les desor-  
dres dont je me suis souillé , & que  
dégagés du monde & d'eux-mêmes ,  
ils tendent à vous de toutes les puis-

## EPI T R E.

*sances de leurs ames , pour parvenir  
à la veritable vie : Ce sont les vœux  
ardens que pousse assiduëment vers  
Vous,*

MON DIEU, mon unique vie,

Vôtre pauvre , chétive , vile  
& méprisable creature ;  
indigne d'être dite vôtre ,  
pour le nombre infiny de  
ses miseres , A. D.


LE SECRET  
DE LA LONGUE VIE.

*Conserve l'homöïose, & la grace ici bas ;  
C'est le plus sûr moyen d'éloigner ton trépas,  
Si tu gardes avec soin l'homöïose & la grace,  
Tu passeras les ans des plus vieux de ta race.*

EXPLICATION.

**L**A Vertu homöiotique ou assimilative, est une vertu de la nature répandue en l'homme, par laquelle chaque partie du corps ayant attiré à soy une partie de l'aliment, se la rend semblable, pour se maintenir, ce que l'on appelle homöïose ou assimilation. Dans les Vers ci-dessus, l'effet est mis pour la cause.

La dissimilation est le contraire de l'assimilation. Elle arrive quand la vertu assimilative étant empêchée, ou manquant tout-à-fait, l'assimilation des alimens ne se fait plus.



## AU LECTEUR.

**J**E ne te veux pas dire beaucoup de choses ; je craindrois de t'être ennuyé ; je craindrois même de te donner lieu de me reprocher que pour un petit édifice je ferois une trop grande porte. Je te diray donc seulement que j'ay lû dans le trente-huitième Chapitre de l'Ecclesiastique , que le Tres-Haut a créé la Médecine de la terre , & qu'en ce peu de paroles je découvre l'Inventeur , le Createur & l'Auteur de la Médecine : J'y découvre le premier des Médecins ; j'y découvre l'Ordonnance & la Médecine pour le malade. L'Inventeur , le Createur & l'Auteur de la Médecine , c'est Dieu ; le premier des Médecins , le même Dieu ; le sujet de la Médecine , l'homme , duquel , comme de sa creature & de son ouvrage , Dieu a une connoissance très-parfaite. Ce Dieu , qui par sa Providence infinie



*Ipse co-  
gnovit sig-  
mentum no-  
strum.*  
Plal. 102.

L'homme  
avec la gra-  
ce originel-  
le, sans l'u-  
sage du  
fruit de Vie  
pouvoit  
tomber ma-  
lade dans le  
Paradise ter-  
restre, &  
mourir.  
Cetle matie-  
re est traitée  
au Chap. 9.

\* Levitiq.  
17.

<sup>a</sup> *Quibus  
autem mode-  
ratiore fit san-  
guinis profu-  
sio, his cor-  
pora quasi  
tubida li-  
quescunt &  
cruditates,  
ca. sexta, hy-*

*dropes, ejusque classis morbi emergunt. Fernel. Spiritus, & pati-  
vus color in sanguine sedem & pabulum habent. Idem.*

<sup>b</sup> *Cathartica inter venena computamus. Van Helmond.*

prévoyoit que cet homme pouvoit tom-  
ber malade, luy fit une Ordonnance, &  
pour le garantir il luy ordonna la man-  
dication du Fruit de Vie ; voila l'Or-  
donnance & la Médecine. Il ne luy or-  
donna pas la saignée : Dieu qui par la  
Nature, son instrument, fait du sang,  
n'en veut pas la perte ; l'ame, c'est à  
dire la vie de l'homme, est dans le sang :  
\* *Anima enim omnis carnis in sanguine*  
*est.* <sup>a</sup> Quelle aparence que le sang soit la  
cause de la maladie, vû que la nature,  
qui est conduite de la main de Dieu  
même, travaille sans cesse à produire  
du sang pour donner la vie ? Il n'a pas  
ordonné des laxatifs : <sup>b</sup> mais il a ordonné  
la mandication d'un Fruit, & d'un Fruit  
de Vie, c'est à dire, d'un aliment tres-  
propre & très-accommodé pour entrete-  
nir la vie. Cette Ordonnance n'est pas  
fondée sur la maxime qui dit que les con-  
traires sont guéris par les contraires ; bien  
loin de cela, il est bien facile de conce-  
voir que les uns & les autres sont guéris par  
une même cause. Fernel. Spiritus, & pati-  
vus color in sanguine sedem & pabulum habent. Idem.

# AU LECTEUR.

voir, & pour peu qu'on y fasse de réflexion, on verra clairement qu'elle est fondée sur cette autre maxime, qui assure que les semblables sont guéris par les semblables; puisqu'il est certain que les alimens, bien loin d'être contraires à la chose que l'on veut alimenter, ils y doivent être semblables. Ce Fruit, qui avoit du rapport avec l'ame & avec le corps, alloit chercher la Nature jusqu'au centre de l'homme, où elle fait son principal siege, il lui rendoit sa premiere vigueur; & de ce centre, où elle domine comme une Reine dans le milieu de ses Etats, aidée par ce Fruit, elle pouffoit au dehors par transpiration tout ce qui pouvoit rendre l'homme malade, & c'est en cela qu'on peut dire que ce Fruit étoit remede, puisqu'il chassoit au loin tout ce qui pouvoit causer la maladie. Dans ce peu que je viens de dire, je voi quel doit être le Médecin, quelle doit être sa conduite, quelle doit être l'Ordon-<sup>\* Primum in</sup>nance, & quelle doit être la Médecine: <sup>unoquoque</sup> <sup>genere men-</sup> <sup>sura est ca-</sup> <sup>terorum.</sup>

\* car ce qui est le premier en chaque genre,



des autres. Dieu doit être imité ; ne vouloir pas imiter Dieu dans sa sage conduite , c'est l'effet d'une présomption insupportable : c'est vouloir le reprendre ; c'est le démentir ; c'est le condamner ; c'est dire qu'il n'a pas bien fait ; c'est enfin vouloir être plus sage que la Sagesse même ; mais s'il y a de tels extravagans dans le monde , qu'ils sçachent qu'eux-mêmes méritent d'être corrigez , démentis & condamnés ; & qu'ils pensent que vouloir corriger Dieu, c'est tomber dans le comble de la folie. Je trouve même dans le peu que j'ay dit , des principes pour un seul & unique remede : Dieu avoit ordonné le Fruit de Vie seulement , & ce Fruit avoit du rapport à la substance moyenne , puisqu'il la réparoit ; & celui qui veut prolonger la vie des autres , doit

Succeda-  
née est un  
remede dont  
on se sert au  
défaut d'un  
autre, parce  
qu'il a les  
mêmes pro-

ordonner un autre Fruit , qui est le Succédanée ou Lieutenant du Fruit de vie , & ce Fruit doit avoir du rapport à celui dont il est Succédanée , & à la substance moyenne ; Voilà pourquoy dans ce petit Ouvrage nous avons par-

A U L E C T E U R.

lè de l'un & de l'autre. La substance moyenne est le lien de l'ame & du corps, & c'est assez de dire que la substance moyenne est le lien de l'ame & du corps, pour faire concevoir que ce qui aide à la faire subsister est le secret de la longue vie. Tu avoüeras avec moy qu'il est plus glorieux à un Médecin de conserver toujours l'homme dans la santé, que de le tirer de la maladie quand il y est tombé. Dieu qui tend toujours au plus parfait, a eu cette vûë; quand il a créé le Fruit de Vie, il a voulu par son moyen maintenir l'homme dans une santé perpétuelle, & conserver toujours son corps dans l'état le plus parfait de la vie où la nature l'auroit pû faire monter, pourvû qu'il ne donnât en son ame aucune entrée au péché: à cette condition il n'y auroit eu ni maladie à craindre, ni mort à apprehender. Je me propose le même but: Par le Lieutenant du fruit de vie je prétens, autant qu'il est possible, de conserver la santé de l'homme, & le maintenir

priez que  
celuy qui  
manque, ou  
qu'il en ap-  
proche fort.

*Nota.*

On s'est ser-  
vy du mot  
de Succeda-  
née, parce  
qu'il est en  
usage dans  
les Auteurs  
de Médecine:  
mais parce que  
ce mot est  
rude & peu  
françois, on  
l'a changé  
partout ail-  
leurs dans  
l'Ouvrage  
en celuy de  
Lieutenant.

A U L E C T E U R.

long-tems dans l'état le plus parfait de la vie où la nature l'aura fait parvenir, & je le croy propre pour cet effet : mais comme après que le péché a ouvert la porte à toutes les maladies, il est très-difficile qu'il n'y tombe pas, j'espère qu'il s'en pourra tirer par ce même remede, tant que la nature sera susceptible de son effet. Tu trouveras de plus, que dans le petit nombre de pages qui comprennent ce petit Traité, j'ay renfermé quatre choses considerables. 1°. La véritable cause de la longue vie. 2°. Quel doit être le remede qui fera subsister cette cause & son effet. 3°. Une idée, en petit, des véritables principes de la Médecine. 4°. La réfutation d'une erreur qui passe pour une maxime de conséquence dans la Médecine ordinaire. Je ne te donne ce petit Ouvrage que pour experimenter quel sera ton goût à son égard ; & si je remarque que tu luy fasses un<sup>bon</sup> accueil, je t'en pourray donner trois autres sur le même sujet : sçavoir : Le moyen de vivre long-tems ;

A U L E C T E U R.

l'Abregé de la Médecine, ou le Phœnix des Remedes ; & les Principes de la Médecine pour un seul & unique remede ; & dans tous ces Ouvrages, aussi-bien que dans celui-cy, la nouveauté, qui excite si fort la curiosité publique, & qui ne manque jamais de plaire, ne manquera point de se rencontrer : Mes principes me sont assez particuliers ; ils n'ont quasi rien de conforme à ceux du commun ; je n'en ay jamais rien vû dans les Auteurs, & je tiens un chemin qui, comme je pense, n'a encor été battu de personne. Je puis, pour cette raison, m'appliquer avec assez de justice les Vers que le Poëte Manile disoit autresfois de lui-même & de son Ouvrage.

*Nostra loquar ; nulli vatam debebimus  
ora ;  
Nec furtum , sed opus veniet , soloque  
volamus  
In cælum curru ; propria rate pellimus  
undas.*



## AU LECTEUR.

Mais afin que tu puisses voir d'un  
coup d'œil quel est le plan de cet Ou-  
vrage, lis ce qui suit avec atten-  
tion.



ARGU-

ARGUMENT  
DU TRAITE'  
DE LA LONGUE VIE.

**L**E Fruit de Vie étoit remede ; c'étoit un remede alimenteux , un remede accommodé , familier , & semblable à la Nature ; mais éminemment semblable. La Nature tend à l'assimilation ; le Fruit de Vie appliqué à la Nature , avançoit l'assimilation. Remede , c'est ce qui chasse la maladie : le Fruit de Vie la chassoit ; & partant il étoit remede. Le principe de toute maladie est la dissimilation ; il est certain & infallible au contraire que la santé provient de l'assimilation , & pour dire quelque chose de plus fort , l'assimilation ( je parle de la complete ) est la santé même. La Vie vient aussi de l'assimilation , & la mort de la dissimilation. L'assimilation qui se fait d'une chose dans une autre chose , qui est via

é



## A R G U M E N T.

vante, est l'acheminement à la vie, & la cause de la vie, car elle conduit à la vie. La dissimilation est l'acheminement à la mort & la cause de la mort, car elle conduit à la mort. Rien n'a la vie s'il n'est assimilé selon l'intention de la Nature; rien ne meurt que par la dissimilation. Par l'assimilation une chose s'avance vers la vie; par la dissimilation elle s'en éloigne. Par l'assimilation la substance de l'aliment, de non vivante qu'elle est, devient vivante; par la dissimilation la substance du corps vivant devient morte. Tant que la vertu assimilative, qui n'est point empêchée, est vigoureuse, & qu'elle rétablit & répare les parties de la chose vivante par l'assimilation, autant de tems la vie & la santé ont de la durée: mais quand elle vient à manquer, tout aussi-tôt les parties assimilées vivantes & saines penchent du côté de la dissimilation, de la maladie & de la mort, qui font cesser la santé & la vie. Il y a dans l'assimilation un certain degré dans lequel la chose assimilée devient nécessairement vivante, bien que l'assimilation passe peut-être un peu au delà; Il y a

## A R G U M E N T.

*dans la dissimilation un certain degré dans lequel la chose dissimulée devient nécessairement morte, bien que la dissimilation passe bien au delà. La conception de la chose assimilée dans ce degré de vie, comprend nécessairement la vie; car on conçoit qu'en iceluy la chose assimilée a la vie: La conception de la chose dissimulée, dans ce degré mortel, comprend nécessairement la mort; car on conçoit qu'en iceluy la chose dissimulée est morte. Le Fruit de Vie, un aliment d'assimilation ou un aliment assimilatif, chassoit toute dissimilation, & les semences de toutes les maladies, il chassoit par conséquent toute sorte de maladie, & la mort même: Il assimilait en l'homme tout ce qui étoit dissemblable à sa nature; & il avoit, selon le Docteur Angelique Saint Thomas, cela de propre, qu'il fortifioit la vertu de l'espece contre la débilité qui provient pour le mélange d'un suc étranger, c'est à dire d'un suc qui provient des aliments qui sont étrangers au respect de l'homme. Il est donc évident par ce que je viens de dire, que la dissimilation est la cause de la maladie & de la mort, & l'assimilation*



## A R G U M E N T.

la cause de la santé & de la vie ; & il est encor évident que le Fruit de Vie n'étoit le fruit de l'immortalité, que parce qu'il chassoit la dissimulation, qu'il ramenoit à l'assimilation, & qu'il faisoit subsister la vertu assimilative ; & pour operer ces effets il falloit qu'il fût remede alimenteux, assimilatif & très semblable à la nature de l'homme ; comme remede il chassoit la maladie, qui dans sa cause n'est rien que dissimulation, & par consequent il éloignoit la mort qui en est l'effet ; comme aliment assimilatif il ramenoit à l'assimilation, & conservoit la vertu assimilative, & par consequent il conservoit la vie & la santé ; & pour faire tout cela il falloit qu'il fût éminemment semblable à la nature de l'homme ; un remede dissemblable étant dissimilatif, il ne peut rien faire que dissimiler, nuire, faire du mal, &c. ainsi il est impossible qu'il soit assimilatif, s'il est dissemblable. Maintenant que nous sommes privés de ce merveilleux Fruit, il ne nous resté point d'autre moyen pour avoir la longue vie, que de chercher entre les alimens que nous avons un autre fruit dans lequel nous puissions re-



## ARGUMENT.

trouver autant qu'il est possible ce qui étoit dans le Fruit de Vie ; & ce Fruit , que je nomme le Lieutenant du Fruit de Vie , étant semblable au Fruit de Vie , il luy sera aussi semblable pour les effets dont je viens de parler , & quand on aura trouvé un tel Fruit , il faut s'en servir comme du plus excellent de tous les remedes.

Ce que dessus étant reconnu pour véritable & constant , comme il l'est en effet , il faut demeurer d'accord que de tous les systèmes de Médecine qui ont paru , on n'en a point vu de si succinct que celui-cy. La cause de la santé & de la vie , la cause de la maladie & de la mort , & le remede , tout y est réduit à un. La cause de la santé & de la vie , l'assimilation : la cause de la maladie & de la mort , la dissimulation : un seul & unique remede assimilatif , le Lieutenant du Fruit de Vie. Dieu agit par des voyes fort simples ; la Nature qui reçoit toutes ses impressions de Dieu , fait de même : & s'il est vray que les voyes les plus simples , & qui imitent le mieux celles de Dieu & de la Nature sont les meilleures , on peut dire que la maniere de

## ARGUMENT.

guérir les maladies & de conserver la santé, dont je parle dans le Traité suivant, sont assurément les meilleures, puisqu'elles sont toutes fort simples. Les Médecins d'aujourd'hui, tant Galenistes que Chimistes, à force de raisonner & de raffiner sur la Nature, se sont souvent éloignés des voyes & de la conduite toute simple de la Nature, & c'est pour cela qu'ils réussissent peu. Ils se sont extrêmement embarrassés dans la connoissance de la nature de l'homme, dans la connoissance de ses maladies, & ensuite à trouver des remèdes qui les peuvent guérir; mais tout cela avec bien de la peine & peu de succès, puis qu'ils conviennent de peu de chose, qu'ils sont la plupart du tems divisés dans leurs opinions, & que la contrariété de leurs sentimens aide à faire connoître l'incertitude & l'ignorance dans laquelle ils sont de beaucoup de choses, & qu'il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, de connoître la Nature à fond. Je la suppose telle qu'elle est; & sans m'embarrasser de toutes ces questions, je ne me suis occupé qu'à la suivre pas à

## A R G U M E N T.

pas, à sçavoir ce qui lui plaît, ce qui la peut aider, ce qui la peut plutôt faire venir à sa fin, luy donner, & après cela je la laisse faire, je luy laisse l'application de ce que je luy ay donné; en tout cela j'ay seulement égard à la sorte de dissimulation qui cause l'infirmité, & c'est en cela que ce système est succinct, & que je prétends mieux réussir que les autres. Il est encor succinct, en ce que je ne veux qu'un remède tout simple, mais puissant dans sa simplicité; & j'ose assurer que celui qui en connoitra bien l'usage, sera le maître de la disposition de son corps; il pourra l'échauffer ou le rafraîchir, l'humecter ou le dessécher, rendre ses humeurs plus fluides ou plus épaisses, & les adoucir à son gré, & cela avec tant de certitude, qu'il faudroit démentir ses sens & entr'autres sa langue qui en aura des témoignages très-assurez par le moyen de la salive pour n'en demeurer pas d'accord. Voilà avec l'Argument sur le Traité de la longue vie, une partie de ce qui a été dit de cet Ouvrage dans le Journal des Sçavans, & ce que l'on a trouvé à pro-



## ARGUMENT

pos de redire icy. Maintenant qu'il est en  
tes mains, tu peux le lire à loisir, voir  
s'il est curieux, & examiner si le juge-  
ment avantageux que plusieurs personnes  
d'un merite distingué en ont fait est légi-  
time. Je croy que si tu considéres attenti-  
vement la clarté, l'évidence & la liai-  
son étroite qui se rencontre dans les prin-  
cipes dont il est appuyé, tu auras de la  
peine à luy refuser ton acquiescement &  
ton approbation. C'est ce que j'avois à te  
dire touchant le discours suivant : j'ay  
tâché d'y faire voir ce que je viens d'a-  
vancer icy ; & c'est où tu dois tendre,  
si tu es Zoiphile, c'est à dire, si tu aime  
la vie.



TABLE  
DES CHAPITRES  
CONTENUS

dans le Traité de la longue Vie.

- CHAP. I. **D**E l'excellence de la Vie. page 1
- CHAP. II. *Que la perte de la vie est causée par le péché : Que non-obstant le péché il semble que l'homme ne devroit point mourir. Raisons qui le font voir. Réponses à ces raisons. Pourquoi il est sujet à la mort. Quoy qu'il y soit sujet, il peut vivre long-tems. Catalogue de quelques personnes depuis le Deluge qui ont long-tems vécu.* 15
- CHAP. III. *Que les corps vivans ne vivent point par eux-mêmes,*

# TABLE

mais par quelque chose de spirituel, qui est leur ame.	48
CHAP. IV. Que l'ame anime les parties solides & grossieres du corps par le moyen des subtiles & tenuës.	69
CHAP. V. Des dispositions que l'ame desire dans la matiere de son corps pour l'animer.	77
CHAP. VI. De la substance moyenne, ou de l'humide conjoignant ; ce que c'est, & de sa necessité pour la longue vie.	100
CHAP. VII. De la necessité des Esprits, tant dans le grand que dans le petit monde.	119
CHAP. VIII. De l'homoiöse, ou assimilation ; ce que c'est ; qu'elle est necessaire pour la longue vie.	162
CHAP. IX. Que le fruit de vie, qui étoit aliment & remede tout ensemble, réparoit la substance moyenne, maintenoit la vertu homoiotique	

## T A B L E

*ou assimilative , & chassoit toute maladie. Comment il faut entendre ce que l'on dit communément , que si Adam n'eut point péché , l'homme ne fut point mort.* 189

CHAP. X. *Que le fruit de vie a un Succédanée ou Lieutenant , & que le Succédanée ou Lieutenant du fruit de vie a quelque chose des vertus du fruit de vie.* 214

CHAP. XI. *Dieu a voit établi la Médecine dans un aliment. La Médecine doit être alimenteuse. La maxime qui dit que les semblables doivent être guéris par les semblables , doit être admise ; & celle qui dit que les contraires doivent être guéris par les contraires , doit être rejetée.* 248

CHAP. XII. *Conclusion ; dans laquelle pour avoir la longue vie , on exhorte à la bonne vie.* 346

Fin de la Table.



## JUGEMENT

DE MONSIEUR BOURDELOT

*Médecin, touchant le Traité de la longue  
Vie.*

J'AY lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier *le Traité de la longue Vie*. Si on le considère dans le sens moral & allegorique, on en jugera avantageusement; puisqu'il est vray que la pureté des mœurs, à laquelle l'Auteur exhorte, est le plus sûr moyen pour arriver à une belle vieillesse: Mais si on l'examine en Physicien, on en jugera tout autrement; car il condamne les maximes de la Médecine les mieux établies, rejette la saignée & les purgatifs, & n'admet contre les maladies qu'un seul & unique remède, qu'il appelle Succédanée, ou Substitut du Fruit de Vie, qu'il promet de découvrir dans un autre Ouvrage, en cas que celui-cy soit bien reçu. A Versailles, le premier Mars 1697.

Signé, BOURDELOT.

PRIVILEGE DU ROY.

**L**OUIS, PAR LA GRACE DE DIEU,  
ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE :  
A nos amez & feaux Conseillers les Gens  
tenans nos Cours de Parlemens , Maîtres  
des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel ,  
Grand Conseil, Baillifs, Senechaux, Pre-  
vôts, leurs Lieutenans , & à tous autres  
nos Justiciers & Officiers qu'il appartiendra ; SALUT. Nôtre amé JACQUES  
BESONCNE nôtre Imprimeur à Rouen,  
Nous a fait remontrer qu'il desireroit im-  
primer & donner au Public un Livre inti-  
tulé , *Traité de la longue Vie*, ce qu'il ne  
peut faire sans nôtre Permission : Pour-  
quoy il a recours à Nous, & Nous a très-  
humblement fait supplier de luy vouloir ac-  
corder nos Lettres de Permission sur ce  
nécessaires. A CES CAUSES, desirant  
favorablement traiter l'Exposant, Nous luy  
avons permis & accordé, permettons &  
accordons par ces Presentes, d'imprimer,  
faire imprimer, vendre & debiter en tous  
les lieux de nôtre Royaume ledit Livre,  
en telle marge, caractere & volume, &  
autant de fois que bon luy semblera, du-  
rant le tems de dix années consécutives,  
à compter du jour qu'il sera achevé d'im-

primer pour la première fois ; pendant lequel  
tems Nous faisons très-expresses défenses à  
tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'im-  
primer, faire imprimer, vendre & distribuer  
ledit Livre, sous prétexte d'augmentation,  
correction, changement de Titre, fausses  
marques ou autrement, en quelque ma-  
nière que ce soit, & à tous Marchands  
étrangers d'en apporter ni distribuer en ce  
Royaume d'autres Impressions que de cel-  
les qui auront été faites du consentement  
de l'Exposant, à peine de quinze cens li-  
vres d'amende, payable par chacun des  
contrevenans, & applicable, un tiers à  
Nous, un tiers à l'Hôpital general de nô-  
tre bonne Ville de Paris, & l'autre tiers à  
l'Exposant, ou à ceux qui auront droit de  
luy, confiscation des Exemplaires contre-  
faits, & de tous dépens, dommages & inté-  
rêts ; à condition qu'il sera mis deux Exem-  
plaires dudit Livre dans nôtre Bibliothèque  
publique, un en celle du Cabinet de nos  
Livres en nôtre Château du Louvre, & un  
en celle de nôtre très-cher & feal le Sieur  
BOUCHERAT Chevalier, Chancelier de  
France, avant que de l'exposer en vente ;  
à la charge aussi que l'Impression en sera  
faite dans le Royaume, & que ledit Livre  
sera imprimé sur de beau & bon papier,  
& de belle impression ; & ce suivant ce qui

est porté par les Réglemens faits pour la  
Librairie & Imprimerie les années mil six  
cens dix-huit & mil six cens quatre-vingt-  
six, enregistrez en nôtre Cour de Parle-  
ment de Paris, à peine de nullité des Pre-  
sentes, lesquelles feront registrées dans  
le Registre de la Communauté des Im-  
primeurs & Libraires de nôtre bonne Vil-  
le de Paris. SI VOUS MANDONS  
ET ENJOIGNONS, que du contenu en  
icelles vous fassiez jouir pleinement & pai-  
siblement l'Exposant, ou ceux qui auront  
droit de luy, sans souffrir qu'il leur soit  
fait aucun empêchement. VOULONS aussi  
qu'en mettant au commencement ou à la  
fin dudit Livre une Copie des Presentes,  
ou Extrait d'icelles, elles soient tenuës  
pour bien & dûëment signifiées, & que  
foy y soit ajoutée, & aux Copies collation-  
nées par l'un de nos amez & feaux Con-  
seillers & Secretaires, comme à l'Original.  
COMMANDONS au premier Huissier ou  
Sergent sur ce requis, de faire pour l'e-  
xecution d'icelles tous Exploits, Saïssies &  
Actes nécessaires, sans demander autre  
permission; nonobstant toutes oppositions,  
Clameur de Haro, Charte Normande, &  
Lettres à ce contraires; CAR TEL EST  
NÔTRE PLAISIR. DONNE' à Paris  
le vingt-cinquième jour de Septembre, l'an

ESTIENNE



de Grace mil six cens quatre-vingt dix-  
sept, & de nôtre Règne le cinquante-cin-  
quième. Signé, PAR LE ROY en son  
Conseil. D U G O N O.

*Registré sur le Livre de la Communauté  
des Libraires & Imprimeurs de Paris, le 21  
Octobre 1697.*

*P. AUBOUIN Syndic.*

Achevé d'imprimer pour la première fois, le pre-  
mier Octobre 1698.

*Les Exemplaires ont été fournis.*

---

E R R A T A.

DAns l'Avis au Lecteur, Page 6. ligne 24. fasse un accueil,  
*lisez* fasse un bon accueil. Dans le corps de l'Ouvrage, P. 6.  
l. 17. est Dieu, est sa Vie, l. est Dieu; Dieu est sa Vie. P. 129.  
l. 17. dans sa partie d'operer, l. dans sa vertu d'operer. P. 183.  
l. 2. & 3. euchimes, l. euchimes. P. 236. l. 18. arrivez, l. avivez.  
P. 284. l. 15. à la maladie ? Mais, l. à la maladie passe ? Mais.  
P. 297. l. 1. inutiles, l. nuisibles. P. 352. l. 14. fluctus, l. fluxus.  
P. 365. l. 12. à une vûe stable, l. à une vie stable.

TRAITE



I

# TRAITÉ DE LA LONGUE VIE.

---

## CHAPITRE PREMIER.

*De l'excellence de la Vie.*

**C**OMME il n'est point  
de Pere sans enfans, de  
Maître sans serviteurs,  
& de Roy sans sujets :  
de même il n'est point de Createur  
sans creatures. Sur ce fondement il  
est vray de dire qu'encor qu'un  
homme soit dans le pouvoir d'en-

A

gendrer , on ne peut pas l'appeler  
Pere pour cela , avant qu'il ait en-  
gendré : encor que Dieu ait tou-  
jours eu la puissance de créer , on  
n'a pas pû luy donner le titre de  
Createur , avant la creation , par-  
ce qu'il n'avoit point de creatures ,  
& il a été sans ce titre une Eternité  
toute entiere. Pendant cette durée  
infinie , Dieu tout seul avoit l'exi-  
stence : Dieu tout seul , renfermé  
en luy-même , se connoissoit. Dieu  
tout seul s'aimoit : Dieu tout seul se  
glorifioit : Dieu tout seul faisoit tout  
son bonheur , & bien qu'il fut dans  
la solitude de toutes choses , les ri-  
chesses de ses perfections infinies ,  
& la plenitude de son Etre le ren-  
doient de tout point hûreux , & il  
ne manquoit de rien. O que ce  
Dieu de perfection est bien different

DE LA LONGUE VIE. 3  
des hommes de ce siècle ! s'ils ont  
quelque avantage, soit de corps ou  
d'esprit ; si la science les distingue  
des autres ; si une dignité les met  
au dessus du commun ; s'ils sont  
avantagez des biens de fortune , ils  
sont dans une inquiétude perpe-  
tuelle , jusques à tant que ce qu'ils  
ont, soit connu ; & ils croiroient n'a-  
voir rien, si, par un pompeux éta-  
lage, ils n'en faisoient pas montre à  
tous , pour faire voir que c'est eux,  
& se rendre considerables par cette  
conduite ; & lors qu'un Dieu, d'u-  
ne perfection infinie , leur donne  
un exemple admirable de cacher  
& de renfermer en eux les bonnes  
qualitez qu'ils peuvent avoir , ils  
veulent , pour satisfaire à leur or-  
guëil , les exposer à la vûe de  
tous les hommes , sans se mettre

A 2



7                    T R A I T É  
en peine d'imiter leur Dieu.

Quoique Dieu ait été sans creatures, & par conséquent sans être Createur une éternité toute entière, ce n'est pourtant pas qu'il ne fût puissamment sollicité au dedans, de sortir au dehors de luy-même, par la production de tout ce que nous voyons icy-bas; son Amour le pressoit de faire des creatures, auxquelles il pût se faire sentir; sa Toute-puissance l'excitoit à tirer du neant des êtres, qui participassent à la plénitude du sien; l'Infinité de ses perfections le pouissoient à donner à ces êtres quelques parcelles de ces perfections qu'il voyoit en luy d'une étendue sans bornes; & sa Bonté l'exhortoit à se répandre au dehors de luy-même, pour avoir à qui se communiquer; sa Gloire, qui s'in-

teressoit à tout cela , prenoit party avec son Amour , sa Toute-puissance , ses Perfections , & sa Bonté , tout cela étoit juste : cependant il ne fait rien que le moment déterminé par sa Providence éternelle ne soit venu , & quand il fut arrivé , ce fut lorsque ce Dieu , qui avoit toujours été renfermé en luy-même , se répandit au dehors par la creation , & en ce faisant , il fit voir trois choses extrêmement admirables , sa Puissance , sa Sagesse , & sa Bonté. En tirant les creatures du profond abîme du neant , il fit voir une Puissance infinie : en mettant entr'elles un si bel ordre , & de si justes accords , il fit éclater sa Sagesse : & il signala sa Bonté & son Amour , par les perfections qu'il a mis en chacune d'elles : mais entre ces perfe-

ctions, il n'y en a point de si considerables que celle de la Vie qu'il a donné à quelques-unes.

Dieu, qui a la plenitude de l'Etre, a aussi la plenitude de la Vie; & non seulement il a la Vie, mais il est la Vie par essence, & il parle de sa Vie, comme d'un de ses plus considerables attributs; & pour montrer combien sa Vie luy est considerable, il jure par elle. *Vivo ego*: Je vis, dit-il, & la Vie que j'ay est sans défaut; je ne la tiens de personne. Quand Dieu jure par sa Vie, il jure par luy-même: tout ce qui est en Dieu, à raison de la simplicité de sa Nature, est Dieu; est sa Vie, & la Vie de Dieu est Dieu.

Dans la creation Dieu s'est peint en mille manieres, à quelques-unes de ses creatures il a donné l'ê-

tre, sans la vie ; à d'autres il a donné l'être & la vie, sans le sentiment ; à celles-cy il a donné l'être, la vie, & le sentiment, sans la raison ; à l'homme il a donné l'être, la vie, le sentiment, & la raison ; & à cette vie, qui est la naturelle, il veut bien ( pourvû qu'il ne s'en rende pas indigne ) ajouter la vie de la Grace, & celle de la Gloire, dont la naturelle est la baze & le fondement. Cet homme ne voit rien au dessus de luy que l'Ange, de la nature & des perfections duquel il approche par son ame, & son Dieu, à l'image & à la semblance duquel il a été fait. Dieu aime infiniment sa vie : l'homme, l'image de son Dieu, doit beaucoup aimer la sienne, & il trouve dans sa Nature le fond de cet amour. Il doit aimer sa vie, par-



*Apud te est  
fons vitæ....  
Psalm. 35.*

ce qu'étant un don de Dieu , elle est une émanation & un écoulement de la plénitude de sa Vie ; elle en découle comme de son principe. L'homme l'aime effectivement, & cet amour a été si fortement & si puissamment imprimé dans son ame , qu'il ne s'en peut déprendre, & bien souvent il va pour elle jusqu'à des extrémités étranges. Qui veut sçavoir combien la vie est d'un grand prix , il faut qu'il la mesure par l'amour & par l'estime que l'on a pour elle : mais qui veut mesurer la grandeur de cet amour & de cette estime , qu'il les mesure par ce que l'un & l'autre fait faire aux hommes , & par l'apprehension qu'ils font de la perdre. Toutes les actions que fait l'homme , publient son amour & son estime pour la

vie , ses occupations , ses exercices , ses métiers , ses emplois , ses arts , ses dignitez , ses sciences , ses vertus mêmes , tout cela se fait par rapport à la vie , & montre l'amour qu'il a pour elle. La préférence que l'homme fait de la vie , aux biens de fortune , aux plaisirs , aux dignitez , & aux honneurs , montre hautement l'estime qu'il en fait ; & l'aprehension qu'il a de la perdre , dans les perils où il tombe , fait clairement voir combien est grande l'horreur qu'il a de la mort. Quels efforts ne fait-il point pour conserver cette vie ? A quels combats ne s'expose-t-il point pour la défendre ? Que ne donneroit-il pas pour la racheter ? Il met tout en usage pour se garantir d'une sentence criminelle , par laquelle il court risque de la

perdre. Quelles prières, quelles sollicitations ne fait-il point auprès d'un Juge, pour éviter une pareille sentence? Il n'épargne ni biens, ni honneurs, ni plaisirs, il sacrifie tout pour la vie. Si une maladie le met en danger, quels remèdes ne met-il point en usage? Quels Medecins ne va-t-il point chercher? Quels vœux ne fait-il point à Dieu & aux Saints pour le recouvrement de sa santé? Un de nos Rois, après s'être fait apporter de tous côtez une grande quantité de Reliques pour échapper d'une maladie, par l'intercession des Saints, auxquelles elles appartenoient, non content de cela, fit venir d'Italie un Saint encor vivant, dans l'esperance d'obtenir, par son moyen, ce que la Medecine ne pouvoit pas luy donner;

LOUIS XI.

S. François  
de Paule.

DE LA LONGUE VIE. II  
tout cela fut inutile à son dessein :  
mais ce qui fut inutile pour la santé  
de ce Prince , ne l'est pas pour  
montrer le grand attachement qu'il  
avoit pour la vie. Ce qui est du plus  
étonnant , c'est que cet homme est  
assez insensé pour sacrifier la vie de  
la Grace & de la Gloire à celle de  
la nature , & il ne se trouve que trop  
de ces malheureux , qui dans les  
dangers de perdre la dernière , ou  
par la maladie ou par les armes,  
craignent la mort à un tel point,  
que pour l'éviter , ils s'exposent à la  
perdre éternellement : ces inconfi-  
derez disent en eux-mêmes d'une  
manière effroyablement impie , ce  
que le Poète fait dire dans le septième  
de l'Eneide à une Déesse du Pa-  
ganisme , transportée de colere , &  
enragée du desir de se venger :





Virgil.

*Flectere si nequeo superos , Acheronta  
movebo.*

Ils s'engagent sans hesiter au Demon , ils font des traitez avec luy , au grand mépris de Dieu , & pour conserver un peu de vie , ils contractent avec le plus grand ennemy de la vie. Laissons-là ces impies , & disons pour faire concevoir l'excellence & les utilitez de la vie, que pendant qu'un homme est vivant , il peut être utile à la société civile , en mille manieres differentes ; qu'il est capable des Arts & des Sciences ; qu'il peut enseigner les Peuples ; annoncer l'Evangile ; travailler au salut du prochain , & glorifier son Dieu. Ajoûtons à tout cela qu'elle est le fondement de tous les autres biens, & disons qu'on ne jouit point des biens de fortune sans la vie;

qu'on ne goûte point les plaisirs sans la vie ; qu'on n'est point sensible aux honneurs sans la vie ; que les Arts, les Sciences, les Dignitez, & les Vertus sont inutiles sans la vie : Que la grace de Dieu ; la gloire des bienheureux ; la possession de Dieu même ; toutes ces choses suposent la vie, & n'en sont que des accessoires. Dieu est le plus grand de tous les biens, on ne le peut pas nier ; cependant tout grand qu'il est, j'ose dire qu'il ne seroit pas un bien pour l'homme, s'il n'avoit pas la vie. Tout ce que je viens d'avancer fait voir que la vie est le bien de tous les biens ; elle est même un bien au dessus de tous les biens, si on la considere en Dieu, qui, comme nous avons dit, est la vie par excellence, & Dieu même. Mais il est bon de

remarquer icy avant que de finir ce Chapitre, que s'il se trouve des gens assez mal-avisez pour sacrifier la vie de la Grace, & celle de la Gloire à la vie naturelle, il y a des Sages, qui corrigeant une erreur si grossiere, & une faute si énorme, sacrifient tous les jours la vie naturelle à celle de la Grace & de la Gloire, & qui se vont hûreusement perdre dans le sein de la Divinité, pour y vivre à tout jamais. O l'hûreuse perte: plût à Dieu que tous les hommes fussent bien déterminez à se perdre de la sorte; cette perte est préférable à la plus hûreuse de toutes les vies de ce monde. Voyons dans le Chapitre suivant, que bien que l'homme perde une si bonne chose, il peut pourtant la conserver long-tems.

## CHAPITRE II.

*Que la perte de la vie est causée par le peché ; Que nonobstant le peché il semble que l'homme ne devroit point mourir ; Raisons qui le font voir ; Réponses à ces raisons ; Pourquoi il est sujet à la mort : Quoy qu'il y soit sujet , il peut vivre long-tems : Catalogue de quelques personnes , depuis le déluge, qui ont long-tems vécu.*

Q Uoique la vie de l'homme soit aussi excellente que nous venons de la décrire ; & quoique sa perte luy cause une extrême horreur ; il se voit pourtant dans la nécessité de la perdre , & cette nécessité , si nous en croyons les Theologiens , luy vient de son peché. Ce malheureux avoit été créé avec la



justice originelle dans l'amitié & la grace de son Dieu , à l'image duquel il avoit été fait , & cette justice , cette amitié & cette grace donnoient un lustre & un éclat à cet Image qui le faisoient facilement reconnoître pour le Maître de l'Univers , & luy attiroient le respect des autres creatures. Son empire s'étendoit encor davantage sur ses puissances sensitives ; ses sens , ses passions , ses apetits étoient soumis à son ame ; elle les gouvernoit comme une maîtresse absolüe , selon la Loy de Dieu , & les lumieres de sa raison ; ils ne luy faisoient pas sentir le moindre mouvement de revolte , ainsi elle vivoit dans une paix profonde. Elle faisoit même passer cette paix jusques dans les Elemens , dont la chair est composée , & par le moyen

DE LA LONGUE VIE. 17  
moyen de l'assimilation, qui se fai-  
soit parfaitement, elle empêchoit  
le déchaînement de leurs qualitez,  
& les retenoit liées dans l'unité du  
temperament. C'est ainsi que par  
elle la vie de l'homme soutenue du  
fruit de vie, étoit assurée à perpetui-  
té, & elle pouvoit cela, d'autant  
qu'elle n'avoit point été affoiblie par  
le peché. Depuis sa chute ce ne fut  
plus de même, elle perdit les avan-  
tages dont nous venons de parler en  
tout ou en partie. Par le péché, qui  
est dissimilatif, elle devint dissem-  
blable à son Dieu. Voicy le premier  
desordre : ce premier en causa un  
second. Pour cette dissemblance el-  
le perdit le pouvoir d'assimiler par-  
faitement les alimens à la substance  
de son corps, pour le faire toujours  
vivre, parce qu'elle fut privée du

B

fruit de vie, l'aliment de l'assimilation. Ce second desordre fut suivi d'un troisième; elle perdit encor, pour s'être desunie d'avec son Dieu, le pouvoir de retenir les qualitez des Elements unies & liées pour toujours dans l'unité du temperament; elles se déchainent malgré qu'elle en ait, & elles se font une guerre intestine, dont les secousses violentes, causées par la dissimilation, la contraignent de quitter son domicile, & précipitent le corps dans le tombeau. Nous pouvons, suivant ce que nous venons de dire, considerer l'homme en deux états bien differens, sçavoir dans l'état d'innocence & dans l'état du peché; dans le premier (supposé qu'il eut duré) si l'homme en naissant eut apporté du ventre maternel des dispositions pour vivre cent

ans, auparavant que ce long espace de tems eut été terminé, il eut mangé du fruit de vie, & par cette manducation, cette disposition eut été prolongée pour autres cent ans ( je mets icy un tems certain pour un incertain, ) pendant ce second centenaire, & avant qu'il eut fini, il eut encor mangé du fruit de vie, & cette seconde manducation eut encor prolongé cette disposition pour autres cent années, & ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il eut plû au Seigneur le faire passer de ce monde icy dans l'Empyrée : mais dans l'état de peché, si un homme en venant au monde, apporte du ventre maternel des dispositions pour vivre quatre-vingts ans, il luy est impossible d'aller au-delà, encor n'est-il pas certain qu'il y parvien-



ne, d'autant qu'il arrive icy-bas une infinité d'accidens, qui font finir la vie avant le tems, après lequel elle auroit encor pû durer. Il semble pourtant que neanmoins son peché il devroit encor être immortel, soit qu'on le confidere eu égard à Dieu, ou eu égard à son ame, ou eu égard à son corps. 1°. Dieu a fait l'homme immortel; donc il doit toujours vivre. 2°. Dieu a fait l'homme à son image & semblance; donc l'homme doit être immortel, comme Dieu, dont il est l'image & la semblance, est immortel. 3°. Dieu n'a point fait la mort, dit l'Ecriture, & ce passage fait voir que si la mort arrive à l'homme, c'est contre son intention. 4°. L'homme a été fait immortel, non par sa nature, autrement il le seroit encor,

*Deus fecit  
hominem in  
extermi-*

*na-*

*bilem.*

Sap. 2.

Genes. 1.

Sap. 1.

puisque le péché n'a point altéré ce qui est de la nature ; mais par la grace : si donc l'homme a été fait immortel par la grace, encor bien qu'il la perde par le péché, & par conséquent son immortalité ; lors qu'il sort du péché, & qu'il revient à la grace, doit-il pas aussi revenir à son immortalité ?

Quant à l'ame, je dis. 1°. Qu'elle a été faite pour animer. 2°. Qu'elle peut toujours animer. 3°. Qu'elle veut toujours animer. Elle est faite pour animer : animer est une fonction qui luy est propre ; Elle est la forme du corps : informer est son office ; Elle est l'acte, c'est à dire la perfection du corps organisé, auquel elle a puissance de donner la vie, & par conséquent elle la doit donner ; elle doit animer ; elle doit

*Idem ma-  
nens idem  
semper ope-  
ratur idem.*

informer. Elle peut toujours animer. D'un commun consentement des hommes l'ame est immuable, & immortelle de sa nature, & elle a toujours sans cesse l'inclination d'animer : or, selon les Philosophes, quand une chose est toujours la même sans aucun changement, elle fait toujours la même chose : donc si l'ame est immuable & immortelle, elle est toujours la même par la nature, & la nature luy inspire toujours la volonté, l'inclination, & le pouvoir pour animer, elle doit toujours animer. Comme l'ame est faite pour animer, tant qu'elle trouve dans la matiere qu'elle anime les dispositions qu'elle y desire, elle ne cesse jamais d'animer : il est donc certain que si elle rencontroit toujours ces fortes de dispositions, elle

DE LA LONGUE VIE. 23  
animeroit toujours, & elle ne quit-  
teroit point un lieu, dont la demeu-  
re luy est agreable, tant que ce lieu  
seroit propre pour luy faire trouver  
une habitation commode & plai-  
sante : Il n'y a donc que les ruines  
de son corps, je veux dire ses in-  
dispositions, qui soient capables de  
le luy faire abandonner. Disons  
plus, & disons que comme les ames  
aiment fortement les corps qu'elles  
animent, elles ne les quittent ja-  
mais qu'à regret & le plutôt qu'el-  
les peuvent. Cela se voit par les for-  
tes inclinations qu'elles ont de con-  
server leur individu par la nutrition,  
par les soins de le préserver de tout  
ce qui pourroit luy nuire, par les  
aprehensions qu'elles ont que ces  
corps ne tombent dans un état au-  
quel elles ne les puissent plus ani-

Les ames  
sont Philo-  
sophes,  
c'est à dire,  
qu'elles ai-  
ment leurs  
corps.



B 4



mer , faute des dispositions qui les retiennent , & par les inquietudes de les garder de peril , lors qu'ils y tombent. C'est pour cela qu'elles craignent si fort les indispositions de ces corps , & c'est pour cela que si ces corps , qu'elles aiment , sont attaquez , elles font tout leur possible pour empêcher qu'ils ne perdent pas des dispositions qui leur sont si cheres , & pour les tirer de peril. Si elles se trouvent dans des corps indisposez , elles ne les quittent pas pour ces indispositions , elles tâchent à reparer ces fortes de ruines , & si elles sont irreparables pour elles , elles les souffrent jusqu'à ce qu'elles aillent à un tel point , qu'elles ne puissent plus compatir avec elles. Ainsi voit-on quelquefois un homme loger dans une mai-

son, dont une partie est inhabitable, pour ses ruines, qui ne laisse pas d'habiter dans une autre partie de cette même maison, où il peut encor habiter assez commodément. On voit quelquefois un arbre, dont quelques branches sont séches & inanimées, dont le reste est vif, animé & verdoyant. On verra souvent un homme dont les yeux débilités ont besoin du secours des lunettes pour voir. Voila un commencement d'indisposition & d'infirmité, ses yeux sont pourtant animez : mais pour n'avoir pas toutes les dispositions que l'ame demande, pour les rendre clair-voyans, ils sont moins animez, ils ont moins de vûë, & l'ame commence à s'en détacher. Vous en verrez un autre qui a perdu ses dents, cela luy est arrivé con-

tre l'intention de l'ame, qui les ayant données, avoit intention de les conserver : c'est donc contre son gré qu'elles sont tombées, & pour manquer des dispositions convenables, pour continuer à les animer, elle s'est vûe dans la nécessité de les abandonner. Celuy-cy est un manchot; cet autre est un boiteux; voicy un paralytique. Tous ces défauts sont arrivez, parce que l'ame, qui travaille toujours à la conservation integrale de son individu, ne trouvant pas moyen de défendre & de conserver ces parties défectueuses, laisse ce qu'elle ne peut conserver, pour vivifier toujours le principal, qu'elle ne quitte jamais qu'à regret, & le plutôt qu'elle peut. Cette conduite de l'ame montre évidemment ce que j'ay avancé, c'est à dire, qu'el-

le aime son corps, & qu'elle ne l'abandonne jamais à la mort, & à la pourriture, que quand par une ruine totale, & une indisposition trop grande, à laquelle elle ne peut remédier, elle est contrainte de se separer, de ce qu'elle ne peut cesser d'aimer. Cette affection de l'ame pour son corps n'est pas terminée par la mort, elle passe au-delà du tombeau, & cette inclination d'animer est si forte, selon les Theologiens, qu'encor & combien que l'ame soit bienheureuse de la Beatitude, que l'Ecole appelle objective, c'est à dire, qu'elle jouisse de la Divinité, tant qu'elle est separée de son corps, auquel elle veut faire part de son bonheur, il luy manque quelque chose, & quoy qu'on ne puisse pas dire, qu'étant réunie à luy, son



bonheur croisse du côté de l'objet Beatifique , puis qu'elle ne possède pas son Dieu d'une manière plus intense & plus parfaite , & qu'elle n'acquiert pas de nouveaux degrez de gloire , par le moyen desquels elle devienne plus hûreuse , on peut pourtant assûrer qu'il croit en extension , en ce qu'étant réunie à ce qu'elle aime , & luy communiquant sa Beatitude , en la façon qu'il est capable de la goûter ; ce qu'elle desiroit ardemment , ce desir , sans l'accomplissement duquel elle ne pouvoit pas être de tout point contente , étant rempli , il ne luy reste plus rien à souhaiter.

Quant au corps on peut dire qu'il n'a rien que de passif à l'égard de son ame , comme elle est au dessus de luy par l'excellence de sa nature,

elle doit faire en luy tout ce qu'elle veut. C'est pour cette raison que quelques-uns ont dit qu'elle n'est pas plutôt infusée dans la matiere de son corps, qu'elle travaille à l'organiser, & à se bâtir une demeure commode.

Reprenons ce que nous venons de dire. Si Dieu a fait l'homme interminable, comme son Image: s'il n'a point fait la mort: s'il a dit luy-même qu'il ne vouloit point la mort du pecheur, mais sa conversion: si l'ame est faite pour animer: si elle doit toujours animer: si elle peut toujours animer: si elle veut toujours animer: si le corps n'a rien que de passif à l'égard de son ame: s'il ne resiste point à ses operations, par lesquelles elle tend à animer: si elle peut bien organiser son corps:

si elle a bien pû introduire en luy les dispositions qu'elle demande pour bien animer : si elle peut bien quelquefois le remettre en santé, quand il l'a perduë ; pourquoy ne pourrat-elle pas entretenir ces dispositions une fois reçûës, pour animer toujours ? Par toutes ces raisons il semble que l'homme devroit toujours vivre, soit qu'on le considere eu égard à son Dieu, ou eu égard à son ame, ou eu égard à son corps : cependant il meurt, ni Dieu, ni son ame, ne le garantissent pas ; & ce grand desir qu'il a d'une vie immortelle, qui est né avec luy, n'a son effet dans aucun des hommes ; quoique, selon les Philosophes, quand la nature fait desirer quelque chose, par un desir qui vient d'elle & de son fond, il doit avoir de l'effet dans

quelques individus de l'espece au moins , vû qu'elle ne porte point à des choses impossibles ; cependant il meurt , & pas un n'en échape : d'où vient cela ?

Pour résoudre ces difficultez appuyées sur l'Ecriture , il faut dire au premier argument à l'égard de Dieu , qu'il a fait l'homme immortel , à condition qu'il s'abstiendrait de l'offenser , ce qu'il n'a pas fait. Au 2<sup>e</sup>. Que l'Image de Dieu est en l'ame de l'homme , & non pas dans le corps , & qu'encor qu'il meure , cet Image n'est pas ruiné pour cela , il subsiste toujours dans l'ame , dans laquelle il a été imprimé. Au 3<sup>e</sup>. Qu'il est vray que Dieu n'a point fait la mort , & que c'est contre son intention qu'elle arrive : mais il ne faut pas conclure delà qu'elle ne doit



point arriver ; tant que l'homme a conservé la Justice de son origine, cette Justice l'a mis à couvert des insultes de la mort : en la perdant par le peché, il luy a ôté cet obstacle, il luy a ouvert la porte, il l'a introduit dans le monde contre luy-même, & elle l'est venu assaillir en une infinité de manieres.

A l'égard de l'ame , il faut dire qu'étant immortelle , elle est faite pour animer, qu'elle veut toujours animer : mais qu'elle ne peut animer qu'autant qu'il plaît à Dieu, qui concourt à cette animation, & par la volonté de ce Dieu, qui est la premiere vie. Or Dieu a voulu que l'ame avec son concours animât toujours tant qu'elle feroit attachée à sa volonté, & animée de sa grace : mais que si pour complai-  
re

re à son corps, elle se détachoit de cette volonté, en laquelle se trouve la vie, que comme elle gâte en elle l'Image de Dieu, qui donne la vie à tout ce qui vit, ce Dieu, pour la punir, ne veut plus qu'elle luy ressemble en cela, & qu'elle puisse donner la vie à son corps pour toujours, selon son premier dessein : mais qu'elle anime un tems seulement, plus ou moins long, selon le bon plaisir de cette volonté.

*Vita in voluntate ejus.*  
Psal. 29.

De ce que nous venons de dire, on peut conclure quatre choses. 1°. Qu'il a été au pouvoir de l'homme de ne point mourir. 2°. Qu'il est devenu mortel d'immortel qu'il étoit par sa faute, par son péché. 3°. Que cela étant ainsi, il est cause de sa mort, & non pas Dieu ; c'est pour cela qu'il est dit que Dieu n'a

C

point fait la mort , qu'elle est entrée dans le monde par le péché , dont Dieu n'est point l'auteur. C'est donc l'homme qui s'est tué luy-même en péchant. Il n'étoit pas juste que son corps ne mourût point , puisque son ame , par laquelle il vit , étoit morte ; il n'étoit pas à propos , qu'une ame , qui n'est plus animée de la Grace , qui est sa vie , puisse elle-même animer son corps , & luy donner la vie qu'elle n'a pas. 4°. Il est constant , par ce que dessus , que l'homme avoit été créé immortel , non par nature ; car comme la nature est toujours la même dans l'espece , s'il avoit été immortel par nature , il le seroit encor ; mais par la Grace : la perte de la Grace luy a causé la privation du fruit de vie , & la privation du fruit de vie luy cause la mort.

A l'objection cy-dessus , sçavoir, que puisque du péché il y a du retour à la Grace , de même de la mortalité il doit y avoir du retour à l'immortalité , vû que le péché est la cause de la mort , & que la Grace est la cause de la vie , selon ce que nous avons dit.

Il faut répondre qu'encor que la Grace originelle , & celle que Dieu donne à l'homme par le moyen des Sacremens , soient de même nature, que cependant la dernière n'est point d'une égale efficace. Je veux dire qu'elle n'est point si puissante que la première , vû qu'elle ne s'étend point *ad amissionem immortalitatis effectum*, comme parle saint Thomas ; c'est à dire , qu'elle ne peut point faire revenir l'homme à l'état de l'immortalité , dont il est déchû.

*Amplior  
gratia col-  
lata fuit an-  
te peccatum,  
quam post.  
S. Thom.  
1. 2. 2. 2. c.*



J'ajoute au sentiment de ce saint Docteur , que quand bien cette seconde Grace , qui revient à l'homme par la Penitence , seroit d'une égale efficace , & qu'elle s'étendrait *ad amissionem immortalitatis effectum* , comme la premiere , il seroit encore nécessaire , pour reparer le déchet de la substance , que nous avons nommé moyenne , ou humide conjointant , que Dieu redonnât à l'homme l'usage du fruit de vie , au moyen duquel l'harmonie , qui se doit rencontrer entre l'ame & le corps , fût rétablie & conservée , & que la premiere pût toujours animer le dernier.

Mais je dis qu'encore que depuis le péché du premier homme , les autres hommes , ses descendans , se trouvent dans la nécessité de mou-

rir, il ne leur est pourtant pas défendu d'aspirer à une longue vie. Je dis plus, puisque je dis que Dieu l'a promise aux fidèles observateurs de ses Commandemens, & qu'ils l'auront sans doute, si réglans leurs mœurs selon sa volonté ils ont connoissance du succédané du fruit de vie, & s'ils en usent selon leurs besoins. La crainte du Seigneur ajoutera des jours aux jours de la vie des gens-de-bien, dit le S. Esprit au dixième des Proverbes : Le nombre des années des impies sera diminué. Le Roy Ezechias est une preuve du premier. Ce pieux Prince tomba malade, & Dieu voulant récompenser sa vertu & ses bonnes œuvres, luy fit dire par le Prophete Isaïe, qu'il eut à donner ordre à ses affaires, parce qu'il n'en échaperoit pas.

*Timor Domini adjiciet dies, anni impiorum breviantur.*  
Prov. 10.

4. Regum.  
20.

A cette triste nouvelle il pria Dieu à chaudes larmes , à ce qu'il luy plût luy redonner la vie ; & la ferveur de sa priere eut tant de force, qu'elle fit revoquer l'arrest. Le Prophete qui n'étoit pas encor sorti du logis, eut ordre de retourner , & de dire au Roy de la part de Dieu, qu'il avoit vû ses larmes , & qu'il avoit exaucé sa priere ; qu'il gueriroit , & que dans trois jours il iroit au Temple pour luy rendre graces de sa santé ; qu'en outre , il luy accordoit encor quinze ans de vie. L'Empereur Anastase Dicore, ou à double Prunelle , est une preuve du second. Ce Prince qui avoit vécu en impie, fut, en punition de ses déreglemens, frappé du tonnerre ; & pendant qu'il étoit au lit du coup , un Spectre luy aparut dans son sommeil , avec un

DE LA LONGUE VIE. 39  
Livre en sa main, qui luy dit : Voila  
que je retranche de ce Livre qua-  
torze années de ta vie, pour ton  
impiété.

Il n'est pas difficile de trouver  
dans l'Histoire Sainte un assez grand  
nombre de personnes qui ont long-  
tems vécu, tant que le premier âge  
du monde a duré ; c'est à dire, de-  
puis la creation jusqu'au deluge :  
mais cela n'est pas si commun ni si  
ordinaire dans les âges suivans, ceux  
mêmes qui ont beaucoup vécu, ne  
font point parvenus à un si grand  
nombre d'années, d'autant que Dieu  
voyant que l'homme abusoit d'une  
vie aussi longue, que celle des pre-  
miers de sa race, la borna à six  
vingts ans, afin que ses péchez euf-  
sent des bornes : & nous voyons  
dans le siècle où nous sommes, que

C 4



pour la multiplication des crimes, à peine peut-on parvenir à la moitié de ce terme. Voicy pourtant une liste de ceux dont la vie a été considérable pour sa longueur, telle que je l'ay pû recueillir dans les Ouvrages de ceux qui ont écrit, & je l'ay faite exprés, pour montrer que les hommes d'aujourd'huy ne doivent pas desespérer de vivre un tems assez long, s'ils craignent Dieu, s'ils s'abstiennent de l'offenser, s'ils évitent les débauches, & s'ils vivent d'une maniere réglée.

Noé vécut 950 ans; Sem son fils 600 ans; Arphaxad fils de Sem 338 ans; Salé fils d'Arphaxad 430 ans; Heber fils de Salé 464 ans; Phaleg 239 ans; Rheu 239 ans; Sarug 230 ans; Nachor 148 ans; Thare pere d'Abraham 160 ans;

DE LA LONGUE VIE. 41

Abraham 175 ans ; Isaac 185 ans ;  
 Jacob 165 ans ; Moÿse 120 ans ;  
 Aaron 123 ans ; Sara 127 ans ; Judith  
 105 ans ; Saint Simeon fils de Cleo-  
 phas Evêque de Jerusalem, dont la  
 fête est célébrée le 18. de Février,  
 souffrit le martyre à l'âge de 120 ans ;  
 Saint Hilarion vécut 84 ans ; Saint  
 Paphnuce & Saint Macaire 90 ans ;  
 Saint Jacques l'Hermite 104 ans ;  
 Saint Antoine & Saint Simeon Sti-  
 lite 109 ans, Saint Arsene & Saint  
 Romuald 120 ans ; Saint Remond  
 Jacobin 100 ans ; Saint Theodore  
 Abbé 105 ans ; Le venerable Bede  
 92 ans. Outre ceux-cy en voicy  
 d'autres dont les Histoires prophanes  
 font mention ; Artephius Grec, *in*  
*turba Philosophorum*, se vante qu'au  
 moyen de sa quinte-essence, il a dé-  
 ja vécu 900 ans : Je croy que c'est

une fable. Remond Lulle étant proche de sa mort comme il paroifloit, fit l'or potable, dont il se revivifia : Il vécut jusqu'à 140 ans, & mourut d'une mort violente dans une des Isles Baleares, où il est reveré comme un saint Martyr. Jean des Tems en 1140. mourut âgé de 460 ans, du tems de l'Empereur Conrad ; il avoit servi l'Empereur Charlemagne dans ses guerres. Nestor, selon l'opinion commune, vécut 300 ans. Arganton ou Argentonius, Roy de l'Andalousie, appelé autrefois Turdelanie, ou Calismalis, vécut 150 ans. Strabon, le Poëte Silius, & autres disent 300 ans.

*Ter denos decies emensus Belliger annos.*

Bapt Mant. in Alphonso il regna 80 ans ; Marcus Valerius Corvinus

DE LA LONGUE VIE. 43  
vécut 100 ans ; Stephanus Romain  
vécut long-temps ; Terencia fem-  
me de Ciceron vécut 117 ans ; Sa-  
mura Romaine 110 ans : Valeria  
Capriola dansa deux fois aux Jeux  
séculaires, qui ne se faisoient que de  
cent ans en cent ans. Plin rapporte,  
qu'aux Rôles faits par les Empereurs  
Tite & Vespasian, on trouva à Par-  
me trois hommes âgez de 120 ans,  
deux de cent trente, & une fem-  
me de 132 ans. En la Romanie on  
trouva 54 hommes de chacun 100  
ans, 57 de 110 ans, 4 de 130. &  
autres quatre en avoient chacun 115.  
Dans les mêmes Rôles il est encor  
dit qu'on en trouva 4 qui avoient  
chacun 140 ans. Gorgias Leontin  
vécut plus de 100 ans en bonne dis-  
position. Seneque Philosophe de  
Cordoïe vécut 140 ans. Appollo-



nus de Tianée 100 ans. Democrite 109 ans. Galien 140 ans. Attila Roy des Gots 140. Macinilla Roy de Guinée 94.

Antoine de Torquemade, en la dixième journée de ses Discours, dit que Velasque de Tarente in Philone, fait mention d'une Abbessé du Monastere de Monviedre, âgée d'environ 110 ans, qui devint jeune, comme à l'âge de 30 ans; les dents luy revinrent; ses cheveux prirent la couleur noire; ses rides s'en allerent; & son sein luy vint comme à une personne de l'âge susdit. Il dit encor qu'en la Ville de Tarente demouroit un Vieillard qui étoit rajeuni à l'âge de cent ans, il vécut cinquante ans en cet état, puis il vieillit derechef. Le même Sieur de Torquemade raporte que l'A-

DE LA LONGUE VIE. 45  
miral Fadrique , passant à Rioia ,  
vit un homme qui ne paroissoit âgé  
que de cinquante ans , qui luy dit  
qu'il avoit été Laquais chez son  
grand Pere ; ce que l'Amiral ne  
pouvoit croire : il le crût pourtant,  
lorsque le bon homme luy dit qu'é-  
tant parvenu à l'âge de cent ans,  
il étoit rajeuni, ce qui luy fut avéré  
par les habitans du lieu , ausquels  
il s'informa de la chose. Il dit en  
outre que Fernand Lopes de Casta-  
naga , au Livre 8. de ses Chroni-  
ques , raconte que du tems que  
Nonio de Cugnes étoit Viceroy des  
Indes , on luy amena un homme,  
âgé de 340 ans, qui affirma qu'il étoit  
rajeuny quatre fois, ce qui fut con-  
firmé par ceux de sa connoissance;  
il étoit natif de Bengala , il avoit  
eu soixante dix femmes, & a vécu

370 ans , il vivoit en l'an 1536. Le même Auteur ajoûte encor , que dans le même tems vivoit à Bengala un More Mahometan , nommé Xequedir natif d'une Province nommée Xequé , lequel avoit 300 ans.

André Benedict raconte d'une femme , qui s'apelloit Victoire , qu'étant âgée de 80 ans , les dents & les cheveux qu'elle avoit perdus , luy revinrent.

Plusieurs personnes ont lû , aussi bien que moy , une Gazette de Hollande publiée environ le mois de Decembre 1688. dans laquelle le Gazetier parloit , comme d'une chose extraordinaire en nôtre siècle , de la mort d'un homme qui avoit vécu 130 ans : Un Medecin de nos jours assure dans ses Ouvrages

qu'il a traité un homme , qui est mort âgé de 150 ans. Je pourrois grossir ce Chapitre de beaucoup d'autres , dont la vie a été fort longue. Je les trouve au premier Livre des Officines de Textor , au Chapitre qui a pour titre , *Qui diu vixerunt* : mais je m'en abstiens pour n'être point trop long ; j'y renvoye le curieux Lecteur : il me suffit d'avoir montré que l'on peut vivre long-tems , ce que je m'étois proposé. Il faut voir dans le Chapitre suivant par quoy l'on vit.

Lucien a  
aussi fait  
un Cata-  
logue de  
ceux qui  
ont long-  
tems vécu.





## C H A P I T R E I I I.

*Que les corps vivans ne vivent pas  
par eux-mêmes , mais par quelque  
chose de spirituel , qui est leur ame.*

Q Uelque rêveurs de Philo-  
sophes ont voulu que le monde  
étoit un animal , & qu'il vivoit en  
son tout , & en ses parties , ainsi se-  
lon eux la terre , les pierres , les  
marbres , les métaux , &c. sont ani-  
mez & vivants. Si cette opinion est  
véritable , le monde est un miséra-  
ble animal , les uns le déchirent de  
tous côtez , en labourant la terre : les  
autres creusent jusques dans ses en-  
traîles , pour en tirer l'eau , la marne ,  
les pierres & les métaux. Quand  
cette opinion ridicule ; que les plus  
officiers

grossiers des hommes mêmes ne croient pas , seroit admise , il faudroit toujours en revenir là , que de tous les corps vivans , il n'y en a pas un qui vive par luy-même. Si le monde étoit un animal , il vivroit parce qu'il seroit animé , & il seroit animé , parce qu'il auroit une ame ; ce qui n'est point : ou bien il faudroit dire, que le corps de cet animal seroit vivant & animé , sans avoir une ame , ce qui seroit impertinent & contradictoire ; il est autant de l'essence de l'animal , pour être animal, d'avoir une ame , qu'il est de l'essence de l'homme , pour être homme , d'être raisonnable. Si les corps inanimez étoient vivans, ils vivroient ou à cause qu'ils sont corps, ou à cause de la matiere dont ils sont composez, ou à cause de leur

D

forme corporelle, & ils donneroient des marques de leur vie par le mouvement. Or je dis qu'ils ne peuvent pas vivre par aucune de ces raisons. Ils ne vivent pas parce qu'ils sont corps : si cette raison avoit lieu, tout corps devroit vivre par luy-même; personne pourtant n'admet à l'heure qu'il est, que les marbres, qui sont corps, vivent; & s'il s'en trouvoit un seul qui vécut, par la raison qu'il feroit corps, on auroit lieu de demander, vû la grande quantité de corps qu'il y a dans l'Univers, auxquels on n'attribuë point la vie, pourquoy celuy-là vivroit, & les autres, non. Ils ne vivent pas à cause de la matiere dont ils sont composez : la matiere est un assemblage d'elemens unis ensemble, où la terre domine pour l'ordinaire

DE LA LONGUE VIE. SI  
avec l'eau qui en lie les parties : or  
tous ces élemens , à cause de leurs  
qualitez , repugnent à la vie , qui  
demande une humidité jointe à une  
chaleur tempérée : le feu est trop  
chaud & trop sec , l'air semble mieux  
disposé , & plus propre pour la vie ;  
cependant on ne voit pas qu'il la  
donne : & s'il ne l'a pas luy-même,  
comment la pourroit-il donner à  
une matiere plus grossiere , & moins  
propre à la vie que luy ? L'eau qui  
lie les parties de la terre , pour en fai-  
re un corps , a trop de froideur avec  
son humidité. De tous les élemens,  
la terre , à cause de ses qualitez , est  
la plus éloignée de la vie ; elle a la  
froideur & la sécheresse , qui sont  
les semences & les causes de la mort ;  
elle a la pesanteur , par laquelle elle  
a le mouvement naturel , pour ten-

D 2



dre au centre des choses pesantes : mais cette pesanteur repugne extrêmement au mouvement qui marque la vie. Outre cela, elle a l'opacité & la tenebrosité qui la rendent, selon l'Ecriture, la region de l'ombre de la mort. Les corps ne vivent pas non plus par leur forme corporelle. Dieu avoit formé le corps de l'homme, du limon de la terre, avant qu'il fut vivant, pour le faire vivre; il mit en luy un soufflé de vie, c'est à dire, qu'il crea en luy son ame, & dès le moment il fut animé & vivant. Si les corps vivoient au moyen de leur forme corporelle, ils devroient encor vivre après qu'ils ne vivent plus, vû que ces formes subsistent dans les plantes, dans les animaux, & dans l'homme, après qu'ils sont morts. Les corps inanimez par

la mort , ne donnent aucune marque de vie par le mouvement ; ils n'ont que le mouvement naturel , par lequel ils tendent en bas , & ce mouvement qui reste après la mort , n'est nullement vital. Si donc tous les corps inanimez ne vivent pas , si ceux qui vivent ne vivent pas à cause qu'ils sont corps , ni à cause de la matiere qui les compose , ni à cause de leur forme corporelle , c'est une necessité de dire qu'ils vivent à cause de quelqu'autre chose , & ce quelqu'autre chose , c'est ce que nous apellons ame ; & c'est ce qui donne aux plantes le mouvement par lequel elles croissent & se multiplient , & aux animaux , le mouvement progressif par lequel ils vont où l'appetit les porte , outre celuy d'accroissement & de multiplication.

D 3

Corps organisé, c'est à dire instrumenté, ou plein d'instrumens.

C'est une chose familiere aux Philosophes, aux Medecins, & aux Peres de l'Eglise même, de nommer le corps l'instrument de l'ame; ils ont raison, il l'est en effet. Cette dénomination me fournit encor une raison, pour confirmer que les corps ne vivent point par eux-mêmes. Voyez un instrument dans la boutique d'un Artisan, il est sans mouvement; & si l'ouvrier qui l'a destiné pour certains usages, à quoy il l'employe, ne le remuë, il demeure en une place, sans mouvement; & lors qu'il est usé, inutile, & qu'il ne peut plus servir, il le laisse absolument sans aucun usage. Le corps est l'instrument de l'ame, il ne peut se remuer que par son moyen; elle l'employe à ses fonctions; elle s'en sert à ses usages; & quand pour être

usé, il n'est propre à rien, elle le laisse sans mouvement, & sans vie, & elle l'abandonne à la pourriture. Ce que nous venons de dire fait assez voir que si les corps vivans ont la vie, ils ne l'ont pas d'eux-mêmes, & qu'ils la tiennent d'une autre chose, que nous avons nommé ame: mais nous ne sommes pas encor arrivés à nôtre but, qui est de montrer que le corps vit par quelque chose de spirituel; pour cela il est à propos de faire voir que l'ame est spirituelle non seulement dans l'homme, mais que même dans les animaux & dans les plantes, ce qui les anime est en quelque façon spirituel.

Le mouvement est la marque de la vie, nous l'avons dit. Les corps pour la pesanteur de la matiere dont



ils sont composez, sont mal propres pour le mouvement; les substances spirituelles au contraire y sont fort propres pour leur legereté. Ainsi plus une ame est dégagée de toute materialité, plus la vie qu'elle communique à son corps, est excellente, & plus elle a de facilité & de disposition à le mouvoir. L'ame des plantes, quoy qu'un peu spirituelle, ce qui fait qu'on ne la voit point quand elle expire, est fort embrouillée dans la matiere; pour cela elle ne donne aucun mouvement, que celui de l'accroissement. Celle des animaux a moins de materialité; elle n'en est pourtant pas tout à fait dégagée, & pour cela elle cause en eux un mouvement plus parfait, qui est le local: mais tant celle des plantes, que celle des animaux sans rai-

son, pour n'être pas dématerialisées, ne peuvent subsister vivantes hors le corps qu'elles animent. On ne peut pas assurer que les ames des plantes & des animaux sans raison soient spirituelles, vû qu'elles viennent de semences qui sont matérielles, & qu'elles meurent avec le corps: on peut dire néanmoins que dans ces semences il se trouve un grand amas d'esprits, qui étant un peu dévelopez de leur matiere, deviennent les ames des individus, dont elles font partie; qu'étant ames & esprits, quoy qu'avec beaucoup de materialité, elles sont legeres & agiles; & pour leur legereté & agilité, elles sont capables de surmonter la pesanteur du corps qu'elles animent, & de luy donner le mouvement d'accroissement, si elles sont plantes; &

le progressif, ou local, joint à celuy de l'accroissement, si elles sont animaux, & de faire en leur corps les fonctions qui sont de la nature vegetative, ou de la sensitive. Quant à l'ame de l'homme, elle a embarrassé tous les Philosophes anciens qui n'ont point connu nos Mysteres; ils en ont parlé differemment, & l'ignorance où ils étoient de sa nature, leur a fait dire mille choses impertinentes. Je sortirois de la resolution que j'ay prise, d'être bref & succint, si je voulois m'amuser à décrire leurs différentes opinions sur cette matiere; ce qui me semble digne de remarque en cette occasion, c'est qu'encor qu'ils crussent qu'elle étoit de quelque matiere, ils sont comme convenus en cela, que cette matiere étoit tenuë, subtile &

déliée, comme de l'air ou du feu, ce qui montre le penchant qu'ils ont eu à l'aprocher de la spiritualité.

Le Philosophe pleureux ( j'entens parler d'Heraclite ) m'a contenté plus que les autres, lors qu'il a avoué ingenuement, au raport de Diogene Laerce qui a écrit sa vie, que la nature ne pouvoit être découverte, qu'elle avoit des raisons profondes & cachées; & que quelques voyages que l'on fit pour s'en informer, elle seroit toujours inconnue.

*Dicitur et  
id de anima  
sensisse na-  
tura, nun-  
quam illam  
reperiri posse  
quantalibet  
quis via  
conficiat  
spatia adeo  
profundam  
ejus esse ra-  
tionem.  
Diogen.  
Laerce in vi-  
ta Hera-  
cliti.*

Ce qui a donné tant de peine à l'ancienne Philosophie, graces à Dieu, ne nous en donne plus; nous sçavons, par le moyen de nôtre foy, qu'elle est purement spirituelle, & que pour cette raison elle peut subsister hors de son corps; ce qui n'arrive point ni à celle des plantes, ni



à celle des brutes. Quoique nous ayons dit que l'ame de l'homme est purement spirituelle, c'est à dire, qu'elle est sans mélange de materialité, elle n'a pas pour cela toute la spiritualité des esprits, le dernier du neuvième ordre des Anges en a plus qu'elle : celui-cy, qui est le premier en montant, en a moins que le second qui le suit immédiatement ; le troisième devance ces deux icy ; le quatrième a une meilleure part à cette pureté spirituelle : mais il le cede au cinquième, comme le cinquième fait au sixième, & ainsi de suite ; cela va toujours en augmentant de degré en degré jusqu'au premier des Seraphims ; il n'y en a pas deux de semblables, selon saint Thomas, & chacun encherit sur celui qui est au dessous de luy. Ces bienheureux

esprits , qui sont presque infinis en nombre , sont distinguez l'un de l'autre par ces differens degrez de pureté ; & c'est ce qui a fait penser à ce saint Docteur, que dans la nature Angelique , chaque singulier constituë une espece à part ; & plus ces degrez de perfection sont haut élevez dans la spiritualité , plus ces sublimes intelligences sont avantegez des dons & des prerogatives de la vie , parce qu'ils sont plus proche de la source des esprits & de la vie , qui est Dieu.

Cela posé , quelle pensée devons-nous avoir de ce premier des Etres, il ne voit rien au dessus de luy , son être illimité est au comble & au fete de la plus haute elevation spirituelle ? il est souverainement suremineminent , & par excellence esprit. *Deus* Joan. 4.  
*Spiritus est* : Il a la plenitude de l'être,

de la spiritualité & de la vie : & il est , pour parler comme les Theologiens , un acte très-pur , qui exclud infiniment toute potentialité ; c'est à dire , que Dieu qui est très-simple , est une perfection infinie , infiniment éloignée de toute imperfection : en un mot , il est l'actualité de l'être , s'il est permis de parler ainsi , & il est la source , le principe , & le centre des esprits. Si la vie est dans ce qui s'écoule du principe , y a-t-il apparence qu'elle ne soit pas dans le principe ? Si la vie se trouve dans l'effet , se peut-il faire que la cause de cet effet en soit privée ? Si la vie se rencontre dans le ruisseau , qui pourra croire que la source de ce ruisseau en soit dépourvûe ? Si le Createur donne la vie à tout ce qu'il a créé de vivant , peut-on raisonna-

blement penser que contre la maxime, il donne à ses creatures ce qu'il n'a pas pour luy-même ? Si une partie des choses naturelles est vivante, l'Auteur de la Nature fera-t-il de pire condition que cette partie ? Si le mouvement est un signe de vie en tout ce qui vit, celui qui donne le mouvement à toutes les choses vivantes, sans le recevoir d'aucune, fera-t-il sans vie & sans mouvement ? Je veux dire sans certaines operations, comme d'entendre & de vouloir, lesquelles pour parler comme saint Thomas, sont des mouvemens d'un Etre parfait, qui existe en acte, qui ne sont point messeantes à une nature aussi excellente que la Divine, & qui sont sa joye & ses délices. Cela est de tout point impossible, & il est certain d'une cer-

*Spiritus  
Creator mo-  
vet se nec  
per tempus,  
nec per lo-  
cum.  
Augustin.*

*S. Thom.  
I. P. Q. 9.  
a. 1. 1<sup>m</sup>.  
p 18. 3. 1<sup>m</sup>.*



titude immanquable, que Dieu a la vie : mais s'il est vray, comme on n'en peut pas douter qu'il ait la vie, il faut necessairement que comme son Etre est infiniment au dessus de tous les êtres, cette vie pour y répondre surpasse de tout point ce qu'on peut s'imaginer de plus excellent; il faut dire que c'est un ocean, un abîme infini de vie qu'il est impossible de mesurer : mais d'une vie infiniment délicieuse, infiniment glorieuse, infiniment parfaite. Ce Dieu a une plénitude & une redondance de vie, qui se répand à gros torrens sur les Citoyens du Ciel, & cause en eux une yvresse de contentemens ineffables. Cette vie par essence, cette premiere cause de vie fait aussi découler ses influences jusques sur la terre, & elle y fait vivre tout ce qui vit icy-bas.

Re-

*Inebriabun-  
tur ab uber-  
tate domus  
tua & tor-  
rente volu-  
ptatis tue  
potabis eos.  
Psalm. 75.*

Reprenons un peu ce que nous venons de dire ; les corps inanimez sont sans vie ; les corps des plantes, des brutes & des hommes ne vivent point par eux-mêmes : les ames des plantes & des brutes qui sont matériellement spirituelles , après avoir vivifié leurs corps quelque tems , meurent avec eux , & cela fait voir que la mort vient au côté de la matiere. Quand l'ame de l'homme ne peut plus compatir avec les indispositions de son corps , elle le laisse sans vie , & elle vit seule séparée de luy ; elle ne meurt pas ainsi que l'ame des plantes & des brutes , parce qu'elle est sans matiere : les Anges vivent d'une vie plus noble qu'elle , parce qu'ils sont plus purs dans le genre des esprits , & Dieu , qui est la pureté même , est la vie par essence , &

E

cela fait voir que la vie vient de quelque chose de spirituel. O homme qui lis cecy , qui que tu sois , voila une belle leçon pour toy ! Si tu aime la vie , prens garde que la mort vient du côté de la matiere : ne rampe pas comme un vil animal sur la terre , retire ton affection des choses materielles. La vie vient du côté du spirituel , eleve-toy à ton Dieu , la source & le principe des esprits & de la vie : tens à luy de tous les mouvemens de l'ame qui t'a donnée , que ta conversation soit toujours dans les Cieux ; contemple cette divine source de vie ; applique-toy à le connoître ; épuise tout ce que tu as de force dans la volonté à l'aimer , & tu pourras attirer de cette divine source des influences de vie , non seulement pour la vie naturelle , mais même

DE LA LONGUE VIE. 67  
pour celle de la grace , & pour celle  
de la gloire. Cecy soit dit en passant  
pour le moral.

Concluons maintenant, & disons  
qu'il est constant par ce que nous  
venons de dire, que c'est par l'ame  
que le corps est vivant, & qu'afin  
qu'il vive long-tems icy-bas, il est  
nécessaire de la retenir long-tems  
formellement unie à ce corps ; que  
pour la retenir long-tems, il est be-  
soin de connoître les dispositions  
qu'elle demande pour demeurer  
dans l'union, & pour animer, & les  
luy procurer autant qu'il est possible.  
Il faut de plus connoître un certain  
humide spiritueux, onctueux, plein  
d'une chaleur vitale, qu'elle aime,  
auquel elle s'attache, & qui l'atta-  
che elle-même à son corps, & par  
le moyen duquel elle fait en luy tout

E 2



ce qu'elle doit faire pour animer. La continuation de la vie, dit Aristote, dépend de cette humeur pleine de chaleur. *Vita est permanentia humidi incalido*. Je nomme cette chaleur humoreuse, ou cette humeur chaloureuse, substance moyenne, ou humide conjoignant, pour les raisons que nous expliquerons cy-après. Nous parlerons premierement de ces dispositions, ensuite nous parlerons de cette substance : mais voyons auparavant comme l'ame anime les parties solides & grossieres, par le moyen des subtiles & tenuës.



## CHAPITRE IV.

*Que l'ame anime les parties solides & grossieres du corps par le moyen des subriles & tenuës.*

**S**I entre les Philosophes anciens il y a eu un si grand partage d'opinions touchant la nature de l'ame, ainsi que nous l'avons dit au Chapitre précédent, ceux d'entr'eux qui ont crû son immaterialité & sa subsistance avant le corps, n'ont été guère moins partagez en sentimens, touchant la maniere dont elle s'unit à luy, pour faire un tout physique, & leur créance a causé leur partage. Ils voyoient une grande distance entre ces deux parties de l'homme, la spiritualité de l'une, & la materialité

E 3

de l'autre leur faisoit de la difficulté ; ils ne pouvoient concevoir que des choses si éloignées pussent s'unir, si une nature moyenne, c'est-à-dire, qui tint de l'une & de l'autre, & qui eut quelque chose du spirituel & du corporel, devenuë mediatrice de ces deux extrêmes, n'intervenoit, pour les concilier & pour en ménager l'union. Platon & ceux de sa secte enseignoient, que l'ame qui avoit été créée dès le commencement avec la connoissance des sciences, libre & separée de toute matiere, se plaisoit en cet état de vie, & qu'elle avoit en horreur de s'allier avec le corps, comme étant une chose indigne de sa noblesse ; que néanmoins pour expier certaines offenses dans lesquelles elle étoit tombée depuis sa création, elle étoit contrainte contre

son inclination , d'entrer dans un corps dans lequel elle étoit enfermée, ainsi qu'un prisonnier dans une prison , & d'habiter malgré elle dans ce bas étage du monde ; qu'à cet effet elle étoit premièrement revêtue d'un habit éclatant , incorruptible & semblable à un astre , qu'elle ne quittoit jamais : A ce premier vêtement ils en adjoûtoient un autre moins précieux composé de la portion la plus tenue des Elemens , & ils disoient qu'étant ainsi acôûtrée , ces habillemens étoient comme des liens , qui l'attachent à son corps ; d'autres vouloient que cette union fut ménagée par la lumiere , qu'ils disoient être un corps de la nature de la quinte-essence : l'ame des plantes , selon eux , s'unissoit par le moyen de la lumiere du Ciel étoillé : celle des bêtes par

S. Thom.  
I. p. q. 76.  
art. 7.



la lumiere du Ciel crystalin ; & celle de l'homme par la lumiere du Ciel empirée. Ces rêveries philosophiques sont rejetées , l'ame n'est point créée avant le corps , ni hors du corps : Dieu n'en fait point à deux fois , sa création & son infusion dans la matiere ne sont qu'une même chose, selon S. Augustin. *Deus infundendo creat & creando infundit*, dit ce Pere. Le Docteur Angelique, qui est de son sentiment , se raille avec raison de ceux qui ont une opinion contraire , & la traite de ridicule ; la lumiere n'est point un corps , & la quinte-essence qui est une substance au dessus des Elemens , n'entre point, selon luy, dans la composition des choses par elle-même, parce qu'elle est inalterable ; mais par sa vertu seulement : qu'il suffit que l'ame soit

faite pour le corps, & le corps pour l'ame; que celle-cy soit la forme, & celuy-là sa matiere: que l'une, je veux dire l'ame, veuille perfectionner en animant, & que l'autre aspire à la perfection de l'animation; & enfin que tous les deux, par une inclination mutuelle qui leur vient de la nature même, conspirent à s'unir, & à demeurer unis aussi long-tems qu'ils le peuvent. J'avouë qu'entre les parties solides & grossieres du corps & l'ame, il est besoin, ce semble, d'un milieu qui les unisse: mais est-il croyable que Dieu n'ait pas pourvû à cela? Ce seroit luy faire injure que de le croire. Pourra-t-on bien penser que sa Providence qui a Sap. 11. 10. fait tout avec poids, nombre & mesure, Sap. 7. qui dispose toutes choses avec force, mais pourtant avec suavité, luy ait

manqué en cette rencontre ? Cela ne se peut pas dire, & si l'on considère, si l'on examine la chose avec attention, on verra que tout de même qu'entre les êtres créés depuis le plus bas & le plus imparfait jusqu'au plus haut & au plus parfait, tous les espaces de l'être sont remplis de degré en degré, en sorte qu'il n'y a entr'eux aucune distance vuide : de même la nature n'anime point *per saltum* : je veux dire, que depuis les parties solides & grossières du corps matériel jusqu'à l'ame spirituelle, il se rencontre plusieurs substances, qui encherissans l'une sur l'autre en subtilité, viennent enfin aboutir & finir à l'ame, qui est tout à fait spirituelle. Le corps fait de terre est la baze & le fondement de tout l'édifice corporel, ensuite viennent les hu-

DE LA LONGUE VIE. 75  
meurs moins grossieres que le corps;  
dont la mélancolie a plus de ra-  
port avec la terre; la pituite symbo-  
lise avec l'eau; le sang a quelque  
chose d'aëré; la bile pour sa chaleur  
est comparée au feu. Après les hu-  
meurs qui ont moins de grossiereté  
que la matiere terrestre, se presen-  
tent les esprits qui ont plus de con-  
venance avec l'ame; le moins subtil  
est celuy que l'on nomme naturel;  
le vital est plus délié que luy; l'ani-  
mal surpasse les deux autres en sub-  
tilité & en tenuité: je pense que s'il  
en avoit un peu davantage, il de-  
viendrait tout à fait spirituel; ou  
pour dire quelque chose de mieux,  
qu'il se dissiperoit entierement: aussi  
c'est à luy, pour le raport qu'il a  
avec l'ame, qu'elle s'unit: mais el-  
le s'unit aux autres parties par son



moyen. Voila le milieu, & il n'est nommé animal, que parce que c'est par luy que l'ame commence à animer & à faire les fonctions animales. C'est par ces humeurs & par ces esprits, que le corps est disposé à l'animation; & parce que les unes & les autres ne sont point étrangères au corps: mais qu'elles en font partie; on peut dire que ces parties, selon le saint Docteur, sont des dispositions, ou pour mieux dire, des parties disposantes, qui déterminent l'ame à animer ce qu'il y a de plus grossier dans l'homme, & à demeurer unie avec la matiere de son corps.



## CHAPITRE V.

*Des dispositions que l'ame desire dans la  
matiere de son corps pour l'animer.*

**I**L est certain par ce que nous  
avons dit cy-dessus , que tout  
ce qui vit est animé , & que ce qui  
est animé a une ame , autrement  
il ne seroit point animé. Cette pro-  
position est évidente par elle-mê-  
me , de cette premiere propo-  
sition j'en tire une autre qui n'est  
pas moins certaine ; sçavoir , qu'il  
y a autant d'ames qu'il y a d'indi-  
vidus animez dans chaque espece.  
Cela posé , je dis que l'ame qui ani-  
me , n'auroit jamais animé le corps  
qu'elle anime ; que cette forme ne  
seroit jamais venue s'unir à sa ma-  
tiere , informer , achever un com-

posé, & le rendre parfait, si auparavant elle n'avoit trouvé dans cette matiere les dispositions qu'elle desire pour animer. C'est pour cela que les Philosophes disent, que lors qu'une matiere a la derniere disposition pour la forme, alors la formes'y trouve, & qu'elle est tirée de la puissance de la matiere pour faire un tout complet: ils en exceptent l'ame de l'homme. Je dis de plus, qu'une matiere a beau avoir les dispositions pour être animée, que cependant elle ne peut jamais être animée que d'une ame de l'espece pour laquelle elle a les dispositions. Ainsi l'ame d'un Chêne ne peut pas animer la matiere d'un Noyer; elle ne peut pas animer la matiere d'un Figuier; elle ne peut pas animer la matiere d'un Aman-dier; elle ne peut pas animer la matie-

re d'un Olivier ; elle ne peut pas animer la matiere d'un Poirier , d'un Pommier , &c. elle ne peut animer que le corps & la matiere d'un Chêne : ce seroit une chose surprenante , & qui paroîtroit même contradictoire ; & on peut dire que la nature se démentiroit elle-même , si l'ame d'un Chêne donnoit à l'Arbre qu'elle animeroit, les accidens, l'exterieur & l'apparence d'un Noyer, d'un Figuier, d'un Amandier, d'un Olivier, d'un Poirier ou d'un Pommier, &c. Cela ne se peut pas concevoir , de même dans les animaux l'ame d'un homme ne peut pas animer le corps d'un Cheval ; elle ne peut pas animer le corps d'un Bœuf ; elle ne peut pas animer le corps d'un Lion ; elle ne peut pas animer le corps d'un Ane , &c. elle ne trouve-



roit pas dans ces corps les dispositions qu'elle y desire ; elle n'y trouveroit cet excellent temperament qu'elle demande pour s'y loger ; elle n'y trouveroit pas des organes propres pour y exercer les fonctions qui font de la nature , & qui ne conviennent point aux animaux sans raison ; elle ne peut animer que le corps d'un homme. Ainsi par tout ce que dessus il est très-évident , que si la matiere n'a du rapport avec la forme pour en être informée , si le corps n'a du rapport avec son ame par les dispositions qu'elle demande pour animer , ils ne s'assembleront jamais.

J'ajoute à ce que dessus , que ce qui peut introduire dans la matiere les dispositions necessaires , afin qu'elle soit animée , ce ne peut être qu'une ame semblable à celle qui doit

DE LA LONGUE VIE. 81  
doit animer , & dont cette matiere  
a été produite. Cela se peut prou-  
ver par induction , en parcourant  
toutes les especes parfaites, je veux  
dire qui ne s'engendrent point de  
corruption. Le Chêne par exemple  
ne seroit jamais devenu Chêne, si  
l'ame d'un autre Chêne n'avoit au-  
paravant disposé la matiere spiri-  
tueuse du Gland à devenir l'ame  
d'un Chêne pour perpetuer l'espe-  
ce. La semence du Cheval ne se-  
roit jamais devenuë un autre Che-  
val , si l'ame du Cheval n'avoit tra-  
vaillé sur la matiere de cette semen-  
ce , pour introduire dans cette ma-  
tiere les dispositions dont elle a be-  
soin pour devenir un jour un autre  
Cheval. La semence de l'homme  
ne seroit jamais un autre homme,  
si l'ame de l'homme dont elle est

F



semence, n'avoit agi sur cette matiere pour y mettre les dispositions necessaires pour recevoir un jour l'ame d'un homme, & pour devenir un autre homme, &c. Il faut donc necessairement que la matiere ait de la correspondance avec la forme dont elle sera animée, pour en être animée, autrement il n'y aura jamais d'union entr'elles.

J'ajoute encor que l'homme, pour éclairé qu'il soit, ne peut pas connoître quelles sont les dispositions que demandent ces ames, dans la matiere qu'elles doivent un jour animer, par ces ames mêmes. L'homme ne connoit que par le moyen des sens, elles sont au dessus des sens : or s'il ne peut pas connoître ces ames par elles-mêmes, parce qu'elles ne tombent point sous

les sens, comment pourra-t-il connoître ces dispositions, dont nous parlons, qui semblent plus éloignées? Je dis pourtant que l'homme peut aucunement connoître les dispositions que demandent ces ames, par ces dispositions mêmes, quand elles sont devenues sensibles dans la matiere, dans laquelle elles ont été introduites.

Il ne sera pas hors de propos de remarquer icy, comme cette matiere ainsi disposée, est chere à la nature, & à l'ame de la plante ou de l'animal, comme elle la considere comme une production qui luy est précieuse, & pour laquelle elle a beaucoup travaillé, & en cela je trouve onze choses dignes de consideration.

1. Dieu ayant créé au commen-

F 2



cement du monde tous les êtres vivans , plantes & animaux , pour marquer le domaine qu'il avoit sur eux , il leur fit commandement de croître , de multiplier , & de remplir la terre. La force de ce commandement a toujours paru depuis par l'obéissance , il est gravé au fond de l'ame de chaque individu de la nature , & il a fait en eux une impression qui ne finira qu'avec le dernier des siècles. En execution de ce commandement , à peine les creatures animées ont-elles atteint le terme de leur accroissement , qu'elles travaillent à la multiplication , & qu'elles préparent une matiere qui est destinée pour cela. A cette matiere l'ame applique sa vertu d'engendrer son semblable , & elle luy imprime

son image pour devenir un jour un autre individu de même espece qu'elle.

2. Cette matiere ainsi disposée vient dans les plantes à l'extrémité des branches, & cela fait voir que c'est la plus pure & la plus subtile portion de la matiere de la plante, & comme son pressis, ou sa quintessence, qui contient virtuellement & en puissance une plante semblable à celle dont elle est produite. Cette matiere passe encor par le conduit d'une petite queue, afin qu'en passant elle soit plus épurée.

3. La troisième chose que je trouve digne de consideration, c'est qu'il semble que la nature ait peur que cette production soit perdue : c'est pour cela qu'on remarque qu'elle a tant de précaution

pour la conserver ; icy elle l'enveloppe dans des membranes ; là dans de dures écorces : en cet endroit elle l'enferme dans des noyaux aussi durs & aussi solides que des pierres, & si bien fermez , qu'on a de la peine à les ouvrir ; & dans les animaux cette matiere est renfermée & resserrée dans une partie destinée par la nature à cet usage , afin que par la chaleur de cette partie, elle y soit mieux élaborée & mieux conservée.

4. Pour l'ordinaire ces semences sont d'un si grand goût , qu'il paroît que la nature leur en a donné assez pour en distribuer à toute la plante , ou à l'animal qu'elles produiront dans la suite , & afin que ce goût étant temperé dans toute la plante , ou l'animal qu'el-

les produiront, soit quelque chose d'agréable & de délicieux à l'homme pour lequel il est fait, & pour lequel il seroit désagréable, si elles le communiquoient tout entier & sans temperament.

5. Dans ces semences je distingue deux choses, sçavoir ce qui est germe, & ce qui ne l'est point. Saint Augustin au Livre de *Genesi ad litteram*, Chapitre 5. dit que les semences ou graines contiennent avec distinction même de parties, quoique très-subtiles, tout ce qu'elles doivent produire, développer, & faire voir avec plus d'étendue & plus de perfection dans la suite du tems. J'ay une forte inclination à penser, comme S. Augustin, & je croy que dans le germe il y a quelque chose d'imperceptible à la vûe,



& que l'on pourroit peut-être découvrir par le secours d'un microscope , qui a toute la figure de la plante ou de l'animal qui doit être produit. Je desirerois que les curieux remarquassent cecy , & fussent excitez par ce que je dis à faire à l'imitation de Messieurs Hartfoeker & Malpighi des observations sur ces semences , afin de tâcher à découvrir les moyens secrets & cachez , dont la nature se sert , pour parvenir à ses fins. Ce germe figuré , dans lequel est enfermé un esprit etheré , prend vie , & ce qui n'est point germe dans la semence sert de nourriture à ce vivant , plante , ou animal. Sa vie est extrêmement foible en son commencement , & dans sa grande foiblesse elle seroit bien-tôt éteinte , si elle ne trou-

voit pas le secours de cette nourriture , parfaitement appropriée & assimilée , pour la soutenir. Sans cela il est certain qu'elle n'arriveroit jamais à la perfection à laquelle la nature la destine, elle demeureroit en chemin , en cela la providence de la nature est digne d'admiration.

6. Ces semences étant mises en terre , ou dans leurs matrices propres , elles s'y dissolvent pour la plupart , & l'humide de cette dissolution est l'humeur premièrement engendré , duquel dans la suite toute la plante ou l'animal , qui est produit , prend sa nourriture. Cette dissolution , dans les semences des vegetables , est commencée , avancée & achevée par l'humidité de la terre ; elles en sont abreuvées , dé-

trempées & humectées ; & cette humectation cause deux choses. 1°. La membrane , qui enveloppe ces semences , se débilité & s'affoiblit. 2°. Le germe de la semence se grossit & se fortifie , & parce que dans ce germe il se trouve deux choses fort dignes de considération. La première , qu'il y a en luy une vertu elastique ou de ressort ; & la seconde , qu'étant rempli d'esprits , il tient beaucoup de la nature de l'air , & qu'il a avec luy beaucoup de rapport & de sympathie , il arrive deux choses notables. 1°. A mesure que cette membrane se débilité & s'affoiblit , & que ce germe se fortifie , & prend vie , il presse peu à peu cette membrane , & la rompt enfin par sa vertu elastique ou de ressort.

2°. Parce que ce germe est spiritueux, & de la nature de l'air il en est attiré, il le cherche, & se porte à luy, ce qui fait qu'en quelque situation que la semence se trouve dans la terre, la nature aérée & spiritueuse de son germe, attiré par l'air, jointe à la vertu elastique ou de ressort qui est en luy, fait qu'il se tourne toujours du côté de l'air, qu'il y pousse la tige de la plante qu'il produit, & cela ne manque jamais d'arriver.

7. Dans ces semences ainsi dissoutes compatissent deux choses, sçavoir une humeur spiritueuse, ou un esprit humide avec une chaleur considérable. Ces semences ayant été reçues dans leurs matrices propres avec l'esprit qu'elles contiennent, excitées par la chaleur de ce



lieu , par leur propre chaleur , & par celle du Soleil , le Pere des generations , qui par les esprits qu'il répand par tout l'Univers , a une grande convenance avec l'esprit de ces semences , deviennent des individus semblables en espece à ceux dont elles sont provenuës ; ils s'augmentent , se perfectionnent , & paroissent quelque tems après pourvûs de tout ce qui leur faut pour être telles plantes ou tels animaux ; s'ils sont plantes , aussi-tôt qu'ils sont formez , ils poussent leurs tiges au Ciel , vers lequel ils élèvent leurs petites branches , comme autant de bras , pour l'invoquer , & luy demander la continuation de ses influences.

8. C'est ainsi que ce qui n'étoit qu'en puissance , est réduit en acte ,

& que ce qui étoit occulte , devient manifeste. Cet esprit caché dans cette matiere féminale , dans laquelle l'ame du pere , j'entens la plante ou l'animal qui la produit , avoit imprimé son idée , son caractère , son sceau , son cachet , son signacle , son image , comme il vous plaira , ayant conservé cette idée , &c. se développe , s'étend & fait paroître une plante , ou un animal , tel que celui dont elle tire son origine. Cet esprit dans tout autre corps que celui de l'homme devient l'ame du composé , dont étant devenu l'œconome , il y gouverne & donne le mouvement & l'accroissement ; enfin il opere dans ce petit monde , comme le Soleil fait dans le grand monde.

9. Tant que dure ce premier

humide , avec les dispositions qu'il a reçu de son origine ( je les suppose bonnes ) autant pour l'ordinaire subsiste la plante ou l'animal qui en a été produit. L'ame s'y unit, & s'y attache aussi long-tems; elle s'en sert pour faire les fonctions ; elle donne l'accroissement; elle fructifie ; & enfin elle ne se separe du corps qu'elle anime, que lorsque les dispositions de la premiere conformation étant tout à fait consommées par l'écoulement de la substance de la plante ou de l'animal , & par le mélange de l'humide étranger qu'elle attire pour nourrir & pour donner l'accroissement à son individu , il faut enfin qu'elle s'en separe.

10. Il faut encor remarquer que cette premiere matiere feminine,

outre qu'elle est fort humide & fort chaude, elle est encor assimilante, fermentante, transformante & coagulante : & que par ces qualitez l'ame assimile, fermente, transforme, & coagule la nourriture qu'elle tire de la terre, pour la faire passer en la nature de la plante ou de l'animal, l'animer ensuite comme le reste, donner l'accroissement, & preparer de nouvelle matiere seminale, afin de faire subsister par ce moyen l'espece, & la faire passer dans les tems & les siecles suivans, par la succession des individus qui en proviendront.

II. Cette matiere ainsi disposée passe toute entiere dans la plante ou l'animal qui en est produit, avec ses qualitez d'humidité & de chaleur : l'esprit qui est en elle devient



l'ame de l'individu , agit en luy ,  
opere , nourrit , donne l'accroisse-  
ment , & fait tout ce que la nature  
demande pour de nouvelles gene-  
rations , ainsi que nous l'avons déjà  
dit ; mais il ne fait point assez pour  
faire toujours subsister l'individu  
dont il est la principale partie ; il  
attire à la verité quantité de suc  
pour nourrir , & pour le substituer  
au lieu de celuy qui est consommé ,  
& qui transpire par les pores par un  
continuel écoulement ; mais le sub-  
stitué ne vaut point ce qu'a valu ce-  
luy qui s'est écoulé. L'humeur con-  
joignante & radicale s'affoiblit &  
se dissipe , & celle qui prend sa  
place manquant des dispositions  
qu'avoit la première pour être bien  
animée , l'individu perd toujours  
quelque chose de sa première vi-  
gueur,

gueur, & cela va toujours en augmentant jusqu'à la mort. Tout ce que dessus se passe dans les plantes comme dans les animaux, la nature tient la même conduite dans les unes comme dans les autres; il est seulement à remarquer que dans l'homme l'esprit seminal ne devient point son ame, laquelle étant purement spirituelle, ainsi que nous l'avons dit, est créée de Dieu & infuse dans la matiere, dans le même tems qu'elle a la dernière disposition pour la forme. Il seroit à souhaiter que cette matiere ne perdît jamais ces dispositions, & qu'elle durât toujours sans diminution & sans changement, il y auroit lieu d'esperer, si cela étoit, que la matiere étant toujours animée, l'homme n'auroit plus rien à crain-

G

*In principio  
vis activa est  
adeo fortis,  
quod potest  
convertere de  
alimento, non  
solum quod  
sufficit ad re-  
stauratio-  
nem deperdi-  
ti sed etiam  
quod sufficit  
ad augmen-  
tum: postmo-  
dum vero  
quod aggene-  
ratur non  
sufficit ad  
augmentum  
sed solum ad  
restauratio-  
nem deperditi:  
Tandem vero  
in statu sene-  
ctutis nec ad-  
hoc sufficit,  
unde sequitur  
decrementum  
& finaliter  
dissolutio cor-  
poris, & con-  
tra hunc de-  
fectum sub-  
veniebatur  
homini per li-  
gnum vita.  
S. Thom.  
1. p. q. 97.  
art. 4.*

dre du côté de la mort : mais il faudroit pour l'empêcher de mourir, de deux choses l'une, ou que la chaleur naturelle, qui altere, consume, & fait transpirer cette matière, ne fit rien de ce qu'elle fait, ou que la nouvelle qui est attirée pour la nutrition, & qui est substituée à cette première, luy fut si parfaitement assimilée, qu'elle eut les mêmes dispositions, & la même quantité qu'avoit la première, pour être bien animée. La première de ces deux choses ne se peut demander, que la chaleur agisse, sans que la chose sur laquelle elle agit, en soit altérée, est une chose aussi impertinente, que de demander que le feu brûle sans consumer la matière qui le nourrit; & la seconde est aussi peu possible, qu'il

est possible de mettre de l'eau dans le Vin , sans vouloir que le Vin s'affoiblisse par ce mélange , parce que la vertu assimilative , qui assimiloit assez bien au commencement de la vie , s'affoiblissant toujours de plus en plus , ne le fait vers la fin de la vie que fort imparfaitement ; delà vient la diminution de la vigueur & de la santé ; delà viennent les infirmités & les maladies ; delà viennent enfin la vieillesse & la mort. Là où si l'assimilation se faisoit parfaitement & de la manière que le demande la nature pour bien animer , l'homme vivroit toujours , sa vie ne finiroit pas , & je défie le plus habile homme du monde de nous dire quelles peuvent être les causes de la maladie & de la mort , dans l'in-

C'est la  
comparai-  
son de  
S. Thom.  
dans sa  
Somme.  
I. p. q. 97.  
art. 4. o.





100 T R A I T É  
dividu, dans lequel l'assimilation  
se feroit toujours parfaitement.  
Nous parlerons de l'assimilation au  
Chapitre 8. de ce Traité, dans le-  
quel nous ferons voir que ce qui  
commence à vivre, ne continuë  
que par l'assimilation : maintenant il  
faut parler de la substance moyenne.

---

C H A P I T R E V I.  
*De la substance moyenne, ou de l'hu-  
mide conjoignant, ce que c'est, &  
de sa nécessité pour la longue vie.*

**O**N lit dans Saint Denis que  
chaque nature communique  
à celle, qui est immédiatement au  
dessus d'elle, par ce qu'elle a de  
plus excellent. Voicy comme il s'ex-  
plique : *Supremum inferioris nature  
attingit id, quod est infimum superioris.*

Personne ne doute que l'ame ne soit une nature supérieure à la nature du corps : comme ces deux natures s'assemblent & s'unissent , il faut de nécessité qu'il se trouve dans la matière , dont le corps est composé , quelque chose qui ait du rapport avec l'ame , qui l'attire , & qui la retienne. Ce quelque chose , c'est , selon ce que nous avons dit , les dispositions , qui ont été introduites dans cette matière par l'ame des pères , dont la dernière cause l'animation ; c'est ce qu'il y a de plus excellent en elle ; c'est *supremum inferioris naturæ* au respect de l'ame ; c'est par cet endroit , que ces deux parties de l'homme communiquent & s'assemblent. Je ne puis souffrir Epictète , lors qu'il dit que l'ame est une parcelle tirée de l'essence

Divine. 1°. L'essence Divine n'est ni divisible ni divisée. 2°. Si l'ame de l'homme étoit une parcelle tirée de l'essence Divine, il faudroit dire, que tant que cette parcelle a été dans l'essence Divine, elle a été Dieu, parce que tout ce qui est dans l'essence Divine, est Dieu; d'où il faut conclure de deux choses l'une, ou que cette parcelle est encor Dieu, ce que personne n'admet, ou qu'en devenant ame, elle a cessé d'être Dieu, ce qui est absurde; puisque ce qui est Dieu, ne cesse jamais d'être Dieu. *Ego Deus et non mutor.* Je suis Dieu, & je ne change point. 3°. Parler ainsi, c'est porter trop haut l'excellence de l'ame; la vérité ne peut pas subsister avec le sentiment d'Epictete, & il ne peut être intelligible & conçu,

DE LA LONGUE VIE. 103  
à moins qu'on n'y apporte un grand  
temperament, tel que pourroit être  
celuy-cy ; l'ame est une parcelle  
tirée de l'essence Divine , c'est à  
dire, l'ame est une parcelle tirée de  
l'idée de Dieu, comme de sa cause  
exemplaire. Dieu, dit le Docteur  
Angelique S. Thomas, selon son  
essence, est la ressemblance de tou-  
tes choses ; & l'idée en Dieu n'est  
rien autre chose que l'essence de  
Dieu. Philon le Juif a été dans la  
même erreur, si, lors qu'il a ap-  
pellé l'ame une étincelle de la Divi-  
nité, il a pensé que Dieu étoit un  
feu, ainsi que S. Paul dans le penul-  
tième Chapitre de l'Épître aux He-  
breux nous en assure après Moïse,  
qui au quatrième Chapitre du Deu-  
teronome, dit la même chose, &  
que l'ame est une étincelle de ce

*Deus se-  
cundum es-  
sentiam est  
similitudo  
omnium re-  
rum, idea in  
Deo nihil  
aliud est  
quam Dei es-  
sentia. Saint  
Thom. 1.  
p. q. 15. a.  
1. 3<sup>m</sup>.*

*Deus noster  
ignis consu-  
mens est.*



divin feu : mais il est supportable, s'il a voulu marquer, que l'ame étant partie des mains de Dieu par la creation, elle a de la ressemblance avec le principe qui la produit; & que de même que l'étincelle excitée par le choc du fusil & de la pierre, n'est ni acier ni pierre : de même il a voulu dire que l'amour que Dieu a pour l'ame, a excité sa toute-puissance à la tirer du neant, & que pour être l'ouvrage de Dieu, elle n'est pas Dieu pour cela : mais on ne peut pas, sans impiété, refuser son acquiescement à l'Ecriture Sainte, quand elle nous assure que l'ame est faite à l'image & la semblance de Dieu. Cela étant ainsi, il faut demeurer d'accord qu'elle a une grande excellence, & qu'il est nécessaire que ce quelque chose en

DE LA LONGUE VIE. 105  
quoy la matiere dont le corps est  
composé, convient avec elle, soit  
élevé à un degré d'excellence; qui  
l'en approche par quelque ressem-  
blance, qui luy donne l'envie de  
demeurer unie avec elle, & elle n'y  
peut être élevée que par d'exactes  
préparations. La nature pour for-  
mer la matiere féminale dans l'hom-  
me qui doit engendrer, fait un  
amas d'esprits, elle les condense  
& les fixe en quelque façon, &  
elle les lie dans cette matiere, &  
c'est par ces esprits fixez & con-  
denséz que la matiere féminale dont  
le corps est formé, a du rapport  
avec l'ame raisonnable; & c'est par  
eux qu'elle s'unit avec luy. Ces es-  
prits fixez & condenséz n'ont gue-  
re d'extension, ils sont resserrez dans  
un petit espace par la matiere qui les

lie; & comme on voit que la poudre à Canon, toute remplie qu'elle est d'esprits ignez en abondance, n'occupe que peu d'espace, tant qu'elle n'est point enflâmée, & que lors qu'elle est enflâmée, elle s'étend, elle se dilate, elle se met au large; & si le lieu où elle est enfermée, est trop étroit, elle rompt avec violence tout ce tout qui luy fait obstacle, & ce à cause de la multitude de ses esprits qui sont déliez par le feu: de même ( sans violence toutesfois ) quand les esprits renfermez dans la matiere féminale sont excitez par leur chaleur naturelle, aidée d'une chaleur extérieure, ils s'étendent, ils se dilatent, & ils occupent toute l'étendue des parties solides du corps humain; ils y portent la chaleur & la vie à l'aide de la substance la plus

tenuë de cette matiere qui les tient  
 liez. Pour disposer davantage cette  
 matiere à l'animation, la nature se  
 fert de l'ame de l'homme qui doit  
 engendrer ; elle est illustrée de ses  
 rayons ; quand cette matiere est  
 passée par acte du mariage en la  
 femme , qui doit être la mere de  
 l'enfant à venir , & mêlée à la se-  
 mençe d'icelle , la nature continuë  
 à disposer cette matiere , elle opere  
 en elle , par l'ame de cette femme ;  
 elle est encor illustrée des rayons  
 d'icelle , & par ces illustrations , ces  
 ames impriment en elle les quali-  
 tez qu'elle doit avoir pour l'anima-  
 tion , & elles l'approchent autant  
 qu'elles peuvent de la noblesse de  
 l'ame qui doit animer , afin qu'elle  
 s'y unisse avec plaisir & sans repu-  
 gnance. De ce qu'il y a de plus

L'ame est  
 le soleil du  
 microcosme  
 ou petit  
 monde.



materiel dans la semence sont formez les parties solides du corps, la substance la plus tenuë d'icelle toujours accompagnée de ses esprits, qu'elle lie, est répandue par ces parties, & parce qu'elles ont une trop grande disproportion avec l'ame, pour être immédiatement unis à elle; cette ame s'unit premierement à cette substance spiritueuse, puis par son moyen elle s'unit aux parties solides pour animer le tout. Cette substance spiritueuse est d'une grande perfection, & ceux qui la perdent, se nuisent grandement par cette perte. La perfection de cette substance spiritueuse a obligé les Sçavans, qui l'ont connuë, à luy donner des éloges considerables, pour designer son excellence & ses effets; ils disent que cette

substance est au dessus des élemens,  
 & qu'étant au dessus des élemens,  
 elle a pouvoir de les assembler,  
 pour la composition d'un mixte,  
 & pour concilier leurs qualitez dif-  
 férentes; & c'est à cause de cela  
 qu'ils la nomment *Nexus elemen-*  
*torum*, le Nœu des élemens, & ils  
 veulent, pour le faire entendre,  
 qu'elle se trouve entre l'ame & les  
 parties grossieres & élémentées du  
 corps, pour les unir. C'est encor  
 pour cette raison qu'ils assûrent que  
 cette substance ne peut être repa-  
 rée, parce qu'étant au dessus des  
 élemens, elle ne peut pas être re-  
 parée par des alimens, qui ne sont  
 autre chose qu'un composé d'éle-  
 mens. C'est pour cette même rai-  
 son qu'ils disent qu'elle est non  
 pas aérée, mais étherée, parce

*Illud sē  
 quando ja-  
 cturam ac-  
 ceperit non  
 resarcitur.*  
 Fernel.

que comme ce que nous appellons en latin *Aether*, est une substance subtile, très-pure, & pleine de chaleur : de même cette substance est inseparable de cette chaleur vitale, que nous sentons par tout le corps. Pour exprimer davantage la nature de cette substance, ils adjouënt qu'elle est, *animæ sedes, retinaculum, capsula, animæ & corporis vinculum; animæ & corporis nexus*. Les Philosophes, auxquels l'Academie d'Athenes a donné le nom, affirment qu'elle est semblable à un Astre : *Astro similis*. Le Prince de la secte Peripatetique a dit, que sa nature a du rapport & de la proportion à l'élément des étoiles. Alexandre Aphrodisée, son Commentateur, en a parlé d'une manière qui ne déplaira pas au Lecteur; & je pense

DE LA LONGUE VIE. III  
qu'il ne sera point fâché de trouver icy ce qu'il en a dit, le voicy en propres termes : *Spiritum, quem proposuimus, perquam idoneum vinculum est illis (anima scilicet & corpori) interponi, qui adversas naturas interjectu suo conciliet, atque contineat : is enim extremo utrique familiaris & accommodatus : cum non sit prorsus sine corpore, crasso quidem corpori inseri potest ; cum vero tenuior splendidiorque sit, potest cum animo connecti ; sicque utriusque quodammodo particeps naturam corporis expertem, cum natura corporea copulat ; immortalem cum mortali : puram cum impura : divinam cum terrena.* C'est à dire, l'esprit dont nous avons parlé est un lien très-propre pour se trouver entre l'ame & le corps, afin de concilier par sa mediation ces parties si differen-



tes, & les contenir dans l'union, il est familier & approprié avec l'un & l'autre de ces extrêmes pour cet effet : car si d'un côté on considère qu'il n'est pas tout à fait sans corps, on concevra facilement qu'il peut très-bien s'insinuer dans un corps grossier : mais si d'autre côté on considère qu'il est beaucoup plus tenu, & plus excellent que le corps, on concevra aussi qu'il peut s'attacher à l'ame : ainsi étant en quelque façon participant de la nature de l'une & de l'autre, il peut assembler une substance qui est sans corps, avec une autre qui est corporelle : une substance immortelle, avec une mortelle : une substance pure, avec une impure : enfin une substance qui a quelque chose de divin pour sa ressemblance, avec une sub-

DE LA LONGUE VIE. 113  
substance terrestre. Or ce qu'il y  
a dans la matiere feminale de plus  
excellent , ce qui est en elle *supre-*  
*mum inferioris natura* au respect de  
l'ame, ce qui a la derniere disposi-  
tion à l'animation , cette substance  
tenuë , subtile , & spiritueuse qui  
retient , & qui lie en elle cet amas  
d'esprits fixez , & condensez , ce  
qui est au dessus des elemens , es-  
prit étheré, semblable à un Astre,  
selon les Academiciens ; cet esprit,  
qui selon Aristote a du rapport &  
de la proportion à l'element des  
étoiles : c'est ce qui est le siege de  
l'ame , le lien & le nœu de l'ame  
& du corps ; & c'est ce que nous  
appellons substance moyenne , ou  
humide conjoignant. Substance  
moyenne, parce que par son moyen  
l'ame & le corps sont unis , & que

H

n'étant ni spirituelle comme l'ame, ni materielle comme le corps, elle tient de l'une & de l'autre : humide conjoignant, parce que cette substance est le lien qui assemble ces deux parties qui composent l'homme ; parce que nous nous étudions à la brièveté, que nous nous sommes proposé : nous ne nous étendrons pas davantage sur ce sujet, dont nous avons plus amplement parlé dans le petit Traité, qui porte pour titre, *Principes de Medecine pour un seul & unique remede*. Ce que nous disons icy, c'est seulement pour ouvrir les yeux à ceux qui aspirent à la connoissance de la nature, pour montrer quels sont les veritables principes de la Medecine, & où doit tendre celui qui aspire à la longue vie. Dieu & la nature, qui

DE LA LONGUE VIE. 115  
est l'instrument de Dieu , doivent  
être suivis & imitez dans leur sage  
conduite : vouloir être plus sage  
que le Dieu de la nature , & que la  
nature même , c'est tomber dans  
le plus haut point de la folie. Re-  
prenons nôtre sujet dont nous nous  
sommes un peu écartez. La ma-  
tiere seminale ayant acquis la der-  
niere disposition pour l'animation ,  
elle est illustrée de plus près de son  
ame propre, qu'elle n'a été de celle  
du pere & de la mere, puis qu'elle  
y est jointe intimement , & qu'elle  
en est toute penetrée comme de sa  
forme. Alors cette ame opere pour  
elle-même, & elle acheve de met-  
tre en son corps les dispositions,  
qui luy manquent encor : elle tra-  
vaille à se bâtir un domicile pro-  
pre, & à l'organiser, en sorte qu'elle

H 2



y puisse habiter commodement, & y faire les fonctions qui sont de sa nature : en cela elle est encor aidée de l'ame de la mere, qui fournit les materiaux, & elles les appliquent conjointement toutes les deux pour la perfection de l'ouvrage. La substance moyenne est d'une grande consideration à l'ame, les effets qu'elle cause luy sont précieux ; pour cela elle a apprehension de la perdre ; sans elle, elle ne peut compatir avec la grossiereté des parties solides, & elle est obligée de les abandonner quand elle finit. Dans cette crainte elle assimile autant qu'elle peut la substance de l'aliment à cette premiere substance ; à cette fin il est macéré dans la bouche, il devient chile dans l'estomach, sang

H

dans le foye, selon les Anciens, ou dans le cœur, selon Pecquet & ceux qui le suivent, substance animée dans les parties solides, esprit naturel au foye, vital au cœur, animal au cerveau, & tout cela par une même nature, qui fait passer peu à peu une même substance de perfection en perfection, pour enfin la conduire autant qu'elle peut au but qu'elle se propose, qui est l'homioïose achevée & parfaite, tant des parties solides que de la substance moyenne. A la verité on peut dire qu'en cela elle a raison, si elle parvenoit toujours à son but, il y a aparence qu'elle pourroit garantir son corps de la mort, & qu'il pourroit éviter cet arrest dont parle S. Paul dans l'Epître aux Hebreux, Chap. 9. par lequel il est

H 3

ordonné à tous les hommes de mourir une fois; il n'y avoit que le fruit de vie, qui à cause du raport qu'il avoit à la substance moyenne, avoit de l'aptitude à y être réduit. Parler ainsi à Zoïphile, c'est l'affliger, puisque c'est luy dire que pour le défaut de ce fruit, il faut nécessairement mourir. Mais pour le consoler un peu, nous luy dirons aussi, que comme la plupart des remèdes ont leur Lieutenant, le fruit de vie a le sien; que comme pour l'ordinaire le Lieutenant est moins efficaceux que celui dont il est Lieutenant, de même, encor que le Lieutenant du fruit de vie participe aux vertus de ce merveilleux fruit, c'est dans un degré qui luy est fort inférieur, & c'est ce qui fait qu'il ne peut pas être l'aliment

DE LA LONGUE VIE. 119  
de l'immortalité comme luy ; nean-  
moins il peut prolonger la vie à ce-  
luy qui en usera , en ce principale-  
ment qu'il conforte la vertu ho-  
moiotique ou assimilative ; qu'il re-  
tient & conserve la substance  
moyenne , & qu'il empêche sa  
grande dissipation.

#### CHAPITRE VII.

*De la nécessité des esprits, tant dans le  
grand, que dans le petit monde.*

**I**L y a dans le monde des sub-  
stances matérielles, il y en a de  
spirituelles ; il y a des corps, il y a  
des esprits ; qu'il y ait des corps,  
nous le sçavons par le rapport des  
sens : qu'il y ait des esprits, chacun  
le sçait par la raison & par la foy.  
Corps est une matiere qui avec la

H 4



forme fait un tout physique. Esprit, à proprement parler, est ce qui subsiste, ou peut subsister séparé de toute matiere; ou du moins en parlant d'une maniere moins propre, c'est ce qui a un peu de matiere: mais si subtile, si tenuë, & si déliée, qu'elle ne tombe point sous le sens de la vûë. Or il y a des esprits de l'une & de l'autre maniere. Il n'y a point d'homme, pour grossier qu'il soit, qui ne sçache qu'il a une ame; l'ame est un esprit en la premiere maniere, elle subsiste dans le corps, tant qu'il est vivant; elle subsiste hors du corps après sa mort. Chacun sçait qu'il y a du vent, le vent est un esprit; en la seconde maniere, il est apellé, dans l'Ecriture, l'esprit des tempêtes, *Spiritus procellarum*;

donc il y a des esprits. L'esprit est plus noble que la matiere qu'il anime, & il repugne à la raison, que le moins noble puisse engendrer le plus noble : aussi nous voyons dans la nature, que les corps viennent des esprits enfermez dans les semences, & non les esprits des corps. De même, il repugne à la raison qu'un esprit moins noble puisse en produire un plus noble que luy : mais au contraire, le plus noble de tous aura puissance de produire ceux qui sont au dessous de luy. Par cette raison, en montant au-delà des corps, au-delà des ames humaines, au-delà des Anges, on arrivera au souverain & au premier des esprits, au dessus duquel il n'y a rien ; & ce souverain, ce premier des esprits, qui voit tout au dessous de

luy, c'est ce que je nomme Dieu: donc il est visible que s'élevant par la raison au-delà de toutes les creatures, corps & esprits, on trouve Dieu, un Etre spirituel, si nécessaire par luy-même, qu'il ne peut jamais cesser d'être; & encor si nécessaire pour les creatures, corps & esprits, que sans luy il n'en eut jamais été aucune. Je divise les esprits, dont j'ay à parler dans ce Chapitre, en trois ordres ou classes; je nomme les premiers esprits spirituels, parce qu'ils subsistent, ou peuvent subsister separez de toute matiere, comme Dieu, les Anges, les ames humaines: Je nomme les seconds esprits corporels, parce qu'ils sont dans des corps, & qu'ils tiennent un peu des corps: Je nomme les troisièmes esprits materiels, parce

qu'ils procedent d'une chose materielle, & qu'ils tiennent un peu de la matiere. Ces trois sortes d'esprits ont trois sources differentes; les premiers viennent immediatement de Dieu, qui les a créez sans l'intervention d'aucune cause seconde: les seconds viennent des individus de chacune espeece qui engendrent par le moyen de la matiere feminine, où ces esprits sont contenus; & les troisiemes sont produits par le Soleil, qui en fait une emission, que l'on peut dire en quelque façon infinie, par laquelle il remplit tout, de ces esprits, depuis son Ciel jusqu'au centre du monde. Il faut parler de ces differentes sortes d'esprits l'une après l'autre, & parce que j'écris spécialement pour l'homme; à l'égard des esprits du second



ordre, nous parlerons des esprits qui se trouvent dans le corps de l'homme, par le moyen de la matiere feminine de celui qui l'a engendré, parce qu'en parlant d'eux, on comprendra assez ce qui se passe dans les autres especes. Nous commencerons par la premiere source de tout, qui est Dieu, & par les esprits qui procedent immédiatement de luy.

Dieu est : son Etre est necessaire aussi-bien que spirituel, comme nous l'avons dit : il est absolument impossible qu'il ne soit pas ; & si, par supposition d'impossible, il y avoit eu un seul instant, pendant lequel il n'eut point été, il seroit encor impossible de toute impossibilité, qu'il eut pû être dans la suite de cet instant. La raison en est évidente ; afin qu'il fût

encor, après avoir cessé d'être, il faudroit qu'il fût derechef; s'il étoit derechef, il faudroit qu'il fût derechef, ou par luy-même, ou par un autre; il est de tout point impossible qu'il fût par luy-même: afin que cela fût ainsi, il faudroit qu'il se redonnât l'être, & qu'il opérât pour se le redonner. Toute operation suppose l'être, il faut être pour operer: s'il operoit, il seroit; s'il operoit pour se redonner l'être selon nôtre supposition, il ne seroit pas: donc il seroit & ne seroit pas, ce qui est contradictoire, & par conséquent impossible. Il ne pourroit pas non plus être par un autre; c'est une chose qui repugne à la raison qu'un Dieu puisse être produit, & que quelque chose de fini puisse produire un Etre infini, tel qu'est Dieu.

Dieu est le premier être, le premier agent, la première cause. Dieu est le premier être, il n'y en avoit point avant luy : s'il n'y a rien eu avant luy, il n'a pû recevoir l'être d'aucune chose : s'il ne l'a pas reçu, & s'il n'a pas pû se le donner, comme nous l'avons dit en l'article précédent, il faut dire qu'il est indépendant, & qu'il n'a point eu de commencement. Sa simplicité, qui exclud infiniment de luy tout principe de corruption, nous apprend & nous fait connoître qu'il est immuable dans son être. S'il est immuable, il est immortel, sa durée fera éternelle, & il n'aura jamais de fin. Il est le premier agent, toutes les choses, que nous voyons icy-bas, sont ses ouvrages. Il est la première cause, toutes les creatures sont

ses effets : s'il n'avoit jamais été, le non être auroit toujours été, & seroit toujours. Ce qui est dans les effets, doit se trouver dans la cause, d'où ils sont sortis ou formellement, ou éminemment, & d'une manière plus parfaite. C'est en ce sens que S. Augustin assure que les créatures crient le Createur, & qu'elles publient & annoncent son existence, ses perfections & sa gloire.

Lib. 11.  
Conf.  
cap. 4.

Il a fallu que Dieu pour agir au dehors de luy-même par la création, ait agi dans le neant, & que par une puissance extrêmement prodigieuse inconcevable, & qui n'est propre qu'à luy, il ait produit un lieu aussi grand que le monde, qu'ensuite il y ait créé tout cet univers avec ce qu'il contient ; & il faut encor qu'il soutienne le tout,





comme il est par la conservation, ce qui est une continuation de création. Non seulement cela ; mais il faut encor , que comme premier agent & première cause , il prévienne , il excite , il meuve , & concoure aux actions & aux opérations de toutes les creatures qui agissent. Pour agir en un lieu , il faut être en ce lieu : d'où je conclus , que puisque Dieu agit par tout le monde dans toutes les parties , il faut non seulement qu'il soit par tout , mais encor qu'il ait éminemment toutes les vertus , & toutes les perfections de tout ce qui agit , pour concourir aux actions de tous les agens naturels. Or parce que la puissance de Dieu n'est pas bornée , & qu'il ne s'est pas épuisé en creant le monde que nous habitons , qu'il pourroit

roit encor operer dans le neant des espaces , que nous concevons par l'imagination au-delà des Cieux , y créer une infinité de mondes comme celui-cy , les remplir de sa presence , y conserver les creatures qui y feroient , & concourir aux actions de tous les agens seconds ; il faut inferer , comme S. Augustin , que Dieu est grand sans quantité , & par consequent immense , c'est à dire sans mesure ; son immensité le rend present en toutes choses : qu'il est grand sans qualité , & par consequent infini , c'est à dire , qu'il n'a point de bornes , non plus dans sa <sup>vertu</sup> partie d'operer , que dans ses autres perfections.

Toutes les creatures , dont nous venons de parler , dépendent absolument de cet Etre necessaire , qui

est Dieu ; il leur a donné le commencement de l'être , il leur donne la suite de l'être ; elles ont commencé quand il a voulu , elles finiront quand il luy plaira ; leur être est contingent , c'est à dire , qu'il peut être ou n'être pas ; il n'a de nécessité qu'autant qu'il en a dans la volonté de ce premier Etre , que nous disons nécessaire , & dès le moment qu'il cessera de les soutenir , dès le même moment elles retomberont dans le neant dont il les a tirez.

De tous les êtres créez j'en fais une chaîne , chaque être du monde en fait un chaînon ; & de même que les chaînons d'une chaîne s'entretiennent depuis le premier jusqu'au dernier , de même je dis qu'entre les êtres créez , depuis la

terre jusqu'au premier des Séraphims, il y a une liaison si étroite, des accords si justes, & un ordre si parfait, sans aucune interruption, que cela fait merveilleusement éclater la sagesse du Createur. Depuis le moins noble des êtres jusques à l'homme, qui, pour parler ainsi que Platon, est comme l'horizon & le terme du monde intellectuel & corporel, on voit évidemment que tous les espaces de l'être sont remplis, qu'il n'y a aucun vuide, & que le plus noble encherit toujours jusqu'à ce chef-d'œuvre des mains de Dieu, de quelque perfection au dessus de son inférieur; cette perfection qui le distingue en espèce, de l'espèce inférieure, le distingue aussi de celle qui luy est supérieure; & delà je conclus que

*Anima humana est  
quasi orizon  
& consinium  
corporum  
& incorporeorum.  
Plato.*



si cela est ainsi dans les êtres matériels & visibles, depuis le plus imparfait jusqu'à l'homme, cela doit être ainsi depuis l'ame de l'homme jusqu'au premier des Seraphims; & que comme ces nobles intelligences, qui vivent séparés de la matière, sont dans un nombre presque infini, toutes distinguées par le plus ou le moins des différens degrez de perfection qu'elles ont, en sorte que toutes les espaces de l'être sont remplies, & qu'il n'y a aucun vuide dans la nature depuis le plus bas des êtres créés jusqu'au plus haut; je puis dire, ce me semble, que tout cet enchaînement d'êtres, est l'Echelle mystérieuse du Patriarche Jacob : Le Seigneur est appuyé au haut de cette Echelle, & voit delà tout ce qu'il a créé; il

le conserve & le gouverne selon son bon plaisir , & ce Seigneur est l'Être nécessaire , que je nomme Dieu. Par cette Echelle mystique les Anges montent & descendent , c'est à dire , qu'ils sont plus ou moins hauts , selon que les perfections , dont Dieu les a avanta-gez , les rendent plus ou moins élevez dans les degrez de cette Echelle mystérieuse.

De tout ce raisonnement , je conclus la nécessité de Dieu un être spirituel , nécessaire , simple , immuable , immortel , éternel , immense , infini , qui a fait les Anges pour sa gloire & pour son service. Tous le contemplent , l'aiment & chantent continuellement ses loüan-  
ges : outre cette occupation , qui est generale à tous , & qui les rend

de tout point hûreux , ils en ont de particulieres ; les uns sont les gardiens des hommes , les autres sont les tutelaires de l'Eglise & des Etats ; d'autres , selon Aristote , font mouvoir les Cieux ; d'autres président aux Elemens , & aux mixtes qui en sont composez : enfin tous font la volonté , & executent fidèlement les ordres. *Omnes sunt administrato-*

*Hebraeorum*  
x. v. 24.

*rii Spiritus in ministerium Missi , &c.*

Ils sont necessaires dans la volonté de Dieu , par laquelle ils ont l'être & l'existence. Quoy qu'il n'y ait en eux aucun principe de corruption , & que selon toutes les apparences leur durée soit éternelle , parce qu'ayant une fois commencé , ils ne finiront jamais , ils ne laissent pas pour cela d'être toujours contingens , parce que leur être dépend

toujours du premier qui est Dieu.  
 Je dis la même chose de l'ame de  
 l'homme, elle est spirituelle & con-  
 tingente comme l'Ange, & fort  
 aussi-bien que luy de cette source  
 des Esprits; sa durée n'aura point  
 de fin non plus que la sienne: mais  
 parce qu'elle est faite pour animer  
 le corps, dont elle est la forme;  
 elle n'est point faite avant luy.  
 Passons maintenant aux esprits cor-  
 porels, & faisons voir leur nécessité  
 en la personne de l'homme.

Si l'ame de l'homme est neces-  
 faire dans la volonté de Dieu pour  
 animer & pour donner la vie à son  
 corps, je puis dire que les esprits  
 corporels ne le sont pas moins  
 pour ménager cette animation de  
 vie. L'ame peut bien animer; mais  
 sans les esprits corporels elle ne peut



pas animer. Elle est la cause prochaine de la vie : mais sans eux elle ne peut pas donner la vie , ils sont les vehicules de la vie dans les parties solides du corps. Elle doit être formellement unie au corps pour animer : mais sans eux cette union est impossible , ils en sont le moyen ; à mesure qu'ils diminuent , elle se desunit ; & quand le corps en est épuisé , elle l'abandonne tout à fait. C'est à dire en un mot , que comme on ne peut pas vivre sans ame , on ne peut pas vivre sans esprits corporels ; & si après la Resurrection le corps des Justes ne sera plus sujet à la mort , c'est parce que s'étant dépouillé en terre de ce qu'il avoit de plus terrestre , il est en quelque façon passé à la nature des choses spirituelles , selon l'Apôtre. *Semina-*

1. Cor. 15.  
44.

*tur corpus animale , surget spirituale.*  
Nous pouvons même penser que ce dépouillement du Terrestre, qui arrive aux corps des Justes dans le tombeau , contribuë avec leur ame à les revêtir au tems de la Resurrection, de l'impassibilité, de l'agilité, de la subtilité, & de la clarté; qualitez glorieuses qui conviennent fort bien aux substances spirituelles, & non aux substances corporelles, puisque les corps pendant leur vie & avant la Resurrection en ont de toutes contraires : sçavoir, la passibilité, la pesanteur, l'opacité, & la tenebrosité. Nous avons dit que ces esprits viennent principalement de la matiere seminale. Lors qu'elle est enfermée dans la membrane dans laquelle l'homme est formé, l'esprit contenu en icelle

excité par la chaleur se développe, s'étend, se dilate, & agit d'une manière surprenante & admirable; si nous en croyons Hippocrate & Aristote, il est l'architecte du corps; c'est luy qui le bâtit; c'est luy qui le forme, il en dispose toutes les parties; & selon eux, il doit être considéré comme son ouvrage. Cette raison a obligé le Docte Fernel à le nommer, *Spiritus opifex, procreationis auctor, partium omnium conformator, moderator caloris, omniumque facultatum, nature efficientis vehiculum & instrumentum*. Ce qui signifie que cet esprit est l'auteur de la generation de l'homme, & celuy qui forme toutes ses parties; le maître de la chaleur, & de toutes les facultez; le vehicule & l'instrument de la nature effi-

ciente. Il adjoute qu'après avoir présidé à procreation du corps de l'homme, il le soutient & le conserve le plus long-tems qu'il est possible. Au milieu de cette matiere il se forme trois gouttes lucides, ou trois petites boulettes, qui enferment en elles ce que cet esprit a de plus exquis, & ces trois gouttes, ou boulettes sont des commencemens, des ébauches ou rudimens des trois principales parties du corps, qui sont le foye, le cœur, & le cerveau. Ces trois parties commencées s'augmentent en grosseur & en esprits jusqu'à leur perfection, & sont les sources & les magasins de ces esprits nécessaires à la vie; sçavoir, le foye des naturels, le cœur des vitaux, & le cerveau des animaux. La chaleur les



tire & les détache peu à peu de la partie dans laquelle ils sont fixez, & l'ame les envoie où il est besoin, pour causer la nutrition, le sentiment, le mouvement & la vie. Ces esprits réjoüissent par leur chaleur, sans eux le corps demeure froid & triste : ils soutiennent les humeurs & la masse corporelle par leur legereté, sans eux elles tombent en bas par leur propre poids; ils rendent le mouvement facile par leur mobilité, sans eux le corps de mobile qu'il est demeure sans mouvement. Qui voudra voir par experience sensible ce que nous venons de dire, qu'il considere ce qui se passe dans les jeunes gens, & dans les vieillards. Les jeunes gens sont guais & de bonne humeur, les vieillards sont tristes & mélan-

DE LA LONGUE VIE. 141  
coliques : les jeunes gens sont  
chauds & hardis, les vieillards sont  
froids & timides : les jeunes gens  
sont remuans & prompts, les vieil-  
lards sont lents & tardifs : les jeu-  
nes gens sont dispos, pour le mou-  
vement, souples, légers & agiles,  
les vieillards ne se remuent qu'à  
peine, ils sont pesants, & mal  
disposés pour agir & pour se mou-  
voir. Qui fait cette différence en-  
tre les uns & les autres ? L'abon-  
dance des esprits dans les jeunes  
gens cause la gaîté de leur hu-  
meur, leur chaleur, leur hardiesse,  
& la facilité qu'ils ont pour faire  
toutes leurs actions. La perte & la  
dissipation des esprits dans les vieil-  
lards cause la tristesse de leur hu-  
meur, leur froideur, leur timidité,  
la lenteur & la tardiveté de leurs

mouvemens. Le corps n'est plus soutenu par la legereté des esprits comme par le passé, & son poids est trop grand pour suivre les mouvemens de la volonté; & quand ces esprits sont absolument épuisez, il faut nécessairement que le corps qui n'en est plus soutenu, tombe dans la mort: l'ame qui anime par leur moyen, ne le peut pas soutenir toute seule. Mais, me direz-vous, est-ce pas l'ame qui anime, qui soutient le corps, qui donne la vie & le mouvement? Je vous l'avouë; mais non pas toute seule, elle a besoin que les esprits, dont nous parlons, luy aident en cela. Je vous demande à mon tour, l'ame est-elle pas la même dans la vieillesse que dans la jeunesse, vous ne le pouvez pas nier: d'où vient donc

qu'étant la même, elle n'anime pas à la fin de la vie, quoy qu'elle le desire, comme elle faisoit au commencement? On n'en peut pas apporter d'autre raison, sinon que les esprits qui se trouvoient entre le corps & elle, par le moyen desquels elle animoit, étant dissipés & perdus pour la plus grande partie, & approchans de leur épuisement, les forces & la vigueur du corps se dissipent & se perdent, & il approche de sa fin. Pour confirmer tout cecy, disons que ce qui a du rapport avec les esprits dont nous parlons, augmente la chaleur, la joye, & la facilité pour le mouvement, au lieu que ce qui est opposé à ces esprits diminue toutes ces choses, & cause leur contraire. Je trouve principalement





deux choses qui ont du rapport avec les esprits corporels, sçavoir les esprits qui émanent du corps solaire, & les esprits du vin. C'est une experience journaliere, que lorsque les esprits solaires sont embrouillez & appesantis dans un air plein de vapeurs & d'humidité, les hommes sont tristes & pesans comme l'air qu'ils respirent : tout au contraire, quand l'air est bien pur & bien serain, & que nous respirons ces esprits avec l'air qui en est rempli, ces esprits qui s'allient aux corporels augmentent nôtre joye, & nous donnent une plus grande facilité pour agir. Les esprits du vin font la même chose quant à la joye, & au mouvement; ils réjouissent tout à fait le cœur de l'homme; ils dissipent son chagrin;

*Vinum læti-  
ficat cor ho-  
minis.  
Psalm. 113.*

grin ; ils aident à la faculté motrice pris modérément ; ils aident même l'entendement dans les fonctions ; & s'ils étoient un peu plus essentialisez , s'il est permis de parler ainsi, c'est à dire plus apropiiez à la nature de l'homme , sans doute ce seroit un grand secours pour la vie. Ce que je viens de dire à l'égard de l'homme se passe en la même manière dans les animaux sans raison, & dans les plantes , & on le peut facilement concevoir ; ce qui est cause que je ne m'arrête point à en parler en particulier , pour passer au Soleil , & aux esprits materiels qu'il répand par tout. Il est pourtant à propos avant que de finir cet article, de dire icy quels sont les effets des esprits corporels. J'en trouve principalement sept , du compris

K

desquels sont ceux dont nous avons déjà touché quelque chose. 1°. Ils ménagent l'union du corps & de l'ame pour l'animation. 2°. Ils aident les puissances de l'ame dans leurs fonctions. 3°. Ils sont la cause du sentiment. 4°. Ils sont la première cause de l'accroissement du corps. 5°. Ils le soutiennent par leur legereté ; ils soutiennent aussi les humeurs, sans eux elles tombent par leur propre poids. 6°. Ils aident à la faculté mortice. 7°. Finalement ils empêchent ces humeurs de s'aigrir, comme les esprits du vin l'empêchent de devenir vinaigre. J'ajoutérai encor icy une chose qu'on aura peut-être de la peine à croire ; sçavoir, que les esprits corporels se trouvent même dans les corps inanimes les plus

solides & les plus opaques, comme les métaux & les pierres précieuses, pour ménager l'union entre leur matiere & leur forme ; cependant ceux qui ont pénétré le plus avant dans la nature des choses, nous assûrent que ces corps n'en sont pas dénuéz.

Le Soleil est assûrément la plus belle de toutes les creatures visibles, le portrait de la Divinité, qui le represente le mieux, & qui a le plus de rapport avec ce grand Original, comme on le peut voir. Dieu est le premier être invisible, le Soleil est le premier être visible. Dieu est une lumiere intellectuelle, le Soleil est quasi, ce semble, en toute sa substance une lumiere sensible. Dieu est par tout par luy-même, le Soleil est par tout par les es-



*Si recenseas diligenter ef-  
fusam & in-  
deffam cir-  
ca te magni-  
ficentiam &  
munificen-  
tiam gratia  
Dei, licet ip-  
se sit genera-  
lis omnium  
dispensator  
videbis ta-  
men cum cir-  
ca commodi-  
tates tuas  
quasi totum  
& singula-  
riter occupa-  
tum, quo-  
cunque te  
vertas, tibi  
solicitus &  
diligens pro-  
visor astitit,  
tibi exhibet in  
omni tribu-  
latione re-  
medium. Sa-  
nat infirmum  
reducit erro-  
neum, corri-  
git delin-  
quentem, consolatur afflictum, erigit lapsum, tristem latificat, nec  
diu vacillare sustinet deficientem.*

\* 1. Joan. 1.

pour luy. Le Soleil est pour Dieu : mais il n'y a pas d'apparence qu'une creature aussi considerable qu'il est, ne soit aussi pour elle-même : mais après être pour Dieu & pour elle-même , on peut dire qu'elle est pour toutes les choses sur lesquelles elle a du pouvoir. Depuis que ce bel Astre a été fait, il n'a pas cessé un seul moment par une émission , & une éjaculation continuelle d'esprits & de lumière, de travailler incessamment à la production , & à la conservation de toutes les choses qui luy sont sujettes ; ses esprits materiels remplissent tout ce qui est contenu dans le concave de son Ciel , jusqu'au centre du monde ; & là les influences des autres Astres jointes à ses esprits poussez de la cinconference

*Sic erit  
Deus subdi-  
tus servis suis  
quasi qui li-  
bet illorum  
esset Deus  
suis , ideo  
transiens mi-  
nistrabit il-  
lis. S. Thom.  
Opusc. 63.  
de beatitu-  
dine.*

des Cieux, & allant directement aboutir à ce point, ne pouvant passer outre, s'arrêtent là, & y causent, selon Ptolomée & Calcidie, une grande chaleur. Cette chaleur rend le fond de la terre très-précieux, si nous en croyons Plin. *Fundus terræ pretiosissimus est*, dit-il, *ibi enim omnes influentia cælestes constituunt & gemmas pretiosas causant*. C'est à dire, que le fond de la terre est très-précieux; car en ce lieu sont portez & rassemblez toutes les influences celestes, & elles y causent les pierres précieuses. Cette même chaleur repousse les esprits & les influences qui y surviennent encor, ce qui fait que ne pouvant demeurer en ce lieu, elles sortent continuellement de ce centre, comme l'a dit quelqu'un, &

Le Soleil est un Ocean de feu soixante fois plus grand que la terre. Sa lumière, selon les Peripateticiens, n'est qu'un accident; selon Leucippe, Democrite, Epicure, Lucresse, Gassendi, & de Vries, c'est une substance.

remontent pour le bien de l'Univers, chargées de la vertu des corps supérieurs d'où elles viennent, & des inférieurs par où elles ont passé, à la superficie de la terre, où étant arrivées, elles y sont arrêtées & repcutées mêmes jusqu'à quelque profondeur, s'il arrive que le froid y regne, comme il fait en Hyver. D'autre côté, les esprits materiels qui sont demeurez dans la vague de l'air, y étant appesantis par les vapeurs & par l'humidité qui s'y rencontrent, retombent encor en terre par cette pesanteur; & tant les uns que les autres, ils la rendent féconde, & la disposent à nous donner des productions sans nombre à l'arrivée du Printems. Ces esprits peuvent beaucoup pour la generation & pour l'augmentation

Admirables rapports que toutes les parties du monde ont les uns avec les autres pour le bien de l'Univers.



des plantes: cependant ils ne peuvent rien, & ils sont inutiles tant que la source d'où ils sont sortis est trop éloignée; il faut que le Soleil luy-même les excite & les mette en œuvre, par ses approches; & lorsque ce beau Flambeau de l'Univers, qui est comme l'ame & le cœur de ce monde, & le feu de la nature, s'approche plus près de nos climats, il tire la nature de l'engourdissement où elle étoit pendant la fâcheuse saison; il la réchauffe de ses rayons, & la ressuscite en quelque maniere; elle engendre des insectes sans nombre, & l'on voit changer toute la face de la terre: elle avoit quelque chose d'affreux pendant l'Hyver; elle est revêtue d'une agreable verdure, par la production d'une infinité de plantes,

dont le Soleil excite l'ame & les esprits par les fiens. Cette verdure qui monte jusqu'au plus haut des plus hauts arbres , est encor émail-  
lée d'une infinité de fleurettes de diverses couleurs , qui répandant leurs odeurs dans l'air , le rendent tout parfumé , & ces fleurs dans les arbres nous font des gages des promesses que la nature nous fait de nous donner des fruits dans la suite du tems. Nous pouvons dire que le Soleil , dans cette agreable saison , contente les sens de la vûe , de l'oüie , de l'odorat , & du goût : la vûe par la beauté de la verdure & des fleurs : l'odorat par leur odeur : le goût par les fruits ; mais il contente encor l'oüie , lorsque rendant aux oyseaux le chant que le froid leur avoit ôté , ils font

entendre dans nos campagnes une agreable mélodie. Le Soleil est l'ouvrier de toutes ces merveilles ; de plus , il rend l'air plus serain & plus pur ; il le remplit des esprits materiels dont nous parlons , & par leur moyen il porte la joye par tout ; il renouvelle & répare en quelque façon les esprits corporels, & contribuë ainsi à la vie de tout ce qui vit. Ce qui a fait dire à un Philosophe, qu'*est in aëre occultus vitæ cibus* ; qu'il y a dans l'air un aliment de vie invisible & caché que l'on ne connoît presque point : Il parloit des esprits materiels que nous respirons en respirant l'air. Pendant cette agreable saison , les animaux sautent sur la terre , les oyseaux tremoussent des aîles dans les airs , les poissons bondissent dans

DE LA LONGUE VIE. 155  
les eaux, & tous pensent à la multiplication de leurs especes. L'homme même se sent tout renouvelé & tout autre qu'il n'étoit auparavant, lors qu'il respire la douceur de l'air adoucy par les influences solaires.

Quelques-uns ont pensé que les ames des plantes & des animaux, qui sont matériellement spirituelles, n'étoient rien autre chose que les esprits solaires & materiels renfermez dans la matiere de leur corps, qui leur donnoient le mouvement & la vie. Je ne puis acquiescer à cette opinion, si elle étoit vraie, les ames des plantes & des animaux seroient toutes de même nature, & on ne pourroit pas concevoir comment ces ames, qui sont la plus considerable partie de cha-



que individu de nature, & qui en constituent les especes differentes, pourroient causer cet effet. Il faut donc dire, ce me semble, que ces esprits materiels répandus par tout, trouvent dans la semence des individus, & dans les individus mêmes, quelque chose de propre & de particulier, à laquelle ils se joignent & s'unissent, pour le rapport qu'ils ont à cette chose; & que c'est cette chose propre & particuliere à chaque espece dans la semence qui en fait la difference. Je pense bien, & cela est fort vraisemblable, que ces esprits qui ont cela de propre, qu'ils se convertissent & se changent facilement en d'autres esprits, ayant été reçûs dans la plante ou dans l'animal, de generaux qu'ils étoient devien-

nent dans la suite particuliers & propres à la plante ou à l'animal; que c'est par le moyen de ces esprits particularisez que les especes se perpetuent par la succession des individus qui en procedent , & que c'est ce qui a fait dire aux Philosophes, que le Soleil & le Cheval engendrent un autre cheval; que le Soleil & l'homme engendrent un autre homme. Cette matiere étant changeante , comme elle est , est capable de toutes les formes ; elle peut devenir toutes choses , & elle est actuellement toutes choses en toutes choses. Il y auroit beaucoup à dire sur ce sujet pour qui voudroit s'étendre : mais ce n'est pas mon dessein. Si pour connoître un peu plus particulièrement cette matiere spiritueuse,

on me demande ce que c'est, je répondray par ces paroles de Saint Augustin , *Nihil aliquid est & non est & tamen utrumque erat , ut species caperet istas visibiles & compositas.* Ce n'est rien , dit ce Pere , & pourtant c'est quelque chose ; encor ce quelque chose n'est-il pas : c'est toutesfois l'un & l'autre , en ce qu'il participe de l'être & du neant : & cette chose est faite pour embrasser ce que nous voyons de visible & de composé.

Quoique le Soleil soit le plus beau de tous les objets , & de toutes les creatures visibles , celle qui a le plus de ressemblance avec le Createur , il n'est pourtant pas infini comme luy : la vertu qu'il a d'agir comme cause universelle , & de concourir comme Dieu à la con-

fervation de toutes choses , est ter-  
 minée & bornée ; les esprits mate-  
 riels dont il fait une si grande émis-  
 sion , & une si grande éjaculation  
 depuis le commencement des fie-  
 cles , & qu'il continuëra de faire  
 jusqu'à leur consommation , seront  
 épuisés ; & lorsque ce bel Astre en-  
 sera dépourvû , il perdra sa lumie-  
 re ; les Cieux passeront avec gran-  
 de impetuosité ; les étoiles tombe-  
 ront du Ciel , & la Lune sera sans  
 clarté ; toutes les generations ces-  
 seront , & la matiere solaire étant  
 destituée des esprits solaires & ma-  
 teriels , qui la sôûtenoient par cette  
 émission qui en a été faite , tom-  
 bera de même que les étoiles tou-  
 te embrasée par pieces sur la terre,  
 & causera cet embrasement ge-  
 neral dont il est parlé dans l'Ecri-

*Sol obscura-  
 bitur & Lu-  
 na non da-  
 bit lumen  
 suum & stel-  
 la cadent de  
 caelo.  
 Matth. 24.*

*Caeli magno  
 impetu tran-  
 sient elemen-  
 ta vero calo-  
 re solventur  
 terra autem  
 & quæ in ip-  
 sa sunt ope-  
 ra exurentur.*

2. Petri. c. 3.



160 T R A I T É  
ture. Voila quelle sera la fin de ce  
grand luminaire.

Concluons ce Chapitre par une  
petite recapitulation de tout ce que  
nous y avons dit, Dieu le premier  
des esprits est necessaire d'une ma-  
niere, qu'il est absolument impos-  
sible qu'il ne soit pas. Les Anges  
& les ames humaines, celle des  
animaux sans raison, & celle des  
plantes, les esprits corporels & les  
materiels, sont necessaires dans la  
volonté de Dieu; les Anges sont  
necessaires pour l'execution de ses  
ordres; les ames sont necessaires  
pour animer leurs corps; les esprits  
corporels sont necessaires, afin que  
les corps soient animez; les esprits  
materiels sont necessaires pour con-  
courir à la generation & à la con-  
servation des individus de chacune  
espece.

DE LA LONGUE VIE. 161  
espece. Le défaut de ces esprits  
causera la destruction de toutes  
les choses corruptibles, tant dans  
le general que dans le particulier,  
ce qui se verra dans la décadence  
de l'Univers à la fin des siècles,  
lorsque *virtutes cælorum commove-* *Matth. 24.*  
*buntur*, que les vertus des Cieux,  
qui conservent l'Univers en l'état  
que nous le voyons, par l'émission  
de leurs esprits, en quoy  
consiste leur vertu, ne le feront  
plus, & que ce défaut causera la  
fin de toutes choses. Parlons main-  
tenant de l'homoïose, ou assimila-  
tion.



L

## C H A P I T R E V I I I .

*De l'homioïse, ou assimilation ; ce que  
c'est , qu'elle est necessaire pour la  
longue vie.*

**L**A nature n'est jamais en repos , elle agit sans cesse , si elle ne fait pas elle défait , si elle n'édifie pas elle détruit , & si j'assûre qu'elle fait l'un & l'autre en même tems , je ne diray rien qui ne soit veritable. Elle édifie plus qu'elle ne détruit depuis la conception jusqu'à l'état de consistance ; depuis l'état de consistance jusqu'au commencement de la vieillesse , elle repare & détruit également : mais depuis le commencement de la vieillesse jusqu'à la mort , elle détruit plus qu'elle ne

repare. Soit qu'elle édifie ou qu'elle détruise, elle se sert de la chaleur naturelle répandue par tout le corps. Cette chaleur pour édifier ou pour reparer cuit les alimens, fuit les digestions, & nourrit chaque partie du composé. Cette même chaleur agit sur les parties nourries, consomme quelque chose de leur substance, & la fait transpirer pour détruire; elle ne peut pas subsister sans sujet, & parce que cette chaleur est répandue par tout le corps, il faut aussi que ce qui lui sert de sujet, soit répandu par tout le corps comme elle. Cette chaleur agit premièrement sur son sujet, qui est la substance moyenne, & par son moyen elle agit ensuite sur les parties solides de l'individu, soit pour édifier ou reparer en

gnum vitæ. . S. Thom. 1. q. 97. a. 4.

L 2

*In principio  
virtus acti-  
va speciei est  
adeo fortis  
quod potest  
convertere de  
alimento non  
solum quod  
sufficit ad re-  
stitutionem  
deperditi, sed  
etiam quod  
sufficit ad  
augmentum.  
Post modum  
vero quod  
aggeneratur  
non sufficit  
ad augmen-  
tum, sed so-  
lum ad re-  
stitutionem  
deperditi,  
tandem vero  
in statu sen-  
ectutis nec ad  
hoc sufficit,  
unde sequi-  
tur decre-  
mentum, &  
finaliter dis-  
solutio corpo-  
ris & contra  
hunc defe-  
ctum subveni-  
ebatur ho-  
mini per li-*



nourrissant & en augmentant, soit pour détruire en desséchant & en consommant : & on peut dire que cette action de la chaleur naturelle est la cause de la vie & de la mort ; de la vie, lors qu'elle sert à nourrir, édifier & réparer ; de la mort, lors qu'elle consomme & détruit. Elle altere premièrement les bonnes qualitez de l'humide conjoignant, ensuite elle le consomme & le dissipe ; & quoique la nature s'efforce de le réparer, elle ne peut, quelque effort qu'elle fasse, en venir à bout, parce qu'elle ne peut pas conduire le suc des alimens, dont elle le pourroit réparer jusqu'à la perfection qu'il seroit nécessaire à son intention ; & si ce suc alimentaire se mêle à cet humide, ainsi qu'Aristote l'a crû,

& qu'il y en a de l'apparence, il augmente à la vérité sa quantité : mais il diminue les bonnes qualités, & cette réparation est toujours imparfaite. *Illud quod generatur ex aliquo extraneo, adjunctum ei, quod prius erat humido præexistenti, imminuit virtutem activam speciei.*

Aristote 1<sup>o</sup>.  
de generatio-  
ne textu 34.  
¶ 39.

L'humide qui est engendré d'une chose étrangère, dit ce Philosophe, mêlé à cet autre humide qui s'est trouvé dans l'homme au tems qu'il a été formé, diminue la vertu active de l'espece. L'impossibilité que la nature rencontre à faire cette réparation, est cause qu'elle ne peut entretenir la vie & garantir l'homme de la mort. Sans l'humide conjoignant la chaleur naturelle ne peut subsister, il est son sujet ; à mesure qu'il diminue en qualité, la

chaleur en devient moins bonne & moins bienfaisante ; à mesure qu'il diminuë en quantité , la chaleur diminuë , se débilité & s'affoiblit , & elle perit tout à fait quand il est dissipé. Sans cet humide , il n'y a point d'union de l'ame avec le corps , il est le lien qui assemble ces deux parties ; lors qu'il a toutes ses bonnes qualitez & toute sa quantité , il cause une puissante animation : l'ame est fort attachée à sa matiere , à mesure que ce lien s'empire & s'use , le corps est moins animé ; l'ame se détache peu à peu , & enfin elle s'en separe lors qu'il est tout à fait usé. Sans l'humide conjoignant , l'ame ne peut faire dans son corps aucune des fonctions de la vie ; c'est par son moyen qu'elle les fait :

DE LA LONGUE VIE. 167  
sans l'humide conjoignant il n'y a  
plus de vie , parce qu'il n'y a plus  
d'animation ; il n'y a plus d'ani-  
mation , parce qu'il n'y a plus d'a-  
me , & sans ame il n'y a plus de  
vie. Enfin sans l'humide conjoin-  
gnant , le corps tombe dans la  
mort & dans la corruption , &  
cecy fait puissamment voir la ne-  
cessité de cet humide. Je ne veux  
pas dire pour cela que l'homme  
vive toujours autant que dure cet  
humide en luy , & jusqu'à ce qu'il  
soit tout à fait consommé. Je sçay  
qu'il y a d'autres causes qui l'enle-  
vent de ce monde avant sa con-  
sommation : mais il me semble  
que je puis dire , que de même  
que de la semence des parens il  
s'écoule dans leurs descendans des  
maladies qui sont hereditaires , de

L 4





même aussi quand la semence des parens qui contient cet humide, est bien conditionnée & bien parfaite, l'ame s'en sert si avantageusement pour ses fonctions, qu'elle peut conserver son individu jusqu'à la consommation de cet humide. Ce que nous venons de dire de l'humide conjoignant, fait voir que depuis le commencement de la vie jusqu'à sa fin, il souffre un changement continuel, & ce changement qui est invisible aussi-bien que cet humide, est presque toujours la cause de tout le changement visible qu'un chacun remarque dans chaque personne : sa décadence entraîne avec elle la ruine de la chaleur naturelle, la dissolution & la séparation de l'ame d'avec le corps, la perte de la vie,

& la dissolution de tout le composé. Il est à propos qu'il y ait du changement dans l'homme depuis sa naissance jusqu'à l'âge viril , & que la nature , de petit qu'il est à sa naissance , le conduise jusqu'à la perfection , & jusqu'à l'état de consistance qu'elle luy peut donner : mais quand il y est une fois arrivé , il seroit à souhaiter qu'il y demeurât , & que s'il perd quelque chose de sa substance par l'action de la chaleur qui la consume & la dissipe , elle en rétablit autant par la nutrition & par l'homoiostase , qu'il y en auroit de dissipé , afin de le maintenir en cet état , & le faire toujours vivre ; c'est le seul moyen de le faire subsister. Si cela étoit depuis que l'homme seroit arrivé en cet

état, on ne verroit plus de changement en luy, & il pourroit toujours vivre, sans cela il faut necessairement qu'il perisse. C'est ce qui nous oblige pour le faire voir, de parler icy de l'homioïse, & de montrer que tout ce qui vit, continuë à vivre par son moyen, & que la longue vie dépend d'elle.

I. Encor qu'il y ait en l'homme une vertu homioïotique ou assimilative, par laquelle il assimile la substance des alimens à sa propre substance, & qu'il n'y en ait point en Dieu, on peut dire néanmoins que comme l'homme est fait à l'image de Dieu, qu'il faut qu'il y ait en Dieu quelque chose qui ait du rapport & de la ressemblance à l'homioïse qui se fait

en l'homme , pour entretenir & pour conserver en luy les dispositions que l'ame desireroit trouver dans la partie animale pour le faire vivre. L'ame par l'homoiose conserve l'harmonie qui se doit rencontrer entr'elle & son corps pour l'animer : & en Dieu il a , au rapport des Theologiens , une perfection qu'ils appellent simplicité , & je trouve que cette simplicité a du rapport à l'homoiose. La simplicité nie en Dieu toute composition ; & par l'homoiose qui se fait en l'homme sain , la nature veut assimiler , & comme simplifier la substance de l'aliment à chaque partie de la chose alimentée , pour reparer ce que la chaleur naturelle a fait transpirer de la substance en chaque partie



par son action. Par la simplicité qui est en Dieu, & que je puis nommer une homoiote parfaite, achevée, consommée, immuable, inalterable, qui n'a jamais commencé, & qui ne finira jamais, je conclus fort bien que Dieu ne peut pas mourir : Car enfin, si Dieu est simple, il n'est point composé ; s'il n'est point composé, il n'y a point en luy différence de parties ni de qualitez ; s'il n'y a point en luy différence de parties ni de qualitez, il n'y a point de contrariété ; s'il n'y a point de contrariété, il n'y a point de combat : s'il n'y a point de combat, il n'y a point d'alteration, point de corruption, point de dissolution, & par consequent point de mort : D'où je conclus que si Dieu est

une substance très-simple , ainsi  
 que la Theologie nous en assure ,  
 il est immortel. Par des raisons  
 toutes opposées , je dis que l'hom-  
 me est mortel , parce qu'il est com-  
 posé : & par l'homoiôse qui se fait  
 en l'homme bien sain , par laquelle  
 la substance de l'aliment est assi-  
 milée selon l'intention de l'ame ,  
 & animée par elle comme le reste  
 des autres parties , je puis assurer  
 que tant qu'elle se fera bien ,  
 l'homme vivra toujours dans l'é-  
 loignement de toute infirmité ;  
 qu'elle est la véritable cause de la  
 longue vie , & que tant qu'elle  
 subsiste , il n'est pas possible de  
 trouver en l'homme aucune cau-  
 se de maladie , ou de mort ; & si  
 les premiers hommes du monde  
 ont vécu plusieurs siècles avant

Personne  
 ne l'avoit  
 dit aupara-  
 vant moy.

*M. Santogge*

que de mourir , c'est seulement parce que la vertu homoiotique, ou assimilative , qui étoit en eux forte & vigoureuse , transmuoit puissamment en leur substance les alimens dont ils se nourrissoient.

II. L'Ange a reçu l'être & la vie d'un principe extérieur , qui est Dieu ; il l'a fait par la création : son être est stable & constant ; sa nature est spirituelle & simple , & il n'est point composé d'éléments comme le corps de l'homme ; il n'est point sujet au changement comme luy : sa substance , qui est inalterable , ne souffre ni augmentation ni diminution ; cependant je dis qu'il a besoin d'une assimilation , non pas telle que celle dont l'homme a besoin pour son corps ; mais d'une assimilation metapho-

rique , non en luy , mais dans le principe qui l'a créé , dont pourtant l'effet passe & se termine à son individu. Il a été fait par la création , il faut une semblable action pour le faire faire subsister dans son être ; il faut que Dieu cause en luy la conservation de cet être , qui n'est autre chose qu'une continuation de création , & cette action semblable à celle par laquelle il a été créé , cette conservation , cette création continuée , c'est ce que j'appelle assimilation dans l'Ange ; l'assimilation dans l'homme fait subsister son corps. Par cette assimilation dans l'Ange , Dieu l'assimile à son Eternité ; il soutient son être ; il l'empêche de tomber dans le néant ; il prolonge sa subsistance ; il luy donne une durée éter-

S. Thom.  
I. p. q. 104.  
a. 1. 4<sup>m</sup>.



nelle. Ce que je viens de dire de l'Ange , je le dis de même de l'ame raisonnable.

III. A l'égard de l'homme nous avons parlé de trois sortes de vies, sçavoir de la vie de la nature , de la vie de la grace , & de la vie de la gloire , & toutes ces trois vies subsistent par l'assimilation. Dieu a fait l'homme à son image & semblance : voila la premiere disposition de l'homme pour une vie éternelle & bienheureuse. Dieu ne se contente de cela : mais il veut que l'homme travaille luy-même à meriter cette vie éternelle & bienheureuse , qu'il assimile toujours de plus en plus son ame à ce divin Original par une homoiolse, que je puis nommer morale , au moyen de laquelle il soit transformé

DE LA LONGUE VIE. 177  
mé en son Dieu qui est la vie par  
essence. C'est pour cela que le Pere  
Eternel dit en tant de lieux de l'E-  
criture Sainte : *Soyez Saints , parce  
que je suis Saint.* Et le Fils , *Soyez  
parfaits , comme mon Pere Eternel est  
parfait : Soyez misericordieux , comme  
mon Pere est misericordieux.* Il veut  
encor assimiler nôtre connoissance  
à la sienne , par la foy dans nôtre  
entendement : Il assimile nôtre  
attente à ses promesses par l'espe-  
rance ; Il assimile nôtre volonté à  
la sienne par la charité : Il fait le  
même par les autres vertus mora-  
les & chrétiennes ; & c'est encor  
pour conserver & pour perfection-  
ner cette homoiote morale , pour  
la vie éternelle & bienheureuse , que  
ce même Fils nous a donné son  
Corps à manger , & son Sang à

M



boire. Cette divine nourriture est l'aliment pour arriver à une parfaite assimilation, à laquelle S. Paul nous marque qu'il est parvenu, quand il a dit, *Jesús-Christ vit en moy*, au moyen de laquelle nous éviterons la mort, & nous vivrons d'une vie éternellement hûreuse. Je suis l'aliment des grandes ames, dit S. Augustin en faisant parler ce divin Fils, prends un accroissement spirituel par ressemblance avec moy, pour te rendre digne de me manger : mais n'espere pas me transmuier en ta substance, comme tu fais tous les jours les alimens de ton corps : il n'est pas juste que le plus digne soit changé au moins digne ; au contraire, tu seras changé en moy, ce qui te sera beaucoup plus avantageux.

*Cibus sum  
grandium,  
cresce &  
manducabis  
me, nec tu  
me mutabis  
in te sicut  
Cibum car-  
nis tuæ,  
sed tu mu-  
taberis in  
me. August.  
lib. 7.  
Confes.  
cap. 10.*

Voilà une assimilation admirable de l'ame en son Dieu pour la vie éternelle & bienheureuse en laquelle Dieu acheve de se l'assimiler pour toute l'éternité. Il faut venir à l'assimilation pour le corps.

*Per Cibus  
istum Sacra-  
tissimum, in  
suam nos  
Christus  
traducit ef-  
figium.  
Dionis.*

I V. Nous avons distingué en l'homme deux sortes de parties, la premiere sorte est tenueë, subtile & rapide; & c'est la substance que nous avons appellée moyenne. La seconde sorte est solide, & ce sont les chairs, les os, les muscles, les tendons, les cartilages, les nerfs, &c.

Ces deux sortes de parties souffrent continuellement de la diminution, de l'alteration & du dechet, par l'écoulement qui se fait de leur substance, & elles demandent d'être restaurées par l'homoiostase; & si cette reparation ne se fai-



soit pas, au moins dans les parties solides, l'homme ne tarderoit gueres à devenir squelet.

L'homoiiose ou assimilation est la fin de la nutrition & le but de la nature; c'est par elle qu'elle conserve les individus. Quand l'aliment est assimilé, il est passé en la substance de la chose alimentée, & il est animé de la même ame que le reste des autres parties de l'individu.

Nous admettons de deux sortes d'assimilation, à raison des deux sortes de parties dont nous venons de parler. Je nomme la premiere assimilation d'aspiration, & la seconde assimilation d'obtention.

L'assimilation d'aspiration est celle à laquelle la nature aspire, quand elle veut assimiler la partie

DE LA LONGUE VIE. 181  
la plus subtile des alimens à la substance moyenne.

L'assimilation d'obtention est celle par laquelle la nature assimile la substance des alimens à la substance des parties solides, enforte que ce qui étoit aliment devient chair, os, muscle, tendon, cartilage, nerf, &c. chaque partie attirant à soy de l'aliment ce qui luy est le plus propre, pour s'en nourrir & se l'assimiler.

Quant à la premiere de ces deux assimilations, elle a été possible en Adam avant son péché : mais depuis son péché elle est devenue impossible, selon l'opinion de quelques Scavans. C'est pour cela que je la nomme assimilation d'aspiration, parce que la nature y aspire sans y arriver : C'est, comme

*Illud se  
quando  
jacturam  
acceperit,  
non resar-  
citur.  
Fernel.*

M 3

je pense , l'opinion commune.

Quant à la seconde sorte d'assimilation la nature y arrive assez facilement au commencement de la vie , quand elle ne trouve point d'obstacle à son action ; & c'est pour ce sujet que je la nomme assimilation d'obtention. Elle n'y arrive pas si bien dans la suite, & cela va toujours en diminuant peu à peu jusqu'à la fin.

Dieu dont la providence *attingit à fine usque ad finem* , ayant de toute éternité résolu de créer l'homme , résolut aussi de le faire immortel , non par nature , mais par grace , & dans ce dessein il pourvût à la nécessité de ces deux sortes d'assimilations ; pour cela il se logea dans un Jardin si beau , qu'il a mérité le nom de Paradis, plan-

DE LA LONGUE VIE. 183  
té d'un grand nombre d'arbres  
fruitiers , dont les fruits étoient eu-  
chimes , c'est à dire de bon suc : il  
n'y avoit que celui nommé par  
Moïse dans la Genèse, *lignum scien-  
tia boni & mali* , dont les fruits  
étoient mortifères , à cause que le  
Seigneur en avoit défendu l'usage  
sous peine de mort : mais entre les  
autres , il y en avoit un dont les  
fruits étoient d'un suc plus exquis,  
plus excellent & plus parfait ; &  
c'est pour montrer son excellence  
au dessus des autres, qu'il est nom-  
mé au lieu sus allegué *lignum vite*,  
arbre de vie : Par la manducation  
du fruit que portoit l'Arbre de vie,  
la substance moyenne eut été repa-  
rée par une parfaite assimilation  
sans le péché d'Adam ; la mandu-  
cation des autres fruits eut réparé

M 4



le dechet & les ruines des parties solides du même homme , si ce même homme , dont les inclinations le portent plutôt au mal qu'au bien , n'eut outre-passé la défense de son Dieu en mangeant du fruit défendu , ce qui le fit chasser d'Eden : depuis ce tems-là l'homioïse ne se fait plus qu'imparfaitement , & ce défaut arrive pour cinq raisons : La premiere , à cause du défaut de la justice originelle. La seconde , pour la privation des fruits de ce Jardin , & principalement de celui de l'Arbre de vie. La troisiéme , pource que les parties qui travaillent à assimiler , l'ayant assez bien fait pendant quelque tems , sans être rétablies en leur vigueur naturelle autant qu'il le faudroit , souffrent de leur propre travail ; &

*Omne agens  
agendo re-  
patitur.*

& fatiguées qu'elles sont, elles ne le font plus comme il seroit nécessaire. La quatrième, c'est que les alimens dont nous avons l'usage, ne sont point assez appropriés pour l'homioïse, afin d'y être facilement conduits par une nature déjà affoiblie. La cinquième, enfin c'est que ces mêmes alimens, après avoir fourni de la nourriture autant que la nature a été capable d'en tirer d'eux, laissent dans les parties nourricières & dans les parties nourries une crasse excrementeuse que la nature débilitée ne peut pas chasser, & qui les empêche dans leurs fonctions. Privez que nous sommes des fruits de ce délicieux Jardin, il nous reste pourtant des alimens de bon suc pour la restauration des parties solides, & pour l'as-

C'est pour-  
quoy il est  
betoïn de  
décrasser  
la machine  
de l'hom-  
me par le  
Lieutenant,  
décrassant  
avant que  
de le forti-  
fier avec le  
Lieutenant  
fortifiant.

assimilation d'obtention : mais aucun des hommes , non plus que moy , n'en connoît point qui puissent reparer parfaitement la substance moyenne , & faire que l'assimilation d'aspiration devienne pour eux une assimilation d'obtention , aussi-bien que celle qui se fait dans les parties solides. Je diray seulement que le fruit de vie a un Lieutenant , que ce fruit avoit un grand rapport avec la substance moyenne , & c'est pour cela qu'il la rétablissoit parfaitement : mais que son Lieutenant en a deux ; le premier a cette substance dont nous avons parlé , & le second avec le fruit de vie dont nous allons parler icy , pour parler ensuite du Lieutenant , & pour éclairer ceux qui veulent découvrir quel il est.

Mais avant que de passer au Chapitre suivant , recapitulons ce que nous venons de dire dans celui-cy. La simplicité qui est en Dieu a du rapport à l'homioïse : mais parce qu'elle excède de tout point l'homioïse , & que n'ayant jamais commencé, elle ne finira jamais; elle marque en Dieu une vie éternelle souverainement parfaite. L'Ange & l'ame de l'homme ont une vie éternelle , parce que Dieu par une continuation de creation les assimile à son Eternité. La vie de la Grace subsiste & se conserve par l'assimilation , par laquelle l'homme se rend semblable à son Dieu en imitant son Sauveur , qui n'est venu icy-bas que pour luy montrer par son exemple la maniere de se bien assimiler à ce grand



Original. La vie de la Gloire achevera l'assimilation que l'homme a commencée dans le monde en vivant de la vie de la Grace; & dans le séjour de la Gloire, il fera autant qu'il se peut assimilé à son Dieu, qui peindra en luy sa Divinité, comme dans un beau miroir sans tache propre à recevoir son image. La vie naturelle des hommes, des brutes & des plantes, subsiste par l'assimilation des alimens à leur substance. Voila comme tout ce qui vit, continué à vivre par l'homioise ou l'assimilation.



## CHAPITRE IX.

*Que le fruit de vie, qui étoit aliment  
& remède tout ensemble, reparoit  
la substance moyenne, maintenoit la  
vertu homoiotique ou assimilative,  
& chassoit toute maladie. Comme il  
faut entendre ce que l'on dit commu-  
nement, que si Adam n'eût point  
péché, l'homme ne fut point mort.*

**N**ous ne connoissons plus  
maintenant le fruit de vie  
que par le nom que Dieu luy avoit  
imposé, & ce nom nous fait con-  
noître que pour être fruit de vie, il  
devoit empêcher la perte de la vie,  
& remplir ainsi la signification.  
L'Ecriture Sainte nous assûre qu'il  
avoit cet effet, & qu'il l'eût eu mê-  
me après le péché; qu'il croissoit

*Nunc ergo  
ne forte mis-  
tat manum  
suam &  
sumat etiam  
de ligno vi-  
tae & come-  
dat & vi-  
vat in aeternum, emisit  
enim Domi-  
nus de loco  
voluptatis.  
Genes. 3.*

*in paradiso voluptatis*, & elle ne nous dit rien de plus. Mais si nous examinons la raison, touchant les vertus qu'il devoit avoir pour être fruit de vie, elle nous dicte que pour être tel, il devoit avoir celles qui suivent; il devoit être fruit propre à manger, & par consequent aliment; il devoit être propre à guerir, & par consequent médicament. Comme aliment & comme médicament, il devoit être plus temperé, ou du moins aussi temperé que l'homme de la meilleure constitution. Comme aliment & médicament, il devoit être extrêmement approprié à la nature de l'homme: comme aliment de vie, il devoit nourrir parfaitement: comme médicament de vie, il devoit être unique, universel, & guerir parfaitement.

1°. Je dis premierement , après l'Ecriture , que le fruit de vie croissoit *in paradiso voluptatis*. Tout ce qui croît en un Jardin de plaisir doit donner du plaisir , autrement il ne seroit pas tout à fait de plaisir. Mais entre les autres choses qui donnent du plaisir , dans un tel Jardin il y en a qui en donnent plus les unes que les autres : l'Arbre qui portoit le fruit de vie étoit de cette dernière sorte , il contenoit tout à fait la vûë , l'odorat & le goût , & il eut donné de la joye par ses effets , à qui en eut mangé.

2°. Il étoit fruit de vie , c'est à dire , que si les principes & les fondemens de la vie eussent été alterez & ébranlez en quelque personne , cette alteration & cet ébranlement eussent cessé dans cette



personne , & elle eut été confirmée dans la vie ; elle ne l'eut jamais perduë , moyennant l'usage de ce fruit : par sa substance & par ses qualitez il tendoit directement à ce but.

3°. L'homme , pour conserver sa vie , avoit besoin d'un aliment de vie ; le fruit de vie étoit bon à manger , & par conséquent il étoit aliment. *Ex omni ligno comede* , disoit Dieu à Adam , *de ligno autem scientiæ boni & mali ne comedas* , &c. Mange du fruit de tous les arbres de ce Jardin , garde-toy seulement de manger du fruit de l'Arbre de la science , du bien & du mal ; car dès le même jour que tu en auras mangé , tu mouras. Le fruit de vie , comme aliment par excellence , avoit un goût exquis , délicieux,

cieux, & très-agreable au dessus de tous les autres; c'est pour cela qu'il nourrissoit mieux que tous les autres. *Quod sapit nutrit : ergo quod melius sapit, magis nutrit.* Ce qui a bon goût nourrit : donc ce qui a meilleur goût nourrit davantage ; il nourrissoit jusqu'à rétablir la substance moyenne.

4°. L'homme, pour conserver sa vie, avoit besoin de remede pour guerir, s'il tomboit malade ; le fruit de vie étoit propre à guerir, & par consequent il étoit médicament : tous les fruits du Paradis terrestre pouvoient nourrir & entretenir la vie quelque tems, mais ils ne pouvoient pas la conserver toujours ; & nonobstant leur usage, l'homme eut pû tomber malade, & mourir. Dieu, dont la providence est infi-

*Gustus arboris vite corruptionem corporis inhibebat. Denique & post peccatum potuit insolubilis manere, si permissum illi esset edere de arbore vite.*  
August. de quest. vel & Novi Test.

N

nie, ne vouloit point ce mal, & pour l'en garder, il avoit créé le fruit de vie; il en avoit donné la connoissance à Adam, & si par malheur cet homme eut été assez negligent pour en obmettre l'usage, & si pour ce défaut la maladie l'eut attaqué, sa necessité, le desir de sa conservation, & la crainte de la mort, eussent excité sa connoissance, son souvenir & son desir; il eut recouru à ce fruit, qui étoit la Medecine par excellence, puisque c'est de luy dont il est parlé au 38. Chapitre de l'Ecclesiastique, & dont il est dit que le grand Maître de la nature crea la Medecine de la terre. *Altissimus creavit de terra medicinam*; & il se fut ainsi délivré de toute infirmité. Sa substance & ses qualitez étoient tout à fait opposées

à la mort, & à tout ce qui la pouvoit causer. En cela il étoit remède.

5°. Le fruit de vie comme aliment & comme médicament, étoit plus temperé que l'homme de la meilleure constitution. Le temperament d'une chose est toujours proportionné à la substance de la chose dont il résulte, si elle est excellente il est excellent. La substance du fruit de vie étoit éminemment semblable à la substance de l'homme ; son temperament luy étoit donc aussi éminemment semblable, & il étoit nécessaire que cela fut ainsi, afin que par cette ressemblance éminente, il pût toujours maintenir la substance & le temperament de l'homme dans l'état que l'ame desire pour animer toujours ; comme le Supérieur a

N 2



du pouvoir sur son inférieur, & le fort sur le foible, il eut ramené l'homme, qui en eut usé dans sa ressemblance, & par conséquent dans son temperament, dont il est éloigné par la maladie; il eut chassé de luy toute intemperie, & par conséquent toute semence de maladie & de mort en chassant la dissimulation.

6°. Le fruit de vie, comme aliment & comme médicament, étoit extrêmement approprié à la nature de l'homme. Il n'appartient qu'à Dieu de bien ajuster les causes aux effets qu'il en veut tirer, il connoît parfaitement la nature de l'homme, il sçavoit ce qui étoit besoin pour la faire subsister, il vouloit la faire subsister. Qui peut douter que dans ce dessein qu'il avoit, étant aussi sage

& aussi puissant qu'il est, il ait pû créer un fruit, qui comme médicament pouvoit éloigner tout ce qui étoit nuisible à la vie, & comme aliment confirmer & fortifier tout ce qui pouvoit la faire subsister? Et qui peut douter que ce remède alimentaire fut le fruit de vie, après ce que l'Ecriture nous en dit?

7°. Le fruit de vie, comme aliment de vie, pouvoit nourrir parfaitement, & non d'une manière défectueuse, ainsi que les alimens dont nous avons l'usage; mais d'une manière qui n'eut rien laissé à souhaiter pour une parfaite nutrition. Remarquez que pour bien nourrir, il faut que les parties nourricières soient fortes & vigoureuses pour faire de parfaites coctions, & que faisant passer l'aliment par plu-

fiereux états, elles le conduisent enfin par une nutrition parfaite à l'assimilation des parties solides. Remarquez encor, que ce n'est pas assez que la substance de l'aliment soit conduite à l'assimilation des parties solides ; mais qu'il est nécessaire, pour perpétuer la vie de l'homme, qu'elle passe dans un état bien plus parfait & plus éminent, puis qu'il faut que pour faire vivre toujours, elle passe à la substance moyenne : Il faut en outre, ce qui semble beaucoup difficile, pour ne pas dire impossible, qu'elle devienne esprit, pour reparer, fortifier, & exciter cet esprit que nous avons nommé conformatteur, contenu en cette substance, afin que comme il a bien eu le pouvoir de former le corps, il puisse reparer ses ruines,

& le rendre tel qu'il faut pour loger son ame à perpetuité. Le fruit de vie, entre les vertus dont il étoit doué, avoit particulièrement celle-là : si l'homme n'en eut pas été privé pour sa desobéissance, il luy eut conféré une vie pleine & abondante, sur laquelle la mort n'eut eu aucune prise. Il eut en outre laissé dans les parties nourricieres un effet dont l'impression, pour l'assimilation parfaite des alimens, eut duré un long espace de tems ; cet effet n'eut jamais cessé en luy, qui en auroit mangé de fois à autre, & il auroit toujours vécu.

8°. Le fruit de vie, comme médicament de vie, étoit unique & universel ; il étoit unique : c'est pour cela que l'Ecriture parlant de luy dans le passage cy-dessus cité, dit



*Medicinam* au singulier, & non *Medicinas* au pluriel. Il eut été suffisant seul pour guerir toutes les maladies ; il n'eut été besoin que de luy, il n'en eut point falu chercher d'autre : c'est mal à propos que l'on cherche dans la multiplicité, quand on peut trouver tout ce qu'on desire ramassé dans l'unité. Il étoit universel, & cela étoit neccessaire, puis qu'il étoit seul & unique. Lors qu'ayant rétabli la nature dans toute la vigueur qu'elle avoit perduë, il eut joint ses forces aux siennes, il n'y eut point eu de maladie, telle qu'elle eût été, qui eût pû tenir contre luy. Du suc étranger des alimens mal assimilé, procedent routes les maladies, la corruption des corps, la vieillesse & la mort. Le fruit de vie avoir cette proprie-

té, qu'il fortifioit la vertu de l'espece, & chassoit la débilité qui provenoit pour le mélange d'un suc étranger : selon S. Thomas, il étoit l'aliment de l'assimilation. Comme une Medecine précieuse, il empêchoit le corps de tomber dans la corruption, selon S. Augustin, & il éloignoit la vieillesse & la mort, selon le même.

9°. Le Docteur angelique, qui nous a dit que le fruit de vie fortifioit la vertu active de l'espece contre la débilité qui provient à l'homme pour le mélange d'un suc étranger, ne nous a pas dit la raison pour laquelle il avoit cet effet. Je veux suppléer à son défaut, & dire, autant que je le puis, ce qu'il a manqué de dire ; mais auparavant,

*venientem ex ad mixtione extranei. S. Thom. 1. p. q. 97. a. 4.*

*Cibus adeo  
rat homini  
ne esuriret  
potus ne si-  
taret & li-  
gnum vita  
ne senectute  
cum dissol-  
veret.  
August.  
lib. 14. de  
Civitate  
Dei.*

*Vite arbor  
medicina  
modo corru-  
ptionem ho-  
minum pro-  
hibebat.  
Aug. lib. 14.  
de quaest.  
vel & Novi  
Test.*

*Habebat  
enim virtu-  
tem fortifi-  
candi virtu-  
tem speciei  
contra debi-  
litate pro-*

il est besoin de remarquer ce que veut dire ce saint Docteur par la vertu active de l'espece, & ce qu'il veut faire entendre par la débilité qui provient à l'homme pour le mélange d'un suc étranger. Par la vertu active de l'espece, le saint Docteur entend la vertu que nous avons nommée assimilative; & par la débilité qui provient à l'homme pour le mélange d'un suc étranger, il faut entendre cette même vertu débilitée pour avoir déjà beaucoup travaillé à assimiler, & qui pour la débilité ne peut plus assimiler le suc étranger des alimens, d'où procede la dissimilation, & ensuite la maladie & la mort. Cela posé, je dis premierement que le fruit de vie avoit la vertu de fortifier la vertu active ou assimilative de l'espece,

parce que la substance de ce fruit étoit éminemment semblable à la substance de l'homme. Je dis en second lieu, que le fruit de vie avoit un temperament plus excellent que le temperament de l'homme le mieux temperé. Le temperament, selon mes principes, resulte de la substance : plus une substance est excellente, & plus le temperament qui en resulte est excellent. J'ay dit que la substance du fruit de vie étoit non seulement semblable à la substance de l'homme, mais j'ay dit qu'elle étoit éminemment semblable; d'où je dois conclure conformément à mes principes, que le temperament du fruit de vie étoit éminemment semblable au temperament de l'homme. C'est par cette ressemblance éminente à la substan-



ce & au temperament de l'homme, qu'il étoit extrêmement approprié à la nature de l'homme: c'est par cette ressemblance éminente qu'il étoit assimilatif; c'est par cette ressemblance éminente qu'il avoit la propriété de réveiller & d'exciter la vertu active ou assimilative de l'espece, & de chasser avec elle toute dissimulation, en ramenant à l'assimilation; & si on conçoit bien cette doctrine du saint Docteur, on concevra sans peine que le fruit de vie chassoit toute maladie, ramenoit la santé, & assûroit la vie.

Ce que dessus posé, il est aisé de voir que le fruit de vie étoit tel que son nom le marque, qu'il luy avoit été bien imposé, & qu'il le portoit à juste titre, en ce qu'il avoit

les qualitez qui contribuoient à la conservation de la vie, & en ce principalement, qu'il pouvoit retenir l'ame, le principe de la vie du corps, dans le corps, qu'il les eut tenu unis & liez ensemble par le moyen de la substance moyenne; le nœu de cette union qu'il eut réparée, & dans laquelle il eut revivifié, pour ainsi dire, cet esprit conformatteur, qui étant rétabli dans toute sa force, eut réparé le corps qu'il avoit bâti, & il en eut corrigé tous les défauts. Il eut de plus rétabli la vertu assimilative, & imprimé en elle un effet de longue durée pour la longue vie; & c'est ainsi qu'il eut éloigné la mort, la separation du corps & de l'ame, en empêchant l'ame de se separer de la matiere qu'elle anime & qu'elle aime.

Il est encor aisé de voir, par la conduite de Dieu, qu'un médicament, pour être bon, doit avoir quelque chose des vertus du fruit de vie; il doit être alimenteux, plaisant, agreable à l'odorat & au goût, temperé & approprié à la nature de l'homme comme luy.

Il n'est point de santé plus sûre, que celle qui se recouvre & se fortifie par les aliments, parce que *sola nobis esca medicinas est.* Ambros.

Mais de plus, il est aisé de voir que cette conduite condamne celle des Medecins d'aujourd'huy, qui veulent des remedes hors des aliments, qui choquent l'odorat & le goût, qui sont intemperez, & nullement appropriez à la nature qu'ils veulent guerir: En user ainsi, n'est-ce pas prendre les choses à contre-poil, & vouloir condamner le Dieu qui les condamne?

Voyons maintenant que ce que nous venons de dire du fruit de vie,

convient à son Lieutenant ; on auroit lieu sans cela de nous condamner par le même endroit par lequel nous condamnons les autres.

Mais à l'occasion d'un Religieux Jacobin , Docteur de Sorbonne, qui a eu communication du Traité de la longue Vie, & qui a dit à son Auteur , qu'il ne se pouvoit dire qu'improprement que le fruit de vie fut aliment & médicament, puisque dans le Paradis terrestre il n'y avoit point de maladie, & qu'il n'y en eut point eu si l'homme eut conservé son innocence originelle, la maladie étant une peine & une suite du péché ; qu'il luy soit permis avant de finir ce Chapitre, de faire quelques reflexions touchant la manière dont il faut entendre ce que l'on dit communément , que si



Adam n'eut point péché, l'homme ne fut point mort.

Il faut confiderer l'homme du côté de la nature, & du côté de la grace.

L'homme a été créé mortel par nature ; si en cet état il eut été logé dans le Paradis terrestre, sans y avoir l'usage du fruit de vie, il y fut mort. L'air de ce bienheureux séjour eut pourtant augmenté le nombre de ses jours.

L'homme a été créé immortel par la grace, moyennant l'usage du fruit de vie ; il faut joindre ces deux choses que l'on separe d'ordinaire.

La grace toute seule ne rend point l'homme immortel. La très-Sainte Vierge, Saint Jean-Baptiste, & tous les Saints en general, sont morts,

DE LA LONGUE VIE. 209  
morts, nonobstant qu'ils eussent la  
grace.

Si l'homme eut été immortel  
par la grace seule, le fruit de vie  
eut été inutile; il avoit sans ce fruit  
ce qu'il eut pû donner.

Il est dit au troisiéme Chapitre  
de la Genése, *Nunc ergo ne forte*  
(Adam) *mittat manum suam, & su-*  
*mat etiam de ligno vite, & comedat,*  
*& vivat in eternum: emisit eum*  
*Dominus de loco voluptatis.* Mainte-  
nant donc de crainte qu'Adam  
porte sa main, & qu'il prenne aussi  
du fruit de vie, qu'il en mange, &  
qu'il vive éternellement; le Sei-  
gneur le mit hors du lieu de la vo-  
lupté. Ce passage fait voir trois  
choses.

1°. Que si Adam eut perseveré  
dans la grace de son origine, l'im-

O



mortalité & l'usage du fruit de vie, par lequel il eut eu cette immortalité, eussent été la recompense de cette persévérance.

2°. Que l'exil du Paradis terrestre, la privation du fruit de vie, & l'assujettissement à la mort, qui est la suite de cette privation, furent la peine du péché d'Adam.

3°. Que le fruit de vie, même après le péché, eut rendu Adam immortel par une vertu naturelle que le Createur avoit mise en luy; & il étoit si bien aliment de vie, & remède de vie, qu'il pouvoit, en nourrissant, chasser comme un puissant contrepoison de ce premier homme toutes les semences de mort, qu'il avoit introduit en sa personne par la manducation du fruit défendu, s'il en avoit eu l'u-

sage. ( Il faut supposer que l'arbre de vie & le monde eussent toujours duré. ) C'est le sentiment de Saint Augustin, au Traité des Questions de l'ancien & du nouveau Testament sur ce passage. *Post peccatum*, dit ce Pere, *potuit insolubilis manere, si permissum esset illi edere de arbore vitæ* ; & par conséquent si l'homme eut été immortel dans le Paradis terrestre, il l'eut été en vûë de la grace de son origine, à cause de cette grace, en recompense de sa persévérance en cette grace, & non par cette grace : mais par le bénéfice du fruit de vie qui eut causé cet effet en luy. Dieu qui opere dans l'ame spirituelle, par la grace qui est un moyen spirituel, eut opéré dans le corps par le fruit de vie, qui étoit un moyen cor-

S. Thom.  
22. q. 164.  
a. 2. ad 6<sup>m</sup>.  
n'est pas de  
ce senti-  
ment : dans  
cette ré-  
ponse, il dit  
qu'il faut  
entendre le  
mot *æter-  
num* pour  
*diuturnum*.



porel pour luy donner la vie.

Si l'homme avec la grace logé dans le Paradis terrestre, n'y eut pas eu l'usage du fruit de vie, il y fut mort.

Adam commença à mourir si-tôt qu'il eut mangé du fruit défendu; il commença donc à mourir dans le Paradis terrestre: il n'en fut chassé que quelque tems après son péché; & parce que Dieu vouloit qu'il continuât & qu'il achevât de mourir, qu'il voyoit que tant qu'il eut été dans le Paradis terrestre, il eut pû prendre du fruit de vie, & se garantir de la mort: de crainte que cela fut il le chassa de ce lieu de délices, & par là il est évident que le fruit de vie étoit un remede infallible contre la mort & contre les maladies qui la causent.

Dieu qui prend des joyes indicibles à confiderer les perfections infinies de sa nature au dedans de luy-même , prenoit de grandes complaisances à contempler un petit échantillon de ses mêmes perfections au dehors de luy-même, en l'homme son image; & afin d'avoir toûjours ce plaisir, il luy donna l'arbre de vie , dont les fruits l'eussent empêché de mourir : mais lorsque par la desobeïssance d'Adam, il vit cet image sali , deshonoré , barbouillé , ces complaisances cessèrent en partie; & pour punir ce revolté, il le chassa du Paradis terrestre , il le priva du fruit de vie , & ce malheureux devint sujet à la mort , suivant la menace qui luy en avoit été faite. Voicy comme cette ennemie des hommes est

entrée dans le monde. Si le premier homme eut toujours eu la vie spirituelle par le moyen de la grace, il eut toujours eu la vie corporelle par le moyen du fruit de vie. C'est ainsi, ce me semble, qu'il faut entendre ce que l'on dit communément, que si Adam n'eut point péché, l'homme ne fut point mort.

#### C H A P I T R E X.

*Que le fruit de vie a un Succédanée ou Lieutenant, & que le Succédanée ou Lieutenant du fruit de vie, a quelque chose des vertus du fruit de vie.*

**C**Eluy qui aspire à la longue vie pour en jouir, doit aspirer à la connoissance du Lieute-

nant du fruit de vie, & il peut voir que nous ne luy avons marqué les propriétés de ce fruit dans le Chapitre précédent, qu'afin de luy ouvrir les yeux, & qu'en luy parlant de l'un, il pût parvenir à la connoissance de l'autre; puis qu'il est certain que les vertus du fruit de vie se doivent à proportion retrouver dans un autre fruit, qui est son Lieutenant. 1°. Il a été créé de la terre par le Très-haut, pour être la medecine des hommes. 2°. Il doit n'avoir aucun dégoût pour les hommes, pour lesquels il a été fait. 3°. Il est universel pour toutes les maladies de l'homme. 4°. Il est fruit & aliment pour l'homme. 5°. Il est fruit de vie, il l'entretient en ceux qui en usent. 6°. Il est temperé comme l'homme. 7°. Il

Le fruit de vie étoit un remede simple, mais puissant. La simplicité & la puissance sont des vertus propres à Dieu, & le caractère de tous ses Ouvrages. Tertulien, *de baptis-*  
*mate.*



est tout à fait approprié à la nature de l'homme. 8°. Il conserve la substance moyenne , & empêche sa grande dissipation. 9°. Enfin , il augmente la vertu homoiotique ou assimilative , & imprime en la nature un effet de longue durée. Voila comme ce remede alimentaire est ressemblant au fruit de vie : mais pour dire quelque chose de plus , je dis que le Lieutenant du fruit de vie est fruit de vie luy-même , pour les raisons que nous en avons apporté dans un autre Traité : Il est produit d'un arbre, qui au jugement de tout le monde, est jugé très-beau ; son fruit est blanc à l'exterieur : mais interieurement, il est fort rouge, & celuy qui a planté cet arbre dans son verger, ne connoît point son fruit

pour être le Lieutenant du fruit de vie. Il faut descendre dans le détail, & parler de sa substance, de ses qualitez, & de ses proprietéz.

1. Dans toutes les choses matérielles, on doit considérer entr'autres choses leurs substances & leurs accidens. La substance, c'est ce qui est caché sous les accidens, elle les soutient. Les accidens, sont le temperament, les qualitez qui le composent, les saveurs, les couleurs, les proprietéz, &c.

2. On ne connoît point la substance par elle-même, mais par les accidens qui la cachent. Elle agit par les qualitez qui sont en elle; ces qualitez sont à la substance, ce que les instrumens sont à un ouvrier, & on les connoît par les effets qu'elles causent.

3. Toutes les substances matérielles qui sont en ce monde sont différentes , il y en a de bonnes , de meilleures , & de très-bonnes. Les substances que je nomme simplement bonnes , ce sont celles des choses inanimées. Les substances que je nomme meilleures , ce sont les substances des plantes & des animaux sans raison. Les substances que je nomme très-bonnes ou excellentes , ce sont celles du corps de l'homme , & deux autres que Dieu a créé & destiné spécialement pour faire subsister , & pour conserver cet homme & sa substance ; & ces deux , ce sont celles du fruit de vie qui n'est plus , & celle de son Lieutenant qui est encor. Comme ces choses sont différentes en leurs substances , elles sont aussi diffé-

rentes en leurs qualitez ; elles sont bonnes, meilleures & très-bonnes, ou excellentes, à proportion de la substance dont elles procedent. Ces substances operent par leurs qualitez, & comme tout agent agit pour faire quelque chose qui luy soit semblable. Si la substance est excellente, les qualitez par lesquelles elle agit, sont excellentes, & l'effet qu'elle cause luy est semblable & excellent comme elle. C'est sur ce pié qu'il faut mesurer l'excellence du fruit de vie & de son Lieutenant. La substance de l'homme est très-bonne ou excellente ; celle du Lieutenant luy est au moins semblable, si dans sa ressemblance elle n'est pas au dessus d'elle par quelques degrez de bonté : mais elle luy peut être renduë éminemment



semblable. Celle du fruit de vie étoit semblable à celle de l'homme, & à celle du Lieutenant : mais dans la ressemblance elle les surpasseoit toutes les deux, elle leur étoit éminemment semblable. Parce que j'ay assez parlé du fruit de vie dans le Chapitre précédent, je ne parle que de son Lieutenant dans celuy-cy. Sa substance est assimilative & par elle-même & par ses qualitez; ses effets répondent à son excellence, ils sont excellens comme elle; la nature de l'homme qui les éprouve y trouve son compte : sa vertu assimilative en est beaucoup aidée, elle arrive plus hûreusement à l'assimilation où elle aspire, par son moyen : cette assimilation cause la vie & la santé; & comme la santé & la vie sont aussi longues en du-

rée que l'assimilation est longue, il s'ensuit delà que la vie peut être prolongée par le moyen du Lieutenant.

4. Le temperament du Lieutenant du fruit de vie est au moins égal à celui de l'homme, parce qu'il résulte d'une substance semblable à la sienne; il est chaud & froid, sec & humide comme luy: mais parce que dans toutes ses qualités, il ne sort point de temperament de l'homme, & qu'il est au moins d'une égale étendue avec luy; je dis, qu'il ne luy peut faire que du bien: mais s'il luy est rendu éminemment semblable, il luy en fera davantage.

5. Dans une substance il y a pour l'ordinaire une qualité du temperament qui domine; & c'est par cette

qualité dominante qu'elle agit le plus. Il est au pouvoir de l'Artiste qui opere sur la substance du Lieutenant, d'exciter de ces qualitez celle qui luy plaira le plus, & de la rendre dominante; & il pourra se servir de cette qualité excitée & rendue dominante pour rafraîchir ou pour échauffer, pour humecter ou pour dessécher, conformément à ce qu'elle a de propre, & au besoin de celuy qu'il veut soulager. C'est en cela qu'on peut voir qu'il n'est besoin que de luy, & qu'il suffit seul pour toutes les infirmités de l'homme. Ce qu'il y a de remarquable en ce remede, c'est que soit qu'il échauffe ou qu'il rafraîchisse, qu'il humecte ou qu'il dessèche, il agit d'une maniere si conforme à la nature, qu'il semble qu'elle agisse toute

seule. Quand par exemple on s'en sert pour échauffer, il excite dans la nature une chaleur si benigne & si conforme à celle de la nature, qu'il semble qu'elle vienne de la nature toute seule : la chaleur du Vin est amie de l'homme ; mais toute benigne & toute amie de l'homme qu'elle paroît, on experimente pourtant enfin qu'elle a quelque chose d'étranger & de nuisible. Ce qui n'arrive point dans l'usage de ce merveilleux remede. Ses qualitez resultant toujours d'une substance très-bonne, elles sont toujours très-bonnes, & causent toujours de très-bons effets.

6. Entre le plus grand degré de froideur de ce merveilleux fruit jusqu'à son plus grand degré de chaleur, il y a plusieurs degrez qui sont

*Calidius  
alimentum  
& maxime  
vinum susci-  
tato calore  
spiritus fa-  
cultateque  
erexit mor-  
tem vero  
maturat.  
Fernel.*



entre l'un & l'autre, entre le froid & le chaud; celui qui sçait manier ce remede peut choisir de ces degrez celui qui sera le plus à son gré pour le but qu'il se propose, selon le besoin de son malade, le conduire à ce degré, & s'en servir. Ce que je dis du froid & du chaud, je le dis à proportion du sec & de l'humide; & parce qu'entre le froid & le chaud, le sec & l'humide, ces degrez sont en un assez grand nombre: je puis assûrer qu'en ce seul fruit un habile Artiste peut trouver une source féconde en remedes.

7. Comme entre les qualitez qui se rencontrent dans le Lieutenant du fruit de vie, il y a un point qui en est le juste milieu, je dis que l'habile Artiste qui sçaura bien préparer ce fruit, pourra par son industrie  
le

le conduire à ce juste milieu , & ainsi il aura un remède dont le temperament fera un temperament que les Medecins appellent *ad Pondus* , ce qui est un grand moyen pour rappeler l'homme à son temperament , & encor plus pour l'y retenir , & par consequent dans la santé.

8. A l'occasion des qualitez du Lieutenant, je veux remarquer icy une chose que personne auparavant moy , comme je pense , n'a remarqué ; sçavoir , que les qualitez d'une chose resultent necessairement de la substance de la chose , comme de leur sujet. Nous l'avons dit plusieurs fois ; & ces qualitez qui resultent de cette substance, luy sont si propres & si particulieres , qu'il est presque impossible

P.

*tout homme qui se flatte d'ignorer*

qu'elles se trouvent semblables dans un autre sujet. La chaleur du Vin ne se peut trouver que dans le Vin; & quoique la chaleur se trouve en d'autres substances chaudes, par exemple, dans le Pommé, dans le Poiré, dans le Poivre, le clou de Girofle, la Noix Muscade, l'Artichaut, l'Asperge, le Sené, &c. toutes ces chaleurs ne sont point la chaleur du Vin; parce que la chaleur du Vin est propre & particulière au Vin, & ne peut résulter que du Vin; La chaleur est toujours différente, quand elle résulte d'une substance différente; & il y a autant de différence entre les chaleurs, qu'il y a de différence entre les substances différentes d'où elles procèdent. La chaleur du Sené ne peut être semblable à aucune autre

*l'autre est une chaleur*

chaleur, quand elle resulte d'une autre substance que de celle du Sené. Cette substance dont elle resulte, luy donne quelque chose de propre & de particulier, qui ne peut venir d'ailleurs que du Sené. Il faut appliquer cecy au Lieutenant du fruit de vie, & à ses qualitez. Les qualitez du Lieutenant du fruit de vie, sont si propres & si particulieres à sa substance, qu'il est impossible qu'elles se trouvent semblables dans aucun autre sujet, que dans l'homme pour lequel il a été spécialement fait. C'est pourquoy je puis dire, que non seulement c'est un remede spécifique pour luy; mais encor, que c'est un remede specialissime; qu'il a tant de rapport avec luy, & qu'il luy est si approprié, qu'il est impossible



d'en trouver un autre qui le soit de même ; & s'il arrive quelquefois du changement dans ses qualitez, c'est une necessité, qu'il en soit aussi arrivé dans la substance dont elles resultent , par les operations & les preparations de l'Artiste , qui étant habile , les peut exciter comme il luy plaît, pour le rendre plus efficaceux pour le secours de l'homme qu'il veut soulager. Il faut adjoûter, que comme les choses semblables ont beaucoup de facilité à s'unir , la substance & les qualitez de l'homme s'unissent très-étroitement à la substance & aux qualitez du Lieutenant du fruit de vie pour le soulager : & la substance & les qualitez du Lieutenant , à la substance & aux qualitez de l'homme, à cause de leur ressemblance ; &

ainsi cette ressemblance & cette union qu'elle cause , font d'un grand effet pour le soulagement de l'homme.

9. Ceux qui ont écrit de la Chrysopée ou Pierre Philosophale , disent que pour y parvenir , il est besoin d'un dissolvant qui fasse de corps esprit , & d'un fixant qui fasse d'esprit corps. Je puis dire la même chose de la Médecine , il faut un dissolvant , il faut une chose qui fixe , il faut dissoudre les obstructions , qui le plus souvent causent les maladies , il faut fixer les humeurs qui sont trop liquides , d'une fixation pourtant qui convienne à la nature de l'homme. Or je dis que dans le Lieutenant du fruit de vie , il y a une chose qui a la vertu de dissoudre les humeurs trop épaissies , ce

P 3

que j'ay senti jusques au cors des pieds ; il y en a une autre qui fixe les humeurs trop liquides dans l'égalité du temperament : ce qui est bien digne d'être remarqué.

10. Nous avons dit qu'un remede pour contribuer à la longue vie, doit entr'autres choses fortifier la vertu homoiotique ou assimilative, & la faire subsister long-tems. Je puis assûrer que le Lieutenant du fruit de vie a cette propriété, qu'il la fortifie merveilleusement bien, & qu'il imprime en celuy qui en use préparé comme il faut, pour cela un effet de longue durée: Je l'ay experimenté moy-même, lors qu'en ayant usé un peu de tems, je me sentis extraordinairement fortifié, & que l'impression de cet effet dura plus de huit mois après ; ce

que je n'ay point lû , ni ouï dire d'aucun remede. Pendant ces huit mois , il me sembloit que je retrogradois vers le bel âge , & je crûs alors que si j'eusse usé un tems plus considerable de ce fruit , il m'auroit ramené à la vigueur de la jeunesse. Ce qui cause une grande vigueur dans les jeunes gens , c'est parce que non seulement la substance moyenne est abondante en eux , parce qu'elle est spiritueuse , parce qu'elle est modérément chaude : mais encor , parce qu'elle est tenace , astringente , stiptique , onctueuse ; & cette tenacité , cette astriction , cette stipticité , & cette onctuosité , qualitez qui la font durer long-tems , nonostant sa spirituosité , qui repugne , ce semble , à sa durée aussi-bien que sa chaleur,

Aristote  
dans son  
Traité de  
Longitudine  
vitæ, dit que  
la substance  
moyenne est  
onctueuse,  
*ut neque fa-  
cile areseat,  
neque facile  
refrigeretur.*  
C'est au  
Chapitre 2.  
Sans cette  
qualité , &  
les autres  
que nous  
luy attri-  
buons , la  
vie dureroit  
peu.



( ce qui est fort spiritueux & chaud est bien-tôt dissipé ) causent que l'effet qu'elle imprime dure long-tems. Le Lieutenant du fruit de vie la fait durer, parce qu'il a de la ressemblance avec elle ; c'est pourquoy je ne fais point de difficulté de dire qu'avec elle, il augmente la vigueur de l'homme & retarde la vieillesse.

II. Il y a dans l'homme & dans tout ce qui vit, une substance stiptique propre à l'individu de chacune espece, qui retient & qui conserve la substance de l'homme & de toutes les choses qui vivent, avec toutes les parties des corps vivans ; elle en empêche la dissipation & la dissolution, & lorsque cette substance est consommée, il faut nécessairement que le vivant perisse. Cette substance aide la faculté concoctri-

ce , elle aide la retentrice , & fait subsister la vertu assimilative. Cette substance dans les fruits avant qu'ils soient meurs , les rend d'un goût austere , & mal plaisant ; on n'en peut pas manger en cet état , ils tiennent à la gorge , & on a peine à les avaler. Cette substance dans le Vin conserve le Vin , luy donne un goût de rapé , qui fait dire à ceux qui le goûtent , ce Vin est encor dur , il n'est pas dans sa boîte ; il se gardera bien. Lorsque ces fruits sont venus en maturité , ils ont une douceur agreable , & on en mange avec plaisir. Lorsque le Vin a perdu ce goût de rapé , on dit , voila du Vin qui est present , il est temps de le boire. La douceur dans ces fruits & dans ce Vin , marque que la substance stiptique qui les a con-

servez , est presque épuisée ; & si l'on tardoit long-tems à manger ces fruits & à boire ce Vin, ils se gâteroient & seroient perdus. Cette substance stiptique qui se trouve dans l'homme avec la substance moyenne, & qui fait partie de la substance moyenne, cuit, assimile, retient, augmente & conserve la substance de l'homme jusqu'à sa consommation ; & quand elle est consommée, le composé se dissout, & perit ; si elle duroit toujours, il pourroit ne point mourir. Cela posé, il est certain que qui pourroit augmenter & faire subsister plus long-tems cette substance stiptique, pourroit augmenter & faire subsister plus long-tems la vie : on peut, par l'art, augmenter & faire subsister plus long-

tems cette substance stiptique ; on peut donc par ce moyen conserver plus long-tems la vie , & ce qui peut augmenter , ou du moins conserver cette substance , se trouve dans le Lieutenant : le Lieutenant donc peut causer la longue vie , on la peut avoir par luy. Cherche donc en luy ce qui la peut causer , si tu veux long-tems vivre.

12. De tous les tems de la vie, la jeunesse est assurément le plus souhaitable ; cet âge de l'homme est le plus beau , le plus fort , le plus sain , & celui dans lequel pour l'ordinaire, l'ame fait le mieux ses fonctions dans le corps qu'elle anime , parce que les organes d'iceluy sont le mieux disposés pour cet effet. Pendant qu'il dure, ceux



qui y sont , animez d'un sang benin & spiritueux, ne respirent que la joye & le plaisir , & dans la guerre ils sont courageux & de grande execution. La jeunesse qui est de ceux qui ont parcouru un petit nombre d'années , comme de vingt à vingt-huit ans , se connoît encor par la fraîcheur du teint , par la vivacité du coloris, & par la plénitude de la peau. Quand la chair qui emplit la peau n'y laisse point de rides , quand cette chair & cette peau sont abrevez d'un suc assimilé , qui les nourrit & les tient frais ; quand par ce suc , cette chair & cette peau sont animées par les esprits qui y sont répandus , & que portant la chaleur, ils causent la vivacité du teint , alors une personne

paroît jeune & saine : quand au contraire tout cela ne se rencontre point, la personne paroît vieille & infirme. Il seroit à souhaiter que lorsque l'on est arrivé dans cet état de jeunesse, d'y demeurer toujours ; pour cela il faudroit que les parties nobles, toujours fortes & vigoureuses par la vertu assimilative, fussent toujours dans le pouvoir de produire ce suc assimilé, nutritif, & rempli d'esprits, par le moyen desquels il est porté par tout le corps : mais dans ce monde, tout est fondé sur l'inconstance, tout est sujet au changement, & rien ne dure longtemps en un état. Ces viscères qui ont fait quelque tems leur devoir, selon le pouvoir qu'elles en avoient, déclinent & perdent peu à peu

leur vertu : la jeunesse diminuë,  
& la vieillesse s'avance à propor-  
tion qu'elle s'enfuit. Combien de  
gens ont regretté & regrettent  
encor cette fuiarde !

*O mihi præteritos referat si Jupiter  
annos*, diloit un de ces vieux à re-  
gret ; & s'il se pouvoit trouver  
quelqu'un qui pût la faire reve-  
nir, ou du moins retarder sa fui-  
te, que de gens luy feroient la  
cour ! Pour moy j'ay examiné  
cette chose, & je n'y trouve point  
d'autre moyen pour reüssir, que  
de fournir à ces vilceres un suc  
nutritif, déjà assimilé, assimilatif  
& spiritueux, qui outre ces qua-  
litez, soit doüé d'une astringtion &  
d'une stipticité onctueuse, telle que  
la nature la demande, afin que  
par le moyen de cette astringtion

& de cette stipticité , les esprits répandus dans ce suc , soient retenus , liez , & comme fixez ; & que cela étant ainsi , il imprime un effet par tout où il passera , de longue durée , sans cela une matière subtile & spiritueuse , telle que celle dont nous parlons , est bien-tôt dissipée par la transpiration , & son effet dure peu. Un pareil suc fera , ce me semble , l'effet prétendu , il nourrira la chair , en telle manière qu'emplissant sa peau , elle ne fera point de rides ; il tiendra le teint frais & vermeil , & il éloignera l'affreuse vieillesse. Je croy que je puis dire de ce suc , sans hésiter , *his opus est succis , quibus renovata juven-tus in florem redeat , primosque recolligat annos.* Celui qui en usera pour-



ra vivre dans l'esperance , & dire  
 cependant , *renovabitur , ut aquila*  
*juventus mea* , que sa jeunesse se-  
 ra renouvelée , comme celle de  
 l'Aigle ; & quand cela fera arrivé,  
 il pourra encor dire , *refloruit caro*  
*mea* , que sa chair est refleurie. Or  
 de tous les sucs , je n'en voy point  
 de si propre ni de si accommodé  
 pour cet effet , que le Lieutenant  
 du fruit de vie ; il peut nourrir la  
 chair autant qu'il le faut pour em-  
 pêcher les rides de la peau , don-  
 ner du coloris , rendre aux viscères  
 les forces perduës , maintenir en  
 eux la vertu assimilative , retenir les  
 esprits par ce qu'il a de stiptique  
 & d'astringent , & par consequent  
 je le croy capable de faire durer  
 long-tems la jeunesse , & de retar-  
 der la vieillesse. Voila , à mon avis,  
 le

le chemin qu'il faut tenir pour aller au but proposé , & pour trouver autant qu'il se peut la Fontaine de Jouvence.

En voila plus qu'il n'en faut pour me faire passer pour un hableur. Cependant quand je pense à ce que j'ay expérimenté , & quand je considere de plus que l'industrie peut faire monter les vertus du Lieutenant à un haut point d'exaltation , je doute si je ne luy fais point de tort de n'en parler pas plus avantageusement ; & il me semble quelquefois que je dis trop peu , lorsque de crainte d'en dire trop , je n'assûre pas qu'il peut reparer la substance moyenne. Je m'en tiens pourtant là , d'autant que je n'ay pas encor toute l'experience qu'on en peut avoir.

Q

Ceux qui ont vû de tout tems ce grand amas de remedes dont les boutiques des Apoticairez sont tapissées de tous côtez depuis le pavé jusqu'au plancher, qui savent que les Medecins les ordonnent, & qui sont prévenus qu'ils sont necessaires, trouveront étrange que je n'en propose qu'un; ils auront peine à concevoir qu'une infinité de maladies différentes, dont l'homme est attaqué, puisse être surmonté par un seul remède, & ils diront avec mépris, que j'en fais comme d'une selle à tous chevaux. Ceux qui penseront & qui parleront ainsi, devroient songer que comme Dieu, la premiere cause de tout, a la plénitude de l'être, il possède luy seul les perfections de tous les êtres : comme

le Soleil opere icy-bas une infinité d'effets, dont il est la cause équivoque & universelle : comme ceux qui connoissent par des especes plus universelles, connoissent plus de choses que les autres : comme le Genre suprême comprend sous luy les genres subalternes & toutes les especes ; & le premier principe de connoissance toutes les conclusions : de même il se peut trouver dans la nature un remede qui comprendra les vertus de tous les autres, & cela n'est point une pensée nouvelle. Quelques Auteurs ont écrit d'une Pierre précieuse qui assemble en elle les vertus de toutes les autres. Pline a parlé dans ses Oeuvres d'une Plante, à qui il attribué toutes les vertus qu'on peut desirer dans les autres remedes. Il

Pantaure  
pierre pré-  
cieuse trou-  
vée par  
Apollon  
Tianée.

Q<sup>2</sup>



Catholicon  
universel.

y a plusieurs personnes qui se vantent d'avoir un remede universel : quand on nous parle de Panchimagogues & de Panacées, on n'a point d'autre intention que de nous faire entendre , que ces remedes sont universels , & chassent toutes sortes de maladies ; & cette pensée des hommes fait en quelque maniere connoître qu'il y a un tel remede , & qu'on le peut trouver. Lors donc que pour toutes les maladies, j'ay cette même pensée que les autres , je suis en cela appuyé sur la conduite de Dieu , sur l'autorité de l'Ecriture , & sur cette idée generale qu'on en conçoit. Dieu pour remede à toutes les maladies qui pouvoient attaquer l'homme devant son péché, ne luy avoit ordonné que le fruit de vie , delà

je conclus que le fruit de vie avoit toutes les vertus qu'on pouvoit desirer dans tous les autres remedes, ou ( ce que je trouve de plus vraisemblable ) qu'il étoit doüé d'une souveraine vertu à l'égard de l'homme, qui comprenoit éminemment en elle les vertus de tous les autres, & que par son moyen Dieu avoit prévenu ses besoins pour le garantir de tout mal. Je dis donc premierement, que j'imité la conduite de Dieu. Privez que nous sommes du fruit de vie, je ne propose que son Lieutenant. Secondement, je dis qu'il a seul, d'une maniere plus parfaite, les vertus des autres remedes ; & que c'est mal à propos qu'on cherche dans la multiplicité, quand on peut trouver tout ce que l'on desire ramassé dans l'unité.

Q 3

Troisièmement, je dis que la nature est la même dans tous les hommes, elle a un même but, & ce but est de les faire vivre en santé; & si elle ne le fait pas toujours, c'est que pour quelque obstacle, elle ne le peut pas faire. Pour comprendre cecy, considere ce que fait la nature pendant la santé & pendant la maladie. Pendant la santé elle s'occupe à cuire les alimens pour nourrir, pendant la maladie elle s'occupe à cuire ce qui la cause pour guerir. La nature est donc occupée en tout tems à cuire? Cela est vray. Qui aidera la coction de l'aliment par le Lieutenant, sera rarement malade, parce qu'il la fait faire bonne; & qui hâtera la coction de ce qui cause la maladie, hâtera en même tems la guerison: il n'en

faut pas douter , nôtre Lieutenant fait cela ; il est donc le moyen de la santé , comme le secret de la longue vie. Remarque bien cela. Si tu veux donc un moyen pour soulager un malade , & pour le guerir sûrement , le voila , mais avantageux , agreable & prompt , en peu de mors. Cherche un remede alimentaire tel qu'étoit le fruit de vie ; si tu le peux trouver , fais-le prendre au patient préparé comme il faut , & rétablis la nature dans sa premiere vigueur par son moyen : cela fait , tu verras qu'elle sera la maîtresse de la maladie , qu'elle en chassera la cause , ou qu'elle la surmontera pour la reduire *ad debitam* Crasis temperatúra. *crasim*. Je puis assurer que le Lieutenant du fruit de vie , qui a de la conformité avec luy , en a aussi



avec ses effets , bien qu'il soit notablement moins efficaceux. J'ay expliqué à découvert dans le *Traité des Principes de Medecine* , pour un seul & unique remede , quel est ce Lieutenant : je pourray quelque jour t'en faire part.

---

C H A P I T R E X I.

*Dieu avoit établi la Medecine dans un aliment. La Medecine doit être alimenteuse. La maxime qui dit que les semblables doivent être guéris par les semblables , doit être admise ; & celle qui dit que les contraires doivent être guéris par les contraires , doit être rejetée.*

**D**ieu a fait l'homme inexterminable , selon l'Ecriture , c'est à dire immortel : cela est de

foy, sans le péché il luy eût tousjours conservé la vie. A cette fin il luy avoit donné un aliment semblable en substance & en qualité à la nature de l'homme, & qui pourtant dans cette ressemblance étoit plus excellent qu'elle, d'autant qu'il avoit ses perfections dans un degré beaucoup plus éminent & plus parfait : c'est pourquoy il rétablissoit cet esprit conformateur, qui, comme nous avons dit au Chapitre 7. préside à la conception de l'homme, & sa substance qui est la moyenne ; & étant ainsi rétabli dans toutes ses forces, cet esprit qui a bien pû former le corps de l'homme, eut pû absolument reparer toutes les ruines s'il y en eut eu à reparer, le maintenir dans un état parfait de consistance, &

Il n'est point de santé plus sûre que celle qui se reconvre & se fortifie par les alimens, *quia sola nobis esca medicina est.*  
Ambros.

le garantir de la mort : Delà je conclus deux choses ; la première, que la Medecine doit être alimenteuse ; & la seconde , que la maxime qui assure que les semblables sont gueris par les semblables , doit être admise : Presque tout ce que nous avons dit jusqu'icy , peut servir à le montrer.

1°. De la simplicité en Dieu , qui a du rapport à l'assimilation, nous avons fort bien conclu son immortalité. 2°. Les Anges & les ames humaines subsistent par l'assimilation , parce que Dieu les assimile à son Eternité. 3°. La vie de la grace subsiste tant que l'homme s'étudie à se rendre semblable à son Dieu. 4°. La vie de la gloire ne finira jamais , parce que par elle , la ressemblance de

l'ame avec la Divinité est achevée autant qu'elle le peut être. 5°. La vie naturelle continuë, tant que l'assimilation des alimens à la chose nourrie se fait bien. 6°. La matiere féminale qui doit être animée est préparée & disposée par la prudente nature, pour l'animation, dans les parens, dans lesquels elle se trouve avant que d'être animée ; & j'appelle cette preparation à l'intention de la nature une assimilation anticipée. Par toutes ces raisons, je puis conclure pour la maxime qui dit que les semblables sont guéris par les semblables. Je ne m'y arrête pourtant pas, afin de passer aux autres.

Mais avant que de passer outre, il faut sçavoir ce que Messieurs les Medecins entendent, quand ils di-



sent que les contraires sont guéris par les contraires ; & ce que je prétens , quand par un sentiment contraire , je dis que les semblables sont guéris par les semblables , afin qu'on puisse d'abord concevoir en quoy je diffère d'eux , & ce qui est en question.

I. Quand Messieurs les Médecins disent , *contraria contrariis curantur* , que les contraires sont guéris par les contraires , le mot de *contraria* tombe sur les qualitez de la maladie , qui sont contraires à la nature & à son temperament. Le mot de *contrariis* tombe sur les qualitez du remède , & celui de *curantur* tombe sur la maladie. Parler ainsi , c'est comme s'ils disoient , une intemperie chaude est guérie par un remède froid ; une froide

par un chaud ; une sèche par un humide , & une humide par un sec. Surquoy on peut remarquer.

1<sup>o</sup>. Que comme les qualitez excedentes de la maladie mettent l'homme hors de son temperament , ce qui le fait malade , ils veulent un remede , qui par d'autres qualitez opposées qui sortent aussi des limites du temperament, & qui s'en éloignent autant à proportion , que les qualitez de la maladie en sont éloignées , afin , disent-ils , que ces qualitez opposées de la maladie & du remede agissant les unes contre les autres, elles temperent leur excez , & viennent dans un milieu , qui est un état temperé : mais on peut considérer que si les qualitez excedentes de la maladie font l'hom-

me malade, parce qu'elles le mettent hors de son temperament, le remede luy doit aussi être nuisible, parce que par ses qualitez, il sort aussi des limites du temperament. 2°. Le remede entre les mains de la nature, est comme un instrument entre les mains de l'ouvrier. Si l'instrument de l'ouvrier est bien approprié pour le service qu'il en veut tirer, il s'en sert : mais s'il n'y est pas bien approprié, s'il le blesse luy-même, il le rebute, & le laisse-là. Il en va de même de la nature, si le remede luy est bien approprié, elle s'en sert avantageusement pour guerir ; mais s'il ne luy est pas bien approprié, s'il la blesse, elle le rejette comme importun & nuisible. Les remedes des Medecins

*Qui non est  
mecum con-  
tra me est.*  
Luc. II.

ordinaires ne sont nullement appropriés à la nature , ils la gourmandent par leurs qualitez excédentes , qui résultent d'une substance dissemblable , ils sont au dessus d'elle , ils la contraignent de faire ce qu'elle ne veut pas ; aussi n'a-t-elle pour eux que du rebut , elle les rejette le plutôt qu'elle peut , & il luy est impossible de les employer à ses desseins.

3°. Dire que la maladie est guérie, c'est parler improprement , la cure est pour le malade , aussi-bien que la santé qui vient de la cure , & non pas la maladie qui est chassée & non pas guérie : & bien que l'usage autorise en quelque manière cette façon de parler , c'est un usage abusif. On peut bien dire que le malade est guéri de sa ma-



256 T R A I T E'  
ladie , & non pas que la maladie  
est guerie.

2. Quand je dis *similia similibus  
curantur* , que les semblables sont  
gueris par les semblables ; voila ce  
que j'entens , le mot de *similia* tom-  
be sur la nature de l'homme , &  
sur son temperament. Le mot de  
*similibus* tombe sur le remede &  
sur ses qualitez , que je veux être  
semblables à la nature qu'il faut  
soulager , & à son temperament :  
Et celuy de *curantur* tombe aussi sur  
cette nature , & son temperament ;  
la cure & la santé sont pour eux.

Une natu-  
re infirme  
doit être  
aidée par  
une chose  
qui luy soit  
connatu-  
relle.

1. Je veux que le remede soit sem-  
blable à la nature & à son tempe-  
rament , parce qu'on doit avoir  
pour eux une singuliere considera-  
tion ; c'est eux que l'on doit princi-  
palement envisager , & c'est ce  
que

que je fais , en leur donnant un remede semblable , qui ne leur peut être nuisible ; le semblable n'agit point contre son semblable. 2. Je souhaite que ce remede dans sa ressemblance , ait autant que faire se peut , quelques degrez d'excellence au dessus de la nature , afin que par là elle soit réveillée , excitée , & aidée à agir contre la maladie , qui est dissemblable à la nature & au remede , parce que s'il est vray que le semblable n'agit point contre son semblable , le dissemblable doit agir contre ce qui est dissemblable , d'autant que les raisons des contraires sont contraires les unes aux autres. C'est pour cette raison que les remedes ordinaires , comme la saignée & les purgatifs détruisent toujours quelque chose de la substance

R

de celuy qui s'en fert, & que le Lieutenant au contraire la rétablit & la repare, ce qui merite d'être bien considéré. 3. Un tel remede est contraire à la maladie de la maniere que la nature qu'il vient aider, luy est contraire elle-même. Je veux bien encor qu'il luy soit contraire par ses qualitez : mais je veux qu'il luy soit contraire d'une maniere, que les qualitez qui le rendent contraire, soient neanmoins comprises & contenuës dans l'étenduë du temperament, afin qu'il n'en soit pas alteré, & que cette contrarieté n'empêche pas qu'on puisse veritablement dire de luy, que les semblables sont gueris par les semblables.

Ce que dessus posé, on peut voir en quoy je differe d'avec les Medecins ordinaires. Je differe d'eux en

ce qu'ils veulent un remede dissemblable à la nature & à son temperament, & que j'en desire un semblable, afin qu'elle n'en soit point blessée : & dans ma maniere d'agir, soit pour échauffer, ou pour rafraîchir, pour dessécher, ou pour humecter, j'auray toujours plus de succez qu'eux, parce que mon remede agissant de concert avec la nature, elle l'appliquera elle-même selon ses desfeins, comme une chose qui luy est propre, & dont elle est la maîtresse, & cela avec d'autant plus de facilité, qu'il est spiritueux. On peut encore clairement voir que je ne suis ni de la secte des Galenistes, ni de celle des Chimistes. Je ne suis pas de la secte des Galenistes, puisque je rejette la maxime des contraires, principe fondamental de Galien & de

R 2





ceux de la secte : Je ne suis pas de la secte des Chimistes , puis qu'en-  
cor que j'embrasse la maxime qui  
dit , que les semblables doivent être  
gueris par les semblables , com-  
me eux ; ce n'est pas dans le mê-  
me sens qu'eux. Tant les Galenistes  
que les Chimistes , entendent ces  
deux maximes des qualitez de la  
maladie & du remede , & moy  
j'entens la dernière des substances  
de l'homme & du remede , qui,  
selon moy , doivent être sembla-  
bles , & des qualitez du remede,  
que je veux bien être contraires à  
celles de la maladie , en sorte pour-  
tant qu'elles soient semblables au  
temperament , en ce que je ne  
veux pas qu'elles sortent de ses li-  
mites : mais on le connoîtra mieux  
par les raisons suivantes , qui ex-

pliquent plus au long quel est mon sentiment.

1. La nature qui est incessamment occupée à la conservation de son individu , voit la perte qu'il fait de sa substance par un écoulement & une transpiration continuelle que cause la chaleur naturelle ; elle sçait que cette perte la fera infailliblement perir , si elle n'est réparée ; elle connoît qu'elle ne peut réparer cette perte que par la nutrition , qui n'est complète qu'à la fin de l'assimilation. Cette connoissance qu'elle a, fait qu'elle y tend de tout son pouvoir ; & comme l'assimilation n'est autre chose qu'une action de la vertu assimilative , par laquelle chaque partie du corps ayant attiré à soy une partie de l'aliment, se la rend semblable pour se maintenir , il est ma-

R 3

nifestement vray que les semblables sont conservez , reparez & guéris par les semblables.

2. Plus une chose est éloignée de sa fin, plus elle a de peine à y arriver, & plus elle y arrive tard. Plus au contraire elle en est proche, moins elle a de peine à y parvenir, & plus elle y parvient tôt. La nature veut conduire l'aliment à l'assimilation : Voilà sa fin. Si cet aliment est éloigné de l'assimilation, elle aura d'autant plus de peine, elle travaillera davantage, & elle fera plus de tems à l'y conduire qu'il sera plus éloigné; & peut-être ne l'y conduira-t-elle pas, ce qui causera des cruditez, une corruption d'humeurs, & peut-être la maladie. Si au contraire l'aliment est proche de l'assimilation, il est certain qu'elle travaillera moins,

qu'elle aura moins de peine, & qu'elle l'y conduira mieux & plutôt. Or il est certain que la chair d'un animal, qui est un aliment de bon suc, a une plus grande proximité avec l'assimilation que les fruits, les legumes, les racines, &c. & que cette chair ayant déjà été chile, sang, & partie solide dans l'animal, la nature aura moins de peine à le faire repasser par tous ces états, pour enfin la faire devenir partie solide dans l'homme. Cet aliment conspire en cela avec elle, & cela montre manifestement que les semblables sont conservez, reparez & gueris par les semblables.

3. Nous avons dit que l'assimilation est la cause de la santé & de la vie; tant qu'elle se fait bien, point de maladie, & par conséquent point



de mort. Il faut prouver cela. L'assimilation qui commence bien, cause la bonté des humeurs ensuite, par la bonté des humeurs, elle cause la bonne nutrition ; parce que lorsque les parties rencontrent un suc bien conditionné pour se nourrir, elles sont bien nourries, & la bonté des humeurs & la bonne nutrition, causent la santé & la vie. Cela est clair, ce me semble. Des conclusions contraires, les raisons sont contraires, selon les Philosophes : Donc si l'assimilation cause la santé & la vie, parce qu'elle cause la bonté des humeurs, & la bonne nutrition, la dissimilation ou le défaut d'homoiostase au contraire doit causer la maladie & la mort, parce qu'elle doit causer & qu'elle cause en effet la malignité des humeurs, & la malignité des

humeurs cause le défaut de nutrition, à raison que les parties ne peuvent pas être bien nourries d'un mauvais suc ; & l'une & l'autre causent la maladie & la mort. Un aliment donc qui sera peu éloigné de l'assimilation, comme le Lieutenant du fruit de vie, contribuera à l'assimilation, & par conséquent à la santé & à la longue vie ; & tout cela est une confirmation du principe que je pose, que les semblables sont conservez, reparez & gueris par les semblables.

4. La matiere seminale étant aussi excellente qu'elle est, le corps de l'homme en ayant été bâti, & l'ame se servant, comme elle fait, de la substance moyenne contenuë en icelle, pour animer & pour faire ses fonctions en la partie animale, il faut

La matiere  
seminale  
étant aussi  
précieuse  
que nous  
l'avons décrit, ceux  
qui la perdent se font  
un grand  
tort, & se  
nuisent fort

à eux-mêmes. Les passages suivans le font voir. *Subtile calidum & humidum exit per luxuriam.*

Albert le Grand, lib. de anima, Tract. 1. c. 2. Galenus, lib. 1. de spermate in fine dicit. *Partes animantis per coitum, sanguine generati qui est substantia perfectissima, orbus remanere, in super & arteriis vitalibus spiritibus, quibus vita gaudet maxima ex parte exhauriri.*

*Qui multum coeunt,*

confesser que cette substance est d'une grande consequence & d'une grande necessité; & il ne se peut faire, cela étant ainsi, que sa diminution, soit en quantité ou en qualité, ne cause de grandes ruines dans le corps, qu'il seroit besoin de reparer pour le faire toujours vivre: Pour bien reparer une maison, il la faut reparer des mêmes materiaux dont elle a été bâtie. Une maison de marbre, par exemple, n'est pas bien réparée, si elle n'est réparée avec du marbre. Une maison de bois seroit mal réparée, si elle étoit réparée avec autre chose que du bois. Le corps, la maison de l'ame, doit être réparée de la même matiere dont le grand Architecte l'a bâti, ou du moins de celle dont il a voulu qu'il fut réparé, & cette ma-



tiere est le fruit de vie. Ni l'une ni l'autre de ces deux matieres n'est plus en nôtre disposition, il n'y a donc plus d'autre moyen pour le reparer, que de se servir de ce qui en approche le plus; & ce qui en approche le plus est le Lieutenant du fruit de vie, par la raison que les semblables sont conservez, reparez & gueris par les semblables.

*parum vivunt. Averroes de brevitate & longitudine vita.*

*Coitus est destructio corporis & abbreviatio vita. Aristot. de reg. & princip.*

*Per luxuriam naturam corruptur, senectus in-*

*ducitur, vita imminuitur, mors appropinquatur. Gregor. lib. moral.*

*Plurimis magna ex parte ita accidit ut venere exsolvantur debilitenturque Aristoteles.*

*Libido seccat corpus & minuit naturalem virtutem, ideo in frigidat. Joannitius in Ilagoga.*

*Libido immodica, propterea quod maxime vim eam extrahit qua cibis concoquitur plurimum superfluitatis & redondantia gignit. Plutarchus, lib. de tuenda bona valer.*

*Hoc vitio animi pariterque corporis vires expugnantur. Valer. max.*

*Coitu corpus dissolvitur & tabescit. Cornél. Celsus.*

*Magna est in sanguine vitalitatis portio. Plin.*

*Corpus cerebro exhauritur per frequentem coitum. Albertus magnus.*

5. C'est assez pour vivre autant de temps que durera la substance moyenne, que les alimens soient changez en la substance des par-



ties solides par l'assimilation d'obtention ; mais ce n'est pas assez pour vivre toujours. Il faudroit outre cela trouver un aliment qui eut tant de rapport avec la substance moyenne, qu'il fut quasi substance moyenne ; & si cela étoit, il y auroit lieu d'espérer que ce peu de difference étant vaincu par l'action de la nature, cet aliment repareroit la substance moyenne, & seroit changé en icelle sans beaucoup d'effort par l'assimilation que nous avons nommé d'aspiration, & qui en ce cas seroit assimilation d'obtention. Personne ne doute que cela fut possible auparavant qu'Adam eut péché, & qu'il eut été privé pour son péché du fruit de vie : mais maintenant on tient cela communément impossible. Je dis cependant que comme, selon

moy, le fruit de vie a un Lieutenant, & que le Lieutenant est conforme quant aux vertus & aux proprietez à celui dont il est Lieutenant, il pourra en quelque maniere reparer la substance moyenne, & par consequent contribuer à la longue vie; parce que les semblables sont conservez, reparez & gueris par les semblables.

6. La necessité de la substance moyenne paroît en ce qu'elle est substance moyenne, c'est à dire, qu'on ne vit que par son moyen. En ce qu'elle est le milieu entre l'ame & le corps, elle est moyenne en ce qu'elle est spiritueuse & un peu materielle, & qu'en cela elle a du rapport à l'ame & au corps, dont elle concilie les differentes substances & ménage l'union : elle est sub-

stance moyenne en ce qu'étant telle elle est le lien de l'un & de l'autre, & qu'étant répandue par toutes les parties du corps, elle y cause l'animation, dont elle est le premier sujet : mais cette nécessité de la substance moyenne paroît d'autant plus grande, que par la chaleur qu'elle fait sentir par tout le corps, & dont elle est le sujet & la nourriture ; la nature travaille incessamment à l'assimilation de l'aliment, qui ne se peut faire sans elle, parce qu'elle est l'instrument dont l'ame se sert, pour faire dans le corps qu'elle anime toutes les fonctions qu'elle doit faire pour animer. Cette substance donc étant dissipée par cette chaleur qui la consomme, il n'y a plus de chaleur ; cette chaleur étant éteinte, l'ame ne peut plus operer faute d'in-

strument, & l'ame cessant d'operer, il n'y a plus de vie : il est donc necessaire de reparer autant que faire se peut cette substance, afin que la chaleur qui s'en nourrit puisse subsister, & que l'ame ayant son instrument, puisse agir, animer, assimiler, &c. Or si la necessité de la substance moyenne, sans laquelle on ne peut vivre, paroît par ce que nous venons de dire, la necessité du Lieutenant du fruit de vie, pour la reparation, ou du moins pour la conservation de cette substance pour la longue vie, paroît en même tems également ; & cela est fondé sur nôtre principe, que les semblables sont conservez, reparez & gueris par les semblables.

7. De tous les temperamens, celuy de l'homme est le plus parfait,



parce qu'il résulte d'une substance la plus excellente : mais de tous les temperamens des hommes on peut dire que celui qui entre le chaud & le froid, le sec & l'humide a rencontré le point qui est justement au milieu de ces qualitez, a le temperament le plus parfait, qu'il est le mieux temperé, & qu'il se peut promettre une plus longue vie, d'autant que la substance dont résulte son temperament est montée à un plus haut degré d'affimilation. Or quand l'homme est éloigné de son temperament, ce qui nous est marqué par la maladie, qui dans sa cause n'est autre chose qu'un défaut d'affimilation, & un éloignement du temperament, il l'y faut ramener, afin de la ramener à la santé ; & il est, ce semble, ridicule de l'y vouloir ramener

mener par une chose dissemblable & intemperée. Au contraire, il est fort vraisemblable que conformément au raisonnement que nous avons fait cy-devant en parlant du temperament du fruit de vie, nombre cinquième, il y sera ramené par une chose fort temperée, comme est le Lieutenant du fruit de vie, de même que l'eau bouillante revient plutôt à son froid naturel si on y met de l'eau froide par la raison que les semblables sont guéris par les semblables, & non les contraires par les contraires.

8. Quand les qualitez qui composent le temperament resultent de parties bien assimilées, le temperament est bon & sain; quand elles resultent de parties mal assimilées, le temperament est mauvais & malade.

S

C'est une erreur en bonne Philosophie de dire que les qualitez excessives & nuisibles qu'on remarque dans un malade, sont la cause de la maladie, vû qu'elles n'en sont que des accidens & des signes resultans, & causez par une substance mal assimilée, qui en est la véritable cause : Si ceux qui tiennent l'opinion contraire, quand il faut échauffer ou rafraichir pour soulager un malade, pouvoient luy donner à leur gré de la chaleur, ou de la fraîcheur seules, séparées de toute substance, ils pourroient nous persuader, & nous attirer à leurs sentimens : Mais comme ils ne le peuvent pas, ils doivent être convaincus par leur propre conduite, que comme ils ne peuvent pas faire passer la chaleur ou la fraîcheur & la com-

muniquer à un malade, que par le moyen d'une substance à laquelle ces qualitez sont jointes & attachées comme à leur sujet, de même les qualitez excessives qu'ils remarquent dans un malade, resultent d'une substance, comme de leur sujet, & elles n'en resultent, que parce qu'elle n'est pas bien assimilée à l'intention de la nature, & plus elle est éloignée de l'assimilation, plus ces qualitez sont pernicieuses & nuisibles. Quand cette substance sera rectifiée & revenue dans l'assimilation, les qualitez excessives qui en resultent, n'auront plus leur excez, elles seront remises dans le temperament, la maladie sera finie, & la nature qui cause tous ces effets en viendra plutôt à bout, si en cela elle est aidée par un remede alimentaire & assi-



milatif, & par ce que nous venons de dire on voit premierement que les qualitez excessives ne sont point la cause de la maladie ; mais une substance mal assimilée : Et secondement, que puisqu'un remede assimilatif avance l'assimilation en secondant la vertu assimilative, il avancera aussi la guerison & la santé, & que par consequent il faut dire que les semblables sont gueris par les semblables, & non pas les contraires par les contraires.

9. Ceux qui tiennent pour principe que les contraires sont gueris par les contraires, n'ont égard qu'à une ou deux qualitez qu'ils estiment contraires à la nature & à son temperament, dont ils veulent corriger l'excez par un remede, qui a les qualitez opposées à celles qu'ils veu-

lent corriger dans quelque sorte d'excez, eu égard au temperament de l'homme, sans considerer que la substance du remede dont ils se fervent, qui est plus considerable que ses qualitez, & dont résultent ses qualitez, est contraire à la substance de l'homme qu'ils veulent guerir, pour être trop éloigné de l'assimilation, & pour ce grand éloignement, elle est nuisible & incommode à la nature. Il me semble qu'en cela on peut dire que les Medecins d'aujourd'huy ont bronché dès le premier pas qu'ils ont fait, & qu'ils ont donné si avant dans l'opinion des contraires, qu'ils sont devenus contraires à la nature même, dont la conduite est toute benigne & toute pacifique. Fernel qui a passé, & qui passe encore aujourd'huy pour

avoir été un très-illustre Medecin, entre les plus illustres de son tems, duquel j'ay entendu dire à feu Monsieur Patin Docteur & Professeur en Medecine, qu'il avoit paru dans le monde, comme un beau Soleil pour éclairer les hommes, au Traité de sa Physiologie, imprimé à Paris en l'année 1554. par André Vechel, au Livre 6. des fonctions & des humeurs, Chapitre 2. page 171. ligne 29. 30. & 31. l'avouë ingenuëment & de bonne foy. Voici comme cet Auteur, qui a passé toute sa vie dans l'étude & dans l'exercice de la Medecine en parle, il seroit difficile d'ajouter quelque chose à la force de son expression. *Nulla enim, dit-il, medicamentis cum corporis partibus affinitas intercedit, immo contra odio penitus insito, tacitisque dis-*

*cordis plurimum inter se dissident, natura prorsus insensa.* C'est à dire, il n'y a aucun rapport entre les medicamens & la partie du corps, bien au contraire par une haine naturelle, qui procede de leur fond, & par des antipathies secretes, il se trouve entre les uns & les autres de très-grandes contrarietez, en sorte que l'on peut dire avec verité que les medicamens étans tels, ils sont tout-à-fait nuisibles à la nature. J'avouë qu'un remede peut être contraire à la maladie par ses qualitez : mais il doit être semblable au malade quant à la substance, & voicy comme je conçois la chose. La nature selon

*Natu-  
Morborum  
medicatrix.*



pour la faire plutôt arriver à son but. Or si au lieu de la secourir par un remede qui luy soit amy, & contraire à la maladie comme elle, on luy donne un remede d'une substance contraire à la sienne, c'est multiplier ses ennemis, c'est luy donner un nouveau sujet de guerre, c'est augmenter le desordre, c'est interrompre son operation, c'est luy imposer un nouveau travail; elle avoit déjà assez de la maladie à surmonter, sans luy donner encor un remede dissemblable à chasser ou à vaincre, & par cette nouvelle affaire qu'on luy donne, on court risque de l'accabler tout-à-fait. On peut ajoûter que les qualitez qui resultent d'une substance contraire à celle de l'homme luy sont necessairement contraires, parce ce que la substance dont

elles resultent leur communique quelque chose de propre , qui les rend contraires , & qui manifeste en même tems la contrariété de la substance , d'où elles procedent. J'explique cecy par un exemple, toute chaleur en general comparée à la chaleur de l'homme en tant que chaleur , luy est , ce semble amie : neanmoins une chaleur en particulier , comme celle du Sené, considérée comme telle , est nuisible , parce que la substance dont elle procede est nuisible , à cause du grand éloignement qui se trouve entr'elle , & celle de l'homme , c'est à dire en un mot que dans un remede d'une substance semblable, tout en est bon substance & qualitez , dans un remede d'une substance dissemblable & contraire , tout

en est contraire substance & qualitez. Messieurs les Medecins ne laissent pas pourtant de les ordonner à leurs malades , & ils soutiennent qu'ils font bien , & qu'ils en doivent user ainsi pour pacifier la nature. La belle maniere de la pacifier , comme si on ne pouvoit la pacifier , qu'en multipliant ses ennemis , & en luy donnant ce qui l'irrite. Il semble à les entendre que pourvû qu'on donne un remede contraire à la maladie il suffit , & qu'il ne faut point se mettre en peine de la nature qu'on se propose de soulager. Pour moy je ne puis entrer dans ce sentiment , & je pense qu'un tel remede , & celui qui le donne , sont aussi ennemis de la nature l'un que l'autre , & je croy constamment qu'une nature forte & vigoureuse,

fans remede , vaut mieux , & peut davantage pour la guerison d'une maladie , qu'une nature infirme aidée des meilleurs remedes de la Medecine , & cela fait voir que le but d'un Medecin doit être principalement de la fortifier. Car à quoy bon de donner encore à la nature un remede , qui luy est ennemi par sa substance , & par les qualitez , lorsqu'elle en a déjà trop d'un à combattre en la maladie ? Est-il pas bien plus conforme à la raison & au bon sens que le remede soit contraire à la maladie seulement & amy de la nature , que d'être contraire à tous les deux ? Est-il pas vray que la force est plus forte unie que divisée ? Si le remede déjà fort par sa vertu pour la ressemblance qu'il a avec la nature , joint sa force avec la sienne , n'est-il



pas évident qu'ils s'alièrent pour la guérison ? qu'ils n'aient qu'une même fin , & qu'ils conspireront plus fortement pour y arriver plutôt ? ou si d'autre côté on met la nature , la maladie & le remède contraire à toutes les deux dans un même sujet , voilà trois ennemis ensemble , comment s'accorderont-ils ? Qui conciliera les antipathies naturelles qu'ils ont entr'eux ? Mais , me dira quelqu'un , ces remèdes sont contraires à la maladie ? Mais en même tems ils sont dissimulatifs & contraires à la nature , & comme tels , ce sont de véritables poisons. Ce ne sont pas à la vérité de ces grands poisons qui tuent , ce sont de petits poisons : mais pour être de petits poisons , ils ne laissent pas d'être poisons qui nuisent à qui les

*Cathartica inter venena computamus.*  
Van Helmond.

prend. Mais ils combattent la maladie pour la vaincre. Je le veux : mais en combattant la maladie, épargnent-ils le malade à la nature duquel ils sont contraires ? & s'ils combattent la maladie , peut-on bien penser que pendant qu'ils sont aux prises l'un contre l'autre , l'homme qui est le champ de bataille ne souffre pas du combat de ces deux champions animez , & que quelques fois , comme il arrive trop souvent , ce champ n'en soit pas tout à fait desolé. Ces raisons sont cause que je ne me puis ranger au sentiment que les contraires doivent être guéris par leurs contraires , quant à la substance , ni même quant aux qualitez qui resultent de cette substance , & si j'en demeure d'accord quant aux qualitez qui resultent d'u-

ne substance semblable & familiere à celle de l'homme, c'est parce qu'elles ne sortent point de son temperament, & qu'elles ne sont contraires qu'à la maladie. Remarquez donc en cet endroit qu'un remede peut être tout à la fois amy de la nature de l'homme par la ressemblance qu'il aura avec elle, contraire à la maladie & temperé dans ses qualitez. C'est une chose assez rare, pour ne pas dire impossible, qu'un remede alimenteux soit contraire par ses qualitez au temperament. Le temperament de l'homme ne consiste pas dans un point indivisible, imaginé au milieu du chaud & du froid, du sec & de l'humide. Si cela étoit, peu de gens seroient temperez, il y auroit même peu d'alimens qui ne fussent nuisibles, il y a une certaine éten-

duë, qui admet en luy ces qualitez que je demande, contraires à la maladie & semblables à la nature: D'un pareil remede on peut dire *contraria contrariis*, &c. eu égard à la maladie, & *similia similibus*, &c. eu égard à la nature de l'homme: mais si ce remede alimenteux, contraire à la maladie, & amy de la nature, a dans sa ressemblance quelques degrez d'excellence qui l'élèvent au dessus d'elle, alors on en peut attendre de très-heureux succez. Je donne icy l'idée d'un remede tout a fait miraculeux, qui se trouvoit dans le fruit de vie, & dont le Lieutenant a encor quelque chose, & delà je conclus qu'il n'en est point qui l'égale. Je repete donc, pour accorder quelque chose à l'opinion commune, que le remede peut avoir



des qualitez contraires à celles de la maladie , parce que les qualitez de la maladie sont contraires dans leur excez au sujet de la maladie qui est l'homme : mais je dis encor que ces qualitez contraires à celles de la maladie , & qui doivent être contenuës dans la latitude du temperament de l'homme , pour ne pas l'éloigner de l'assimilation , doivent resulter d'une substance conforme & semblable à celle de l'homme , & par cette ressemblance il luy fera fort amy , il la soulagera , & conspirera avec elle à chasser la maladie , & à rendre l'homme sain. Si cela n'étoit pas ainsi , il faudroit dire que le poison qui tuë est le meilleur des remedes , d'autant qu'il n'y a rien de si contraire à l'homme , non seulement quant aux qualitez , mais aussi quant à

à

à la substance de laquelle elles procedent. Si ceux qui distribuent des remedes, observoient ce que nous venons de dire, ils ne tueroient jamais personne, ils n'auroient pas besoin de correctifs pour corriger les qualitez excessives de quelques drogues qui entrent dans leurs compositions, & ils connoïtroient que c'est avec raison que je conclus que les semblables sont gueris par les semblables, & non pas les contraires par les contraires.

10. La maladie dans sa cause n'est autre chose qu'un défaut d'assimilation, & un éloignement du temperament, nous l'avons déjà dit. Quand la nature est accablée d'une quantité d'humeurs, qui ne sont point assimilées, & qui sont éloignées du temperament, elle s'emeut,

T

elle s'irrite, elle se fâche, elle s'agite, elle fait un effort, & la fièvre redouble la chaleur pour donner à ses humeurs la coction qui leur manque, & les reduire à l'assimilation, & par cette conduite redonner la santé. Messieurs les Medecins, qui prennent quasi toujours le contre-pié de la nature, quand elle veut assimiler pour guerir, ils veulent dissimiler, quand elle veut ramener au temperament, ils veulent en éloigner, & cela paroît en ce qu'ils donnent des remedes dissemblables & intemperez : C'est à dire qui par leurs qualitez excessives sortent de la latitude du temperament. Qui croira que lors qu'il faut assimiler pour guerir selon l'intention de la nature, il faut dissimiler? Qui croira que lors qu'il faut temperer,

il faut donner des remèdes intemperez ? Qui croira que pour adoucir une eau amère, il y faut ajouter de l'amertume ? Qui pourra croire que pour aller en un lieu, il luy faut tourner le dos & s'en éloigner ? Mais qui ne voit que ces Messieurs sont contraires à la nature, & qu'ils en font profession. Pour moy qui suis contraire aux contraires, je soutiendray toujours que les semblables sont guéris par les semblables, & non pas les contraires par les contraires.

II. La nature donne à chacun des hommes des sens au nombre de cinq, comme autant de serviteurs domestiques, & il les employe à examiner les objets extérieurs, & à discerner entr'eux ceux qui sont propres pour ses besoins, d'avec ceux qui ne le sont pas. Il est nécessaire

T 2



que ces serviteurs soient fort fideles: comme l'homme ajoûte foy , & donne creance à leurs rapports , si lors qu'ils annoncent à l'homme ce qu'ils ont decouvert des choses, ils disoient des bonnes qu'elles sont mauvaises, & des mauvaises qu'elles sont bonnes, ils seroient des serviteurs infideles , & leur infidelité causeroit à leurs maîtres de notables inconveniens & quelques fois la mort. Les Medecins jugent que les remedes fondez sur leur principe des contraires sont bons pour guerir, les sens de l'odorat & du goût, en inspirant pour eux une grande aversion, assûrent qu'ils sont mauvais, à qui croire des deux? Si les Medecins ont raison, les sens sont des trompeurs, si les sens sont des rapports justes, les Medecins sont

dans l'erreur. Mais si l'opinion des Medecins est bonne , & si les sens font de faux rapports , & sont des serviteurs infideles , l'homme n'a-t-il pas lieu de se plaindre de la nature, & de luy dire, vous m'avez donné de mauvais serviteurs , ils me trompent, ils me font passer le bon pour le mauvais , & le mauvais pour le bon : le sain pour le nuisible , & le nuisible pour le sain ; & si lorsque vous m'avez donné de tels serviteurs, vous avez été conduite de la main de Dieu , Dieu luy-même vous a trompé. Qui ne voit , suivant ce raisonnement , que ces Messieurs les Medecins, pour ne pas abandonner leur principe des contraires , condamnent les sens de l'odorat & du goût, la nature qui est leur guide, & l'auteur de la nature , qui est Dieu,

ce qui est un espece de blasphême. Je laisse donc à juger aux moins eclairez des hommes , laquelle de ces deux opinions est la plus veritable , & qu'elle est celle à qui on doit plutôt s'attacher : quant à moy, qui suis pour la nature & pour le Dieu de la nature , je suis convaincu avec les Philosophes que quand ces serviteurs jugent de leurs propres objets , ils jugent bien , & qu'ils doivent être suivis comme de fideles conducteurs , & que comme ce qu'ils approuvent pour bon , est fondé sur la ressemblance qu'il a avec la nature , & que ce qu'ils rejettent comme mauvais , est fondé sur la dissemblance & sur la contrariété , on doit embrasser le principe qui assure que les semblables sont gueris par les semblables , & non

pas les contraires par les contraires.

12. Les remedes ordinaires fondez sur la maxime des contraires ébranlent , agitent & font du remuëment dans le corps de l'homme qui les prend , parce que excédant , & sortant des bornes du temperament de l'homme par leurs qualitez , qui sont au delà de sa latitude, ils sont nuisibles , ils purgent sans choix aussi bien le sain que le malade , & s'ils purgent , c'est que par ces qualitez excedentes, qui les approchent du poison , ils corrompent dans l'homme quelques humeurs qu'ils trouvent à leur passage , & la nature , qui ne peut plus retenir cette corruption , pour se défaire de l'ennemy qu'elle sent en elle, & pour le chasser au plutôt , consent de luy abandonner quelque cho-

Van Hel-  
mond.  
*Catharti-  
ca inter ve-  
nena com-  
putamus.*



se du sien, plutôt que d'en être plus long-temps importunée, ce qui n'arriveroit pas si les choses étoient ajustées à son temperament, ces humeurs corrompues & chassées étoient utiles à la nature, elles servoient au moins à rendre les conduits des gros excréments coulans & libres, elles en étoient les vehicules, delà vient que quand elle en est privée, ces conduits demeurans à sec, ces excréments ne peuvent plus passer, & les personnes qui ont été purgées sont sans la liberté du ventre plusieurs jours de suite, jusqu'à ce que ce défaut soit réparé. L'expérience commune qui rend cette vérité connue & constante, la rend aussi incontestable : mais elle fait voir en même tems que puisque les remèdes appuyez sur la maxime des contraires sont

<sup>meubles</sup> ~~meubles~~ ; il faut admettre ceux qui sont fondez sur celle des semblables, puis qu'ils font du bien.

13. Ces remedes étant en abomination à la nature, si elle les reçoit, c'est contre son gré, elle ne les reçoit qu'en passant, & le moins qu'elle peut, & elle les chasse au plutôt *per secessum*. Elle ne corrige donc pas la qualité excedente de la maladie par ce remede auquel la nature ne s'alie pas assez pour cela, au lieu que si on donne au malade une chose plus temperée, ou du moins aussi temperée que l'homme, la nature se l'appliquera & s'aliera à elle, pour corriger par son moyen ce qu'il y a de defectueux & d'intemperé ; & cela pour remettre le corps dans son temperament, par la raison que les semblables sont

gueris par les semblables, & non pas les contraires par les contraires.

14. Plus un remède est temperé, spiritueux, peu materiel, & bien approprié à la nature de l'homme, plus il est excellent, plus il a de rapport à l'ame le principe de la vie, plus il la peut retenir, plus il est semblable à la substance moyenne, & plus il est semblable au temperament de l'homme, le plus excellent des temperamens, & plus puissamment il l'y peut ramener, & par conséquent chasser la maladie, laquelle, comme nous avons déjà dit plusieurs fois, n'est autre chose qu'un éloignement du temperament & un défaut d'assimilation, & en cette manière on conclura avec grande raison, que les semblables sont gueries par les semblables. Mais en ce sens

aussi il sera contraire à la maladie qui n'est autre chose qu'un éloignement du temperament & un défaut d'assimilation ; ainsi au moins en ce sens on pourra dire que les contraires sont guéris par les contraires ; & ce sens n'est point contraire à nôtre conclusion.

15. La nature toute seule, sans le secours des remèdes, guérit souvent les maladies ; quand elle guérit, c'est par quelque chose qui luy est semblable, ou par quelque chose de dissemblable. Je demande laquelle de ces deux ? Un Contrariariste, pour ne pas s'éloigner de son principe, ne manquera pas de dire qu'elle guérit par quelque chose de dissemblable : donc selon luy, la nature de l'homme est dissemblable à la nature de l'homme. Voila une

*Natura  
morborum  
medicatrix.*



contradiction manifeste : Qui pourra s'imaginer que la nature soit dissemblable & contraire à elle-même ? Un Afferteur des contraires nous feroit un grand plaisir , s'il vouloit se donner la peine de nous expliquer de quelle maniere la nature de l'homme peut être dissemblable à la nature de l'homme , c'est à dire contraire à elle-même , ce que je considere comme une grande absurdité. Quelqu'autre pressé par la force du raisonnement dira qu'elle guerit par quelque chose de semblable. Fort bien , nous avons ce que nous voulons , & par consequent les semblables sont gueris par les semblables : mais je demande en outre si en cas que l'on veuille aider cette nature , il faut l'aider par un remede dissemblable & contraire à

la nature , ou par un remede semblable ? Si on me répond selon l'opinion commune , que c'est par un remede dissemblable à cette nature, le moyen de concevoir que la nature qui guerit par quelque chose de semblable seule , & sans remede, puisse se démentir elle-même , & qu'elle se serve de ce quelque chose de dissemblable ? Y a-t-il lieu de penser qu'elle puisse alier ce quelque chose de semblable qui vient d'elle avec le dissemblable du remede pour les employer utilement ? Cela ne se peut pas imaginer , & il y a toutes les apparences possibles que toutes les averfions qu'elle nous fait sentir par l'odorat, par le goût, les nausées, les soulevemens de cœur & les vomissemens sont de puissans indices de la reprobation qu'elle fait de ces

fortes de remedes , & qu'elle nous dit par toutes ces choses que les contraires ne sont pas gueris par les contraires : mais lors qu'elle reçoit benignement & sans repugnance les remedes semblables, il paroît qu'elle se declare pour eux , qu'elle les approuve , & qu'elle dise en leur faveur que les semblables sont gueris par les semblables.

16. La nature nourrit par l'assimilation, elle guerit par l'assimilation, elle entretient la santé par l'assimilation, elle conserve la vie par l'assimilation ; & il est de tout point impossible de concevoir qu'elle fasse cela par autre chose que par quelque chose de semblable. Un Contrariariste pour guerir veut ou doit vouloir assimiler comme la nature : s'il dissimile , il ne guerira

jamais. Cependant appuyé sur la maxime des contraires, il pense assimiler par un remede dissemblable: mais peut-il ignorer qu'un remede dissemblable est dissimilatif? Peut-il ignorer qu'un remede dissimilatif cause la dissimilation? Peut-il ignorer qu'une dissimilation qui commence est un commencement de maladie, & qu'une dissimilation complete est une maladie complete? Peut-il ignorer qu'une chose qui tout d'un coup, cause une grande dissimilation, comme le poison, cause aussi-tôt la mort? S'il ignore cela il est dans une ignorance crasse, & s'il ne l'ignore pas, il faut avouer qu'il est méchant de se servir d'un remede dissemblable, sçachant bien qu'il fait du mal en causant la dissimilation, & sa mechanceté est la

sup



preuve de ce que nous avons cy-devant avancé qu'un tel Medecin est contraire à la nature de l'homme aussi-bien que son remede. Nonobstant ces raisons la maxime des contraires, qui domine, est reçûe de tous ; & c'est une chose pitoyable que depuis tant de siecles les hommes soient dans l'erreur : qu'ils en sortent dans celui-cy par nôtre moyen, & que considerant la conduite de la nature, qui guerit par l'assimilation, ils voyent qu'elle leur montre le chemin qu'il faut suivre, & que c'est par ce moyen qu'il faut guerir, & que comme pour guerir elle se sert de quelque chose de semblable & d'assimilatif, ils doivent se regler sur sa conduite, & qu'elle nous prêche par là bien hautement, aussi-bien que la raison, que

DE LA LONGUE VIE. 305  
que les semblables sont guéris par  
les semblables.

17. Comme il est impossible de  
concevoir que la lumière & les te-  
nèbres sont la même chose, parce  
que l'entendement a des notions de  
l'un & des autres bien différentes,  
& bien contraires : de même, il est  
impossible de concevoir que la na-  
ture & la maladie sont semblables,  
parce que les notions que l'enten-  
dement en a, sont tout à fait op-  
posées, & que la maladie n'arrive  
à la nature que par un défaut d'as-  
similation, comme on l'a dit. On  
concevrait aussi-tôt que le froid est  
chaud, & que la blancheur est noire,  
que de concevoir que la maladie est  
la santé, & la santé la maladie, ce  
qui ne se peut pas. Cela posé c'est  
une nécessité de dire que la nature

V.

*Contraria  
contrariis  
destruuntur.*

& la maladie sont contraires, puis qu'il est certain que la nature résiste à la maladie tant qu'elle peut, & qu'elle tâche de toutes ses forces de la chasser de son sujet, & que la maladie de son côté tend à opprimer la nature. Partant il est évident que si quelqu'un veut donner un remède contraire à la maladie, secourir la nature en même tems, & la secourir en la manière qu'elle veut être secourüe, eu égard à ses défauts, il faut qu'il le donne semblable à la nature, & quand elle en sera secourüe & fortifiée, elle ne tardera pas long-tems à venir à bout de la maladie. Il n'est peut-être point de raisonnement qui fasse mieux voir que celui-cy que les semblables sont guëris par les semblables.

18. Tout agent agit pour faire

quelque chose qui luy soit semblable. *Omne agens agit sibi simile.* Cet axiome de Physique est reçu de tout le monde. De ce principe seul je conclus que la maxime des contraires doit être rejetée, & que l'opposée qui dit que les semblables sont guéris par les semblables, doit être admise. Pour faire voir plus fortement, & plus efficacement la première de ces choses, je prens pour exemple un médicament, dont l'usage est fréquent parmi les Médecins, tel que l'on voudra, ce sera, si on le trouve bon le fené. Je dis premièrement que la substance du fené est fort éloignée de la substance de l'homme quant à la ressemblance, & qu'à cause de ce grand éloignement elle luy est contraire. Secondement, que les qualitez du fené,





par lesquelles il agit, provenant d'une substance dissemblable & contraire, sont contraires à l'homme à cause qu'elle leur communique quelque chose de propre & de contraire comme elle, & que cela étant ainsi elle ne peut faire que du mal. Tout agent agit pour faire quelque chose qui luy soit semblable; quand les Médecins donnent le sené pour remède, ils le donnent pour un agent qui peut redonner la santé: mais ils se trompent, tout agent agit pour faire quelque chose qui luy soit semblable; cela étant, le sené agit par les qualitez qui luy sont propres, & en agissant il veut faire quelque chose qui luy soit semblable, & il feroit du sené s'il le pouvoit, parce que tout agent agit pour faire quelque chose qui luy soit semblable. Il ne

peut donc pas guerir la maladie pour laquelle on le donne, il n'a pas ce pouvoir, il n'est pas fait pour cela, & sa nature le détermine pour un autre effet; & parce que cet effet pour lequel la nature le détermine est de produire quelque chose qui luy soit semblable; il agira autant qu'il le pourra contre la nature de l'homme pour se l'assimiler, & par conséquent pour la détruire & non pas pour la guerir. Si cela n'étoit pas ainsi, au lieu de dire tout agent agit pour faire quelque chose qui luy soit semblable (ce qui est fort opposé à la maxime des contraires) il faudroit tourner la médaille, & dire, tout agent agit pour faire quelque chose qui luy soit dissemblable; ce qui n'est pas vray. Pour faire voir en

vent être guéris par leurs semblables, il suffit de proposer ce principe, tout agent agit pour faire quelque chose qui luy soit semblable, & le comparer à cet autre, qui assure que les semblables sont guéris par les semblables, pour faire convenir de tous les deux : Ils ont tant de conformité, tant de rapport & tant de ressemblance l'un à l'autre, que qui dit tout agent agit pour faire son semblable, dit en même tems que les semblables sont guéris par les semblables. Si l'on rejette le second, il faut rejeter le premier : Si on admet le premier, il faut admettre le second. Le premier de ces principes est admis, il faut donc admettre le second. En effet, celui qui considérera attentivement & sans préoccupation, que les choses sem-

blables mises ensemble se trouvent fort bien l'une avec l'autre, qu'elles sont amies, qu'elles s'entr'aident, qu'elles se fortifient, qu'elles se conservent, & qu'elles contribuent à la subsistance l'une de l'autre, d'autant que leurs substances sont semblables, & que ces substances semblables ayant des qualitez semblables, elles sont de même temperament, & qu'il n'y a point entr'elles d'inimitiez ni d'antipathies; qu'au contraire les choses dissemblables & contraires mises ensemble, se détruisent l'une l'autre, il sera convaincu & par ce principe & par les effets, qu'un malade doit être guery par un remede d'une substance semblable à la sienne, & par les qualitez qui resultent de cette substance, contraires à la maladie, & qui



pourtant ne sortent point du temperament de l'homme, parce que les semblables sont gueris par les semblables, & non pas les contraires par les contraires.

19. Messieurs les Médecins ont tort de dire que les contraires sont gueris par les contraires; ils diroient mieux s'ils disoient que les contraires sont détruits par les contraires. Deux états contraires l'un à l'autre, parce qu'ils sont en guerre, s'entre détruisent; la paix, qui est un assomblage & une assimilation d'esprits en mêmes sentimens, les fait fleurir. De deux contraires, la santé & la maladie, le plus fort détruit infailliblement le plus foible; l'assimilation, qui est la paix de la nature, fait triompher la santé & assure la vie. L'eau éteint le feu, le feu

consomme l'eau ; la chaleur chasse le froid , le froid fait périr la chaleur ; le sec fait disparoître l'humide , l'humidité noye la secheresse : Quand ils parlent ainsi , ils se contrarient eux-mêmes , puis qu'ils demeurent d'accord que les contrarietez du froid & du chaud , du sec & de l'humide sont cause de la maladie ; ainsi , selon eux , la contrariété est la cause de la maladie & de la santé. Il me semble que je puis dire que puisque , selon eux , il y a toujours de la contrariété en l'homme , & que la contrariété est la cause de la santé , l'homme doit toujours être sain , ce qui n'est pas. Ces Messieurs pourroient bien considérer que ces qualitez sont dans l'homme *per modum unius* ; que la nature qui aspire à l'union les ras-

semble dans le temperament, & que dans leur mélange il ne se fait qu'une qualité, dans laquelle elles se trouvent unies par la nature, de même que quatre cordons sont unis par le cordier dans une même corde. De même que de quatre liqueurs différentes en odeur & saveur mêlées ensemble il s'en fait une cinquième, qui n'est aucune de celles dont elle est composée, mais qui dans son mélange tient de toutes les quatre; de même encor que, selon quelques Docteurs, la mémoire, l'entendement & la volonté sont confuses & simplifiées en ce qu'ils appellent la cime ou la pointe de l'ame, en sorte que l'ame se souvient, entend & veut en elle, & que c'est par cette pointe, qui est la plus haute portion de l'ame, que,

selon eux, Dieu descend & se communique à l'homme ; De la même maniere ces quatre qualitez réduites à l'unison dans le temperament y font une harmonie qui marque la santé, & c'est par ces qualitez parfaitement d'accord que l'ame descend, se plaît & s'attache à la matiere la plus solide du corps qu'elle anime & qu'elle aime : La prudente nature qui trouve son compte dans cette union, apprehende fort son contraire, elle craint la rupture de cet accord, qui introduiroit chez elle la dissonance & la maladie. C'est à raison de cette union qu'entre les alimens qui la font subsister, elle trouve son plaisir & sa joye en ceux qui ont plus de ressemblance & de conformité au temperament, parce qu'ils sont déjà tout disposez



à s'unir; C'est à raison de cette union que s'il arrive que quelques-uns de ces alimens, pour être un peu dissimilaires au temperament, n'y puissent pas entrer tout aussi-tôt, elle prend tant de peine à les y réduire, afin qu'ils y puissent être reçûs : Mais c'est encore à raison de cette union qu'elle ne s'allie point aux remedes intemperez & contraires, & qu'elle marque pour eux une haine implacable, elle n'en peut pas vaincre l'éloignement pour les ajuster au temperament; elle sçait qu'ils sont capables de rompre l'accord de ces qualitez, de gâter leur harmonie & de ruiner sa paix & sa santé. Comme ces qualitez qui étant temperées composent le temperament, resultent toujours d'une substance, comme de leur sujet, il

faut tenir pour tout assuré qu'elles ne feront jamais un juste temperament si elles ne resultent pas d'une substance bien assimilée selon l'intention de la nature. C'est pour cette raison qu'elle travaille sans cesse à l'assimilation , & par consequent à rectifier le temperament en rectifiant les qualitez qui le composent. Par cette conduite la nature crie fort haut que les semblables sont gueris par les semblables ; & c'est un de mes étonnemens , que nonobstant ce cry on écoute les Medecins ordinaires , & que l'on dise avec eux que les contraires sont gueris par les contraires.

20. Mais afin que nôtre conclusion ne soit plus revoquée en doute, il faut l'appuyer du passage d'Aristote que nous avons déjà cité, &

que nous répétons icy : Il est tel ;  
*Illud quod generatur ex aliquo extra-*  
*neo , adjunctum ei , quod prius erat ,*  
*humido præexistenti , imminuit virtutem*  
*activam speciei.* C'est à dire ; que si  
 l'humide , qui est engendré d'une  
 chose étrangere , est mêlé à cet au-  
 tre humide qui s'est trouvé dans  
 l'homme au tems qu'il a été formé ,  
 il diminue la vertu active de l'espe-  
 ce. Si l'on examine bien ce passa-  
 ge , il fait voir que le Philosophe  
 est de nôtre sentiment , la necessité  
 de l'assimilation , & que les sembla-  
 bles doivent être guéris par les sem-  
 blables ; & afin que l'esprit en de-  
 meure convaincu , il faut dire , que  
 si l'humide qui est engendré de  
 quelque chose d'étranger , c'est à  
 dire , de dissemblable , comme le  
 suc des alimens , fait du mal en

nourrissant & faisant du bien, parce qu'il diminue la vertu active de l'espece par son mélange. Il faut conclure qu'un humide engendré d'une chose plus étrangere, plus dissemblable & plus contraire à la nature de l'homme que les alimens, comme les remedes ordinaires, que je mets au nombre des petits poisons, diminuent davantage la vertu active de l'espece, & font plus de mal; & il faut encor conclure par la règle des contraires, qu'un humide qui procédera d'une chose tres-semblable & tres-amie, fera du bien, & augmentera, ou du moins conservera la vertu active de l'espece, la santé & la vie. Le fruit de vie excelloit en cette ressemblance, & il y ramenoit la nature de l'homme quand elle en étoit éloi-

-11077



320 TRAITÉ  
gnée. Pour cette raison il étoit un  
remède infallible à tous ses maux.  
C'est ce qui a obligé le S. Docteur  
d'assurer dans la première Partie  
de la Somme, Question 97. Ar-  
ticle 4. qu'il chassoit en fortifiant  
toutes les foiblesses de l'homme,  
qui provenoient pour le mélange  
d'un suc étranger. *Habebat enim,*  
dit-il, *virtutem fortificandi virtu-*  
*tem speciei, contra debilitatem prove-*  
*nientem ex admixtione extranei.* Donc,  
selon Aristote & saint Thomas,  
un suc dissemblable, étranger &  
contraire fait du mal, & par consé-  
quent il faut rejeter la maxime des  
contraires. Par une raison toute op-  
posée un suc semblable & amy fe-  
ra du bien : Nôtre Dieu en don-  
nant le fruit de vie, si semblable &  
si approprié à l'homme, nous l'a  
mon-

montré par sa conduite ; donc la maxime des semblables doit être admise , & c'est quasi une espece d'infidélité d'en douter ; & je conclus encor par la raison de la ressemblance , que nôtre Lieutenant , qui a un grand raport avec le fruit de vie , en a encor par ses effets à l'égard de l'homme. Nous avons dit plus d'une fois dans ce petit Traité , que les alimens sont semblables à la nature de l'homme , & nous venons de dire dans le present Article qu'ils luy sont étrangers & dissemblables , ce qui paroît contraire : Mais pour faire entendre que ce qui paroît contraire ne l'est point du tout , il faut nous expliquer ; Nous disons que les alimens sont semblables à la nature de l'homme en ce qu'ils sont alimens, en ce

qu'ils le nourrissent, en ce qu'ils le soutiennent, en ce qu'ils font du bien; nous disons qu'ils sont étrangers & dissemblables en ce que dans leur ressemblance ils ont quelque chose de dissemblable, c'est pour cela que la nature travaille à se les assimiler par les digestions, nonobstant son travail, ils ne sont pas toujours bien assimilés, & leur suc mal assimilé se mêlant avec ce premier humide qui s'est rencontré dans l'homme lors qu'il a été formé, il diminue la vertu active de l'espece, & fait du mal; il n'en feroit point s'il arrivoit jusqu'à une parfaite assimilation, ce qui fait voir que les semblables sont conservez, réparez & guéris par les semblables.

21. Les substances n'agissent que par leurs qualités: Si deux substan-

ces mises ensemble agissent l'une contre l'autre, ce combat est un signe certain qu'elles sont dissemblables, & cette dissemblance est la cause pour laquelle elles travaillent à s'entre détruire. Si l'eau est jetée dans le feu, par sa froideur & par son humidité elle l'éteindra; le feu de son côté par sa chaleur & par sa secheresse résistera à son ennemie, & s'efforcera pour n'en être pas vaincu. Donnez un remède dissemblable, tel que les Médecins ordinaires les donnent à l'homme le plus sain, & à un malade, il agira indistinctement par ses qualitez contre l'un & l'autre de la même manière; & parce qu'il est destructif, il sera nuisible à tous les deux à proportion qu'il est plus ou moins éloigné de leur nature par sa dis-



ὁμοίον  
ὁμοίω  
φιλόν.  
Aristote.  
Simile  
gaudet  
simili.

semblance ; Mais parce que le Pro-  
verbe sententieux , qui dit que le  
semblable se réjouit avec son sem-  
blable est vray , aussi bien dans un  
sens physique que dans un sens  
moral ; si deux substances mises en-  
semble s'entr'aident , se fortifient &  
se maintiennent l'une l'autre , cette  
paix & ce secours mutuel qu'elles  
s'entre donnent , est une marque  
indubitable & infaillible qu'elles  
sont semblables en qualitez & en  
substance. Un feu adjoué à un  
autre feu le rendra plus fort , & il  
agira avec plus d'activité pour dé-  
truire le bois qui le nourrit , & le  
réduire en sa nature. Les hommes  
de deux états , dont les esprits sont  
unis & semblables par des senti-  
mens de paix , conspirent mutuel-  
lement à se conserver , à se main-

tenir & à se défendre de tout ce qui peut leur nuire. Si un remede semblable à la nature de l'homme est donné à l'homme, il n'agira point contr'elle à cause de la ressemblance de ses qualitez, il n'agira que pour la fortifier & la maintenir; mais si dans la nature de cet homme il se rencontre quelque chose de dissemblable, comme la maladie & ce qui la cause, le remede agira conjointement avec la nature par les qualitez dissemblables & contraires contre la maladie & contre ce qui la cause pour la détruire; & par là on voit évidemment que non seulement les contraires sont détruits par les contraires, mais encore que les semblables sont aidez & gueris par les semblables.

22. Ce n'est pas assez pour nous

X 3

que la substance du remede soit semblable à la substance de l'homme ; il faut encor , pour être tel que nous le souhaitons , qu'il concoure aux intentions de la nature , qu'il l'aide dans ses operations , & qu'il fasse avec elle tout ce qu'elle veut faire ; ainsi si elle veut échauffer , rafraichir , humecter ou dessécher , qu'il échauffe , rafraichisse , humecte ou dessèche comme elle & avec elle : mais nous voulons aussi entr'autres choses que comme la plus grande partie des maladies arrive par obstruction , & que la nature , pour guerir & se liberer , veut dissoudre cette obstruction , nous voulons que le remede dissolue avec elle , & pour cela qu'il ait une vertu dissolvante. De cela il arrivera de deux choses l'une , ou que la

matiere qui cauſoit l'obſtruction étant promptement diſſoute ; la nature l'expulſera facilement ; ou qu'elle la rendra bonne , en luy donnant la coction qui luy manquoit , & qu'ainſi la maladie finira conjointement par l'operation de la nature & du remede , ce qui nous fait encor dire que les ſemblables ſont gueris par les ſemblables.

23. Nous auons dit que la diſſimilation eſt la cauſe de la maladie & de la mort , & l'aſſimilation la cauſe de la ſanté & de la vie ; & il eſt évident par là qu'un remede doit chaſſer la diſſimilation , & ramener à l'aſſimilation. Sera-ce un remede diſſemblable qui fera cela ? pourra-t'il ramener à l'aſſimilation , luy qui , bien loin d'être aſſimilatif , n'eſt ni aſſimilé ni ſemblable ? un



remede dissemblable ne peut rien que dissimiler, & par consequent nuire, incommoder, causer la maladie, &c. Il faut donc que le remede soit non seulement semblable & assimile; mais il faut encor qu'il soit assimilatif, & alors il pourra chasser la dissimulation & la maladie & ramener a l'assimilation & à la santé, & conserver la vie. Et il fera comme la Pierre Philosophale, qui pour avoir été conduite à la ressemblance de l'or dans un degré d'excellence tres-éminent & tres-élevé par des préparations tres-exactes & tres-longues, est non seulement assimilée à l'or, mais elle est encor assimilative; en sorte que comme un or tout de feu bien éprouvé & bien aprouvé, elle peut, à ce que l'on dit, consommer ce

*Aurum  
ignitum pro-  
batum.  
Apoc. 3.*

qu'il y a d'impur dans les métaux imparfaits, & les amener à la perfection de l'or. C'est à dire, qu'un pareil remede consommera ce qu'il y a de dissimilé & d'impur dans l'homme malade, pour l'amener à la parfaite assimilation & à la parfaite santé, & conserver la vie. Voila ce que faisoit parfaitement le fruit de vie, & ce que fait encor son Lieutenant d'une maniere toujours bien éloignée & bien imparfaite ; & voila la maxime des semblables pleinement établie, ce me semble.

24. Lors qu'une personne est arrivée au plus haut point de l'assimilation où la nature la peut faire monter, elle est dans le plus haut point de la santé, & cette assimilation, qui assure la vie, met entr'elle

la maladie & la mort, une grande distance, un grand éloignement & une grande contrariété. Or comme, selon les Philosophes, les contraires se chassent l'un l'autre, il est impossible de concevoir que l'assimilation & la maladie puissent se rencontrer dans un même sujet. C'est donc une nécessité de croire que celui qui ramenera à l'assimilation par un remède assimilatif, chassera la maladie, & ramenera à la santé, ce qui ne peut jamais arriver par un remède dissemblable. C'est une nécessité de croire qu'un remède assimilatif est semblable à la nature & contraire à la maladie. C'est donc une nécessité de croire que le remède assimilatif doit guerir, & ramener à la santé, puisqu'il peut ramener à l'assimilation. Il

L'Auteur  
a omis une  
25. raison  
plus persua-  
sive & plus  
convain-  
cante que  
les précé-  
dentes, pour  
un sujet que  
l'on ne dit  
point icy.

n'est rien de si clair, à mon avis ; & celuy qui concevra un peu nos raisons, concevra aussi-tôt & reconnoîtra pour une vérité tres-constante & tres-assurée que les semblables sont gueris par les semblables.

Il est aisé de concevoir par ce que nous avons dit en ce Chapitre, qu'encor que nous nous soyons proposé pour but d'établir la maxime, que les semblables sont gueris par les semblables, dans le sens que nous l'avons expliqué, nous admettons pourtant de deux sortes de contrarietez. Nous nommons la premiere contrariété de ressemblance, en ce que la nature étant contraire à la maladie, si le remede luy est semblable avec quelque sorte d'éminence, ainsi que nous le desi-



rons, il sera contraire à la maladie. Nous nommons la seconde contrariété de qualitez, en ce que nous voulons bien que le remede ait des qualitez contraires aux qualitez de la maladie, pourvû qu'elles ne fortent point de l'étendue du temperament : mais nonobstant tout cela je soutiens toujours qu'on doit embrasser la maxime des semblables, pour les raisons qui suivent. 1°. Parce qu'elle est plus conforme à la nature & à ses inclinations, ce que l'on doit envisager sur toutes choses. 2°. Que le remede n'agit que par la nature & pour la nature, pour la défendre contre la maladie, & pour la soulager. 3°. Qu'entre le remede & la nature il n'y doit avoir rien de contraire. 4°. Que le remede & la nature doivent agir

de concert contre la maladie , & concourir pour les mêmes effets. 5°. Que la maladie elle-même n'est considérée qu'à cause de la nature , à laquelle elle est contraire & nuisible. 6°. Qu'encor que nous ayons remarqué dans ce Chapitre plusieurs sortes de contrarietez , comme assimilation , dissimilation ; tempérément , éloignement du tempérément , ou intempérie ; obstruction , dissolution ; contrariété de ressemblance , contrariété de qualitez , &c. cela ne fait rien contre nous , puisque ces contrarietez se rencontrent seulement entre la nature , le remede & leurs effets , d'un côté ; & la maladie , ce qui la cause & leurs effets , de l'autre , & non entre la nature & le remede. 7°. Que pour trop envisager la maladie , en

vûë de luy donner un contraire, on n'a pas assez d'égard à la nature, à laquelle par trop souvent ce remede est aussi contraire. 8°. Que lors même que le remede a des qualitez contraires à celles de la maladie, elles doivent pourtant, selon nous, être semblables à la nature, en ce que nous voulons qu'elles resultent d'une substance semblable, & qu'elles ne sortent point du tempérament. 9°. Que le remede étant semblable à la nature *eminenter*, il ne peut pas manquer d'être contraire à la maladie, puisque la nature elle-même luy est contraire, & cette contrariété, qui suffit seule, n'est point opposée à nôtre conclusion. Nous adjouïtons encor icy avant de finir cet Article, qu'il est difficile que celuy qui étant

bien sain , usera à propos du Lieutenant , tombe malade , puisqu'il est tout certain que les semblables sont aidez par les semblables , & les contraires détruits par les contraires.

Quelqu'un me dira , puisque vous demeurez d'accord que la nature est contraire à la maladie , & que vous voulez que vôtre remède , que vous nommez le Lieutenant du fruit de vie , soit semblable à la nature , & par conséquent contraire à la maladie comme elle , c'est mal à propos que vous impugnez la maxime des contraires , puisque vous y retombez , en avouant que la nature & vôtre remède , qui sont semblables , sont contraires à la maladie , & partant cette maxime que vous in-



pugnez, demeure toujours.

Pour réponse je persiste à dire, nonobstant l'objection que la maxime des contraires doit être rejetée; qu'elle est dangereuse, fautive, contradictoire & inutile dans le sens de nos adversaires: & pour le faire voir;

Je dis premièrement, que quand j'admets des remèdes contraires à la maladie par leurs qualités, je veux pourtant qu'ils soient compris dans l'étendue du tempérament, en sorte que leur contrariété n'empêche pas qu'ils ne lui soient semblables, & qu'on puisse véritablement dire d'eux, que les semblables sont guéris par les semblables, ainsi qu'on l'a déjà dit.

Je dis secondement, que quand on dit que les contraires sont guéris

ris

ris par les contraires, on propose cette maxime comme un principe de Médecine : Le principe d'un Art doit être certain & incontestable, & de ce principe, en raisonnant on peut tirer plusieurs conséquences ; je me fers donc de la sorte de celui-ci, & je dis : Si les contraires doivent être guéris par les contraires, toutes fois & quantes que je trouveray une chose qui aura une qualité contraire à la qualité dominante d'une maladie, je pourray dire que cette chose peut servir de remède à cette maladie : Or je dis 1°. Que cette maxime peut faire choisir un poison au lieu d'un remède. 2°. Que ce poison choisi pour remède, détruira non seulement la maladie, mais encor le sujet de la maladie, qui est l'homme,

Y

au lieu de le guerir ; donc cette maxime est fausse. Que cette maxime puisse faire choisir un poison pour remède, je le montre par un exemple, & je pose une personne prévenuë de la maxime des contraires, qui veut guerir une intempérie chaude : Cette personne ayant remarqué la qualité dominante, & sçachant que la Ciguë, qui est poison, est froide, dira en elle-même ; puisque les contraires sont gueris par les contraires, cette maladie qui est chaude pourra être guerie par la Ciguë, qui est froide ; & si cette personne se sert de la Ciguë au dedans, elle fera peut-être mourir le malade. Ne voila pas une belle maxime, qui peut faire tomber ceux qui l'ont embrassée en de si fâcheux accidens ; & n'est-ce pas

une chose pitoyable, que pour recouvrer nôtre santé quand nous l'avons perduë, nous abandonnions nôtre vie à des gens, qui pour être prévenus d'une telle maxime, & pour trop envisager la maladie, en vûë de luy donner un contraire, & trop peu la nature, peuvent tomber dans des fautes si lourdes?

Mais, me direz-vous, quand nous admettons la maxime des contraires, nous ne l'admettons pas pour les poisons, encor qu'il se trouve de la contrariété entre la qualité du poison & celle de la maladie.

Et je vous réponds, moy, que les principes d'un Art contiennent ou doivent contenir, comme propositions generales & universelles, des veritez generales & universelles,

Y 2



qui se doivent retrouver dans les propositions particulieres, comme étant contenuës dans ces principes generaux ; & par conséquent s'il est vray de dire en general que les contraires sont gueris par les contraires, je puis dire dans une proposition particuliere qu'une intempérie chaude sera guerie par la Ciguë, puis qu'entre l'intempérie & la Ciguë se rencontre la contrariété du chaud & du froid : ou s'il n'est pas vray dans le cas particulier, que je viens de proposer, je dis absolument que vôtre maxime est dangereuse, fausse & contradictoire, & que par conséquent il la faut rejeter. Tout de même que si je disois, tout homme est raisonnable : André est homme ; André pourtant n'est pas raisonnable.

Tout homme n'est donc pas raisonnable, puisque dans la supposition que je fais, Andre, qui est un singulier de l'espece humaine, n'est pas raisonnable : Ainsi cette proposition, tout homme est raisonnable, est fausse & contradictoire. De même, si la maxime generale que les contraires sont gueris par les contraires est vraie, une intempérie chaude doit être guerie par la Ciguë, qui est froide, puisque la contrariété s'y rencontre; ou si la Ciguë, froide comme elle est, ne guerit pas une maladie chaude, encor que la contrariété s'y rencontre, la maxime qui dit que les contraires sont gueris par les contraires, est fausse & contradictoire.

Je dis en troisiéme lieu, qu'en embrassant la maxime des sembla-

bles, on ne s'expose point à blef-  
fer la nature; & que cette maxime,  
dans le sens cy-dessus expliqué,  
comprend d'une maniere excellen-  
te & avantageuse la maxime des  
contraires, puis qu'ainfi qu'on l'a  
dit dans l'objection ci-dessus, la  
nature & le remède étant sembla-  
bles, selon nous, ils sont contraires  
l'un & l'autre à la maladie, & par-  
tant je soutiens que la maxime des  
contraires étant comprise d'une ma-  
niere excellente & avantageuse dans  
celle des semblables, ( maxime qui  
dans nôtre sens fait principalement  
envisager la nature, ) il faut laisser  
la premiere de ces maximes, com-  
me peu utile; & conserver seule-  
ment la seconde; soit donc *similia*  
*similibus curantur.*

Mais poussons la chose un peu

plus loin , & pour profiter à nos adversaires , s'ils sont encor capables de revenir de leur erreur , & de prendre le bon chemin ; & demandons pourquoy une chose est poison , pourquoy une chose est aliment ? Si un Contrariariste est sincere & de bonne foy , il doit répondre qu'une chose est poison , parce qu'elle est dans un grand éloignement, dans une grande dissemblance avec la nature & le tempérament ; qu'une chose est aliment , parce qu'elle a de la proximité avec la nature & le tempérament par la ressemblance. Voilà bien dit, cela est la verité , & c'est mon sentiment ; & c'est à cause de cette proximité & de cette ressemblance qui se rencontre entre l'aliment , la nature & le tempéra-



ment, que l'aliment fait du bien & conserve la vie : & il faut encor adjôûter qu'à proportion que les choses s'approchent ou s'éloignent de ces deux extrémitéz, de la dissemblance ou de la ressemblance, elles participent du poison ou de l'aliment, & qu'elles font du mal ou du bien ; du mal si elles tiennent du poison ; du bien si elles tiennent de l'aliment. De là je prends occasion de dire que les contraires ne sont pas gueris, mais détruits par les contraires : ainsi le remede doit détruire la maladie, mais que les semblables sont gueris par les semblables ; plus l'aliment est proche de la nature par la ressemblance, plus il fait du bien ; mais quelque proche qu'il soit, il ne l'est point encor assez, puisque

la nature travaille encor à le rendre une même chose avec elle par l'assimilation. Delà je prends encor occasion de dire que si un aliment excelle en sa qualité d'aliment, parce qu'il excelle en la ressemblance qu'il a avec la nature & son tempérament, & que sa vertu de ressemblance soit encor élevée par l'Art, en sorte qu'il soit éminemment semblable à la nature, il fera beaucoup de bien, il ramenera la nature à cette ressemblance, si elle en est éloignée par la maladie, & redonnera la santé. Un excellent remède est tres-contraire à la maladie, quand il est tres-semblable à la nature ; sa grande contrariété vient de sa grande ressemblance, & c'est ce que je trouve principalement dans le Lieutenant du fruit

de vie ; & c'est ce qui me fait de-  
rechef conclure pour finir , que les  
semblables sont gueris par les sem-  
blables.

---

## C H A P I T R E   X I I .

*Conclusion ; Dans laquelle , pour avoir  
la longue vie , on exhorte à la bon-  
ne vie.*

**P**Arce que les principes que  
j'exprime icy paroîtront nou-  
veaux , & même contraires à ceux  
qui sont reçûs de longue main ,  
& que les effets que j'en promets  
sont peu communs , je ne doute  
quasi pas qu'ils ne soient rejettez  
presque d'une commune voix ; les  
Médecins ordinaires en feront une  
raillerie picquante : Ces Messieurs

qui ont juré *in verba almae Facultatis* ; qui ne peuvent approuver que ce qu'elle enseigne , & qui n'agrément que les remèdes dont elle autorise l'usage , condamneront unanimement tout ce que j'ay dit icy. Je ne sçay même si dans tout mon discours ils trouveront quelque chose de raisonnable : mais je ne m'en mets pas en peine , ce n'est pas pour eux que j'écris ceci ; je consens de bon cœur que ceux qui ne veulent pas voir , ne voyent goutte , & que ceux qui sont rebelles à la lumière , ne jouissent pas de sa splendeur , leur aveuglement volontaire sera leur châtiment ; ils peuvent s'évanoüir tant qu'il leur plaira dans leurs propres imaginations , pour moy il me suffira de dire icy aux amateurs de la vie &



de la vérité, qu'en imitant l'Auteur de la vie, ils suivront le véritable chemin, & qu'ils pourront, en le suivant, conserver long-tems la vie.

C'est principalement pour vous que j'écris, Zoïphile : Si vous voulez découvrir quel est le Lieutenant du fruit de vie, considérez attentivement ce que je dis icy, priez Dieu qu'il vous éclaire, & qu'il vous en donne une connoissance qui vous profite : Mais souvenez-

*Fluvium  
aque vite  
splendidum  
tanquam  
crystallum.  
Apoc. 22.*

vous avant toutes choses, que du Trône de Dieu sort le Fleuve de la vie, luisant comme un beau crystal bien pur & bien net. Cela veut dire, que la vie se trouve dans la pureté des bonnes mœurs, & non pas dans l'ordure & la corruption : Que sur les rivages de ce

Fleuve croit l'Arbre de vie, qui <sup>Lignum vi-</sup>  
 produit son fruit tous les mois de <sup>ta afferens</sup>  
 l'année, & ses feuilles sont pour la <sup>fructus duo-</sup>  
 santé des Peuples. Que ce Fleuve <sup>decim per</sup>  
 qui sort du Trône de Dieu, est la <sup>singulos</sup>  
 parole de Dieu \* *Præceptum Domini* <sup>menses red-</sup>  
*lucidum illuminans oculos.* Que c'est <sup>dens fru-</sup>  
 de cette divine parole dont le Sau- <sup>ctum suum,</sup>  
 veur a dit : *Verba quæ ego loquor* <sup>& folia li-</sup>  
*spiritus & vita sunt* ; les paroles <sup>gni ad sani-</sup>  
 que je profère sont esprit & vie ; <sup>tatem gen-</sup>  
 & c'est d'elle dont les Apôtres par- <sup>tium.</sup>  
 loient lors qu'ils disoient à ce même <sup>Apoc. 22.</sup>  
 Sauveur, qui leur demandoit s'ils  
 ne vouloient point aussi le quitter,  
 comme les Capharnaïtes : *Seigneur,* <sup>\* Ps. 18.</sup>  
 lui répondirent-ils, où pourrions-nous <sup>Joan. 6.</sup>  
 aller pour trouver mieux, vous avez  
 les paroles de la Vie éternelle : Que  
 cette parole demande tous les mois  
 de l'année; c'est à dire en tout tems

d'être mise en pratique par les bonnes œuvres, & que ces œuvres sont des fruits de la vie éternelle, dignes d'être servis à la Table du Roy des Anges.

Voilà ce que vous devez faire, Zoïphile ; *hoc fac* , & *vives* : mais souvenez-vous encor qu'il n'est point de vie , pour longue qu'elle soit , qui ne finisse. Celle de ces hommes qui ont vécu des neuf cens ans a trouvé sa fin ; la nôtre aura aussi la sienne , & chaque instant du tems qui passe nous y entraîne avec une rapidité extraordinaire. Pendant que j'ay écrit de la longue vie , je sens que ma vie s'est accourcie ; chaque page que j'ay fait m'en a emporté une partie : Pendant que j'ay écrit un mot , elle est devenue moindre ; & je n'ay

point formé de lettre , qu'elle ne soit diminuée d'autant de tems que j'ay été à la former : Vous-même, qui lisez ceci , Zoïphile, vous êtes plus proche de vôtre mort , que quand vous avez commencé à lire. Depuis le peché du premier homme en commençant à vivre , on commence à mourir : Le premier pas à la vie est le premier pas à la mort. Je suis mort pour cinquante-huit années que j'ay déjà vécu, & plus ce qui me reste à vivre sera long, plus je seray de tems à mourir. La longueur de la vie n'est rien autre chose qu'une longue prolixité de mort. Les hommes dévoient toujours avoir devant les yeux cette pensée , que le tems de la vie ne leur est donnée

*Ipse enim  
quotidianus  
defectus cor-  
ruptionis  
quid est ali-  
ud quam  
quadam pro-  
lixitas mor-  
tis.*

*Gregor.*

*Vita hujus*

*principium, mortis exordium nec prius augeri incipit aetas nostra, quam minui. Saint Prosper.*



*Perdit vi-  
tam qui non  
diliget.  
August.*

que pour glorifier Dieu & pour faire leur salut ; & que qui ne fait pas l'un & l'autre , perd son tems & sa vie , dont on lui demandera un compte tres-rigoureux : que le tems ne leur est donné que par momens ; que ces momens sont indivisibles , comme le point mathématique , qui n'a aucunes parties ; qu'il n'y en peut avoir deux à la fois , & que comme les Mathématiciens disent que la ligne est la trace que laisse après soy un point qui coule, ~~fluens~~ <sup>fluens</sup> puncti ; & qu'elle peut bien être divisée en sa longueur , mais jamais en sa largeur , puis qu'elle n'en a point : de même je puis dire que le tems n'étant composé que de momens indivisibles , qui se suivent & se chassent l'un l'autre , la durée du tems est une lon-

longue ligne, composée de points indivisibles, qui sert comme d'une planche pour passer à l'éternité, qui peut bien être divisée en longueur, mais jamais en largeur. Cette longue suite de momens qui se succèdent les uns aux autres est la voye ; & c'est par cette voye qu'il faut que les hommes bons & mauvais passent leur vie, elle n'est jamais soutenue que d'un moment à la fois, ce qui est une chose extrêmement caduque & mince. Cette voye est *via arcta*, c'est la voye Matth. 7.  
14. étroite, puisqu'elle est longue sans largeur : cependant il y a une grande différence entre la vie des uns & des autres, ils y marchent bien différemment ; elle est non seulement étroite pour les bons, mais elle est encor droite. Les mechans

Z

*In circui-  
tu impij am-  
bulant.  
Pſeau. 11.*

*Matth. 7.  
13.*

voudroient bien ſe mettre au large dans cette voye, & en faire une voye large; mais ne pouvant pas le faire autant qu'il ſeroit neceſſaire pour contenter leurs deſirs, elle eſt toujours étroite en dépit qu'ils en ayent, ils la font oblique & courbée, & ils tâchent de ſ'y mettre au large, prenant tantôt trop d'un côté, & tantôt trop de l'autre; ils y font mille détours, & ils ne vont jamais le droit chemin; auſſi n'avancent-ils point dans leur voye, & ils n'arrivent jamais à Dieu, qui doit être leur fin, ce qui eſt déplorable. Ce qui fait qu'ils en uſent ainſi, c'eſt que dans cette voye ils ſuivent toujours des conducteurs aveugles & ſans lumière; l'amour-propre, la chair, les ſens, les paſſions, l'intereſt, la concupiſcen-

ce, &c. & les suivans; ils se flâtent qu'ils n'auront que d'heureux momens. Ils se trompent pourtant lourdement; la perte de ces momens, qu'ils n'employent qu'en œuvres de bagatelles & de tenebres, leur donnera de la douleur; ils connoîtront un jour, mais trop tard, qu'il n'est point de bons momens; qu'il n'est point d'heureux momens, que ceux qui sont consacrez à Dieu; les ris se tourneront en pleurs, & la joye en tristesse. Aselle & Fatuë donnent tous leurs momens au jeu, dont elles sont affolées; elles veulent passer le tems sans sentir qu'il se passe, elles y réussissent fort bien, leurs jours courent à leur fin, & elles ne pensent pas pourquoy la vie leur a été donnée; il y a lieu de penser qu'el-

*Fallera  
tempus.*



les joieront jusques sur le bord du tombeau. Ceux, à mon avis, qui passent ainsi le tems, vivent le moins en ce monde, ils veulent le tromper, & ils se trompent eux-mêmes; il est court pour eux, lors qu'il est long pour ceux qui le passent dans l'ennui: Le plaisir & l'ennui mesurent mal le tems; celui-ci le fait trouver trop long, & celui-là le fait trouver trop court. Ce n'est pas vivre que de passer la vie en de vains amusemens, tels que le jeu, quand Dieu veut qu'on le passe à faire sa volonté, ou si c'est vivre, c'est abuser de la vie, c'est en perdre le tems, dont nous devons faire un meilleur emploi. Mabile n'a autre chose en tête que les delices de la vie, les biens de la fortune, les grandes elevations, les

grands établissemens dans le monde ; pour les acquérir il est prest à tout faire : mais il ne pense pas que quand il se sera procuré toutes ces choses avec bien de la peine, il n'aura travaillé qu'à se rendre la mort plus amere lors qu'elle se presentera à lui, dans la vûe de toutes ces choses qu'il faut abandonner, & dans la vûe du salut éternel qu'il a négligé. Onagre se joüe de Dieu & de la Religion, il les fait servir à son interest & à son ambition, il n'est point pour eux de loi si sainte qu'il ne viole. Sadim veut se venger d'une injure imaginaire ; il perdra s'il peut l'objet de sa haine de biens, d'honneur & de vie ; tout cela lui paroît juste, parce qu'il le regarde au travers de sa passion. Agripin veut s'enrichir, il

Z 3



prend à toutes mains ce qui ne lui appartient pas ; tout le bien d'une Province n'est pas capable de remplir son avidité , & les misérables qu'il dépouille ne lui font aucune compassion ; il n'épargne pour faire ses affaires ni fourbes , ni injustices , ni concussions , ni parjures : le bien est sa fin ; tous les moyens qui servent pour en avoir sont bons pour lui. Putrede est un pourceau de l'étable d'Epicure , il s'est souillé dans les plus infâmes borbiers de la volupté , mais la volupté s'est changée pour lui en tourmens , son corps seroit fort propre à représenter Job , s'il en avoit l'innocence. Gorgias n'est homme qu'une heure ou deux pendant chaque jour , le reste du tems le vin le met au rang des bêtes.

C'est ainsi, Zoiphile, que la plupart des hommes marchent dans leur voye, & passent le tems de leur vie : faut-il s'étonner, cela étant ainsi, si leurs momens n'étant remplis que de mal, ces funestes semences ne leur produisent que du mal ? faut-il s'étonner si ces momens, qui ne sont pleins que d'œuvres de tenebres, menent ceux qui les ont fait à une éternité qui n'est que tenebres ? faut-il s'étonner si des aveugles conduits par d'autres aveugles tombent dans le grand abîme d'une éternité tenebreuse, selon l'Oracle de la Sagesse Incarnée, mais une éternité de tenebres exterieures ; c'est à dire, qu'ils tombent dans des tenebres où Dieu, qui est toute lumiere, ne se trouve point, au moins pour

*Euntes ibant  
et sicbant,  
mittentes se-  
mina sua.  
Psal. 125.  
v. 7.*



y faire sentir les effets de son amour, de sa bonté & de sa miséricorde, il n'y est que par sa justice, & il y exerce toutes les rigueurs de ses vengeances; ceux qui ont le malheur d'y être tombez, n'ont point là d'autre occupation que les pleurs, les grincemens de dents, les rages & les desespoirs; ils y blasphèment sans cesse le Dieu du Ciel, pour l'insupportabilité des tourmens qu'ils endurent. En vérité, mon cher Lecteur, si au moment que tu as fait une action de tenebres, un péché, tu avois pensé qu'il a de si terribles effets, l'aurois-tu commis? Profite de ce que tu lis maintenant, & souviens-toi pour ne l'oublier jamais, que d'un moment dépend l'Eternité, & qu'un plaisir criminel d'un instant est châtié d'u-

ne éternité de peines ; mais qu'au  
 contraire un petit poids d'une tri-  
 bulation legere & momentanée  
 dans la vie présente, enduré pour  
 l'amour de Dieu , opere dans le <sup>2. Corinth.</sup>  
 Ciel un poids éternel d'une gloire <sup>4. v. 17.</sup>  
 inconcevable, selon l'Apôtre.

La voye des Justes ce sont ces  
 mêmes momens , c'est par eux  
 qu'ils passent leur vie , aussi-bien  
 que les impies : mais leur conduite  
 est bien différente ; en les passant  
 ils les remplissent d'actions de lu-  
 miere , parce qu'ils sont conduits  
 par la raison , la vérité , la justice  
 & la grace , qui sont des guides  
 éclairez & pleins de lumiere , &  
 ces momens lumineux deviennent <sup>Euntes ibant</sup>  
 pour eux des semences d'une éter- <sup>& flebant ;</sup>  
 nité lumineuse , de laquelle Dieu <sup>mittentes se-</sup>  
 est la grande lumiere. Ces guides <sup>mina sua.</sup>  
<sup>Pfalm. 125.</sup> <sup>v. 7.</sup>

fidèles leur font voir de loia ce Dieu de lumiere & son éternité, qui n'est point différente de lui-même, & leur disent : Vous voyez ce Dieu, vous lui êtes redevables de tous les momens de la vie, c'est lui qui vous les donne ; pour n'en être point ingrats, rapportez-lui tous ces momens, consacrez-les à son honneur & à sa gloire ; il n'y a point de bons momens, il n'y a point d'heureux momens, que ceux qui lui sont consacrés ; courez dans la voye de ses Commandemens. Si vous en usez ainsi, tous ces momens ne passeront point pour vous, vous les retrouverez dans l'éternité, où leur volubilité sera fixée. Heureux ceux qui en usent ainsi ; tous les hommes sont des insensés, s'ils ne rapportent pas

tous ces momens de leur vie, qui se passent à cet instant fixe de l'éternité qui ne passe point, & qui comprend lui seul une durée plus grande que celle de tous les siècles. Le Soleil de ce monde fait tous les momens passagers du tems: Dieu, le grand Soleil de l'Eternité, n'en fait qu'un; mais ce moment Nunc stans. Bocce. est parfait comme l'être divin, il ne passe point non plus que lui, parce que Dieu lui-même est In aternitate idem est indivisibile & semper stans. l'éternité & la mesure des choses éternelles. O qu'un Juste, quoi S. Thom. 1. p. q. 42. a. 2. ad. 4. que pauvre, qui a toujours dirigé ses actions à la gloire de son Dieu, finit sa vie avec une grande tranquillité; au prix de ces heureux du siècle dont nous avons parlé, Zoïphile; qu'il a de calme dans la conscience: qu'il a de paix dans



son ame ! cette paix est sans doute un avant-goût de celle qu'il trouvera dans le Ciel. Qu'heureux est celui-là qui considérant la rapidité avec laquelle le tems entraîne cette longue suite de momens , qui se vont perdre dans l'éternité, pense à fixer la legereté avec laquelle ils s'échappent par la fixité de cet instant fixe , qui ne passe point, & qui dure autant que Dieu. Tâchez, Zoïphile, d'être de ce nombre : croyez-moy, ne vous mettez point en peine de la longue vie ; quelque longue qu'elle soit , elle sera toujours tres-courte , comparée à l'éternité , efforcez-vous seulement à la rendre bonne. Vous ne pouvez pas manquer de vivre autant que Dieu le veut ; & qui vit autant que Dieu le veut, il vit

*Vanitas est  
longam vi-  
tam optare,  
& de bona  
vita parum  
curare.*

*De Imita-  
tione Chri-  
sti, lib. I.  
cap. I. num.  
4.*

*Si frequen-  
tius de mor-  
te tua, quam  
de longitu-*

assez. Gardez-vous sur tout de suivre les guides aveugles & sans lumière des impies, ils vous feroient tomber dans le précipice de l'abîme. Laissez-là la vanité des plaisirs, la tromperie des richesses, la fumée des honneurs; abandonnez les grandes elevations, méprisez ces grands établissemens, qui ne sont que pour le tems, afin de vous établir dans l'éternité; aspirez à une <sup>vie</sup> stable & fixe, dont la durée ne passe point, & attachez-vous à l'être nécessaire & éternel, qui est Dieu, en executant sa volonté, dans laquelle est la vie : *Vita in voluntate ejus.* Celui qui par une amoureuse obéissance quittera ici bas sa volonté pour accomplir celle de Dieu, il recevra en son ame des impressions toutes divines,

*dine vita cogitares, non dubium quin ferventius te emendares.*  
Idem, lib. 1. cap. 21. num. 5.

Qui ad-  
hæret Deo,  
unus spiri-  
tus est.  
1. Corinth.  
6.

sa volonté sera toute divinifiée, & il deviendra un même esprit avec lui; & après lui avoir été semblable sur la terre, il lui deviendra encore plus semblable dans le Ciel par la beatitude qui lui sera communiquée. Voilà la récompense de ceux qui en ce monde prennent à tâche de s'assimiler à Dieu pendant cette vie mortelle. Je vous exhorte de tenir cette conduite, Zoïphile; & si vous en usez ainsi, soyez sûr que tous vos momens s'en iront aboutir à l'éternité du bonheur; ils vous y conduiront avec eux, & là vous vivrez en la compagnie de vôtre Dieu, dans un comble de delices, d'une vie éternellement heureuse & heureusement éternelle : *Hoc fac, & vives.*

F I N.





